

JOHN STUART MILL

CORRESPONDANCE INÉDITE

AVEC

GUSTAVE D'EICHTHAL

(1828-1842) — (1864-1871)



CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

JOHN STUART MILL

CORRESPONDANCE INÉDITE

AVEC

GUSTAVE D'EICHTHAL

(1828-1842) — (1864-1871)

AVANT-PROPOS ET TRADUCTION

PAR

EUGÈNE D'EICHTHAL

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1898

AVANT-PROPOS

Mon père a connu John Stuart Mill dès 1828, en Angleterre : il était de deux années plus âgé que Mill, né en 1806. Il avait eu pour maître de mathématiques Auguste Comte et avait été initié par lui aux premiers ouvrages de Henri Saint-Simon, dont Comte était alors le collaborateur, et aux idées philosophiques de Comte lui-même. Mon père avait voulu étudier sur place l'Angleterre et pensait en rapporter un ouvrage dont il reste de nombreuses notes, mais qui n'a jamais été achevé.

Voici comment, dans un journal intime, demeuré inédit, mon père raconte sa première rencontre avec Mill :

« 30 mai 1828. Tooke, fils de l'économiste célèbre, chez lequel j'avais dîné, m'a

mené le soir à une société (*London debating society*)[1] composée principalement de jeunes gens qui se réunissent pour discuter des sujets politiques et autres... J'ai remarqué une grande facilité et un bon débit dans la plupart des jeunes orateurs que j'ai entendus... Ce qui m'a le plus étonné, c'est le discours d'un jeune homme de beaucoup de mérite, M. Mill, dont j'ai fait la connaissance, qui parla le dernier, et qui reprit l'un après l'autre tous les points abordés dans la discussion, même ceux les plus étrangers au sujet, et donna en peu de mots son opinion sur chacun de ces points avec une mesure, un bon sens et une connaissance de la matière tout à fait surprenante. »

J. S. Mill était alors le jeune homme qui s'est décrit lui-même dans l'*Autobiography*, muni par son père, James Mill, — le collaborateur et ami de Bentham, l'auteur de l'*Histoire des Indes*, —

1. Voir sur cette Société les ch. IV et V de l'*Autobiography* de Mill. Mon père notait plus tard que parmi ces jeunes gens se trouvaient Rœbuck, Chadwick, Charles Buller, Elphinstone, Erskine Perry, qui marquèrent depuis leur place dans le monde politique. L'*Autobiography* a été traduite en français sous le nom de *Mes Mémoires*, Alcan, 1875.

de cette extraordinaire instruction intensive, presque prodigieuse comme précocité, qui avait avancé de dix ans sa maturité par rapport à ses compagnons d'âge.

« Cependant, écrit l'auteur de l'*Autobiography*, un même défaut se retrouvait dans tous les procédés d'instruction, à d'autres points de vue si admirables, de mon père, comme aussi dans tous les modes de sa pensée : il comptait trop sur l'intelligibilité de l'abstrait présenté seul sans le secours d'aucune forme concrète... L'éducation qu'il me donna était mieux faite pour me former au savoir qu'à l'action. »

Quoi qu'il en soit, à 22 ans, J. S. Mill était déjà employé supérieur à la Compagnie des Indes, écrivain et publiciste connu par sa collaboration à la *Revue de Westminster* et à d'autres feuilles de couleur *benthamiste*, chef écouté du groupe de jeunes gens qui propageaient ce qu'on a appelé le « radicalisme philosophique ». Il venait de passer par la crise (1826) qu'il a décrite en termes si curieux dans ses *Mémoires*, par cette période de doute où, à force d'abuser de l'analyse et de l'examen de son propre

esprit, il faillit voir « s'évanouir comme un rêve » la confiance qu'il avait mise dans l'objectif proposé à sa vie, et qui consistait à « travailler à réformer le monde » ; — objectif auquel il avait lié toutes ses idées de bonheur personnel, « se flattant de la certitude de jouir d'une vie heureuse s'il plaçait son bonheur sur quelque objet durable et éloigné, vers lequel le progrès fût toujours possible et qu'on ne pût épuiser en l'atteignant complètement » — « J'avais acquis l'expérience, continue l'auteur, que l'analyse produisait des conséquences qu'il fallait corriger en cultivant concurremment d'autres facultés... Il me sembla dorénavant d'une importance capitale de conserver une balance convenable entre les facultés. La culture du sentiment devint un des points cardinaux de ma croyance morale et physique. »

« A cet âge d'heureuse expansion, écrivait plus tard mon père au sujet de son nouvel ami, à cet âge où d'inévitables épreuves n'ont pas encore ralenti l'élan du cœur, une liaison qui, dans ses premiers temps surtout, amena entre nous d'intimes communications, me permit d'appré-

cier tout ce qu'il y avait chez Mill de chaleur d'âme et de véritable tendresse, en même temps que de vaste puissance intellectuelle. Nos relations ont eu une grande influence sur sa vie (lui-même l'atteste dans son *Autobiographie*) et aussi sur la mienne. Dans une certaine mesure, c'est moi qui lui ai ouvert la France comme il m'a ouvert l'Angleterre.

« Ce qui nous rapprochait, ce n'étaient pas des idées abstraites, c'étaient notre nature et nos désirs d'*apôtres*...

« Mill a sincèrement reconnu ce qu'il devait au Saint-Simonisme et il l'a bien caractérisé dans ce qu'il en a dit dans l'*Autobiographie*. J'ai retrouvé ces sentiments dans des lettres que j'ai encore et dont il y aurait à tirer des pages qui ne seraient pas sans intérêt.

« Un point de dissidence entre nous a été sa négation de toute croyance religieuse...

« Il y a eu chez Mill quelque chose de plus grand encore que l'intelligence, c'était le cœur. Tous ceux qui l'ont connu de près lui ont rendu ce témoignage bien mérité... »

En 1828, mon père (alors âgé de 24 ans)

remit à Stuart Mill le *Système de politique positive* qu'Auguste Comte avait écrit comme disciple de Saint-Simon, et qui forme le *Troisième cahier du Catéchisme des industriels*. Ce fut, d'après la déclaration de Mill dans son *Autobiographie*, la première des publications saint-simoniennes qu'il lut, et elle fit sur lui une grande impression. Mon père, vers la fin de 1829, se rattacha avec ferveur à l'École Saint-Simonienne dont Comte s'était séparé; il continua, de Paris, à entretenir ses amis de Londres des écrits et des enseignements de l'école.

L'auteur de l'*Autobiographie* rappelle qu'après la lecture de la *Politique positive* il perdit de vue M. Comte et ses écrits pendant un certain nombre d'années.

« Mais, ajoute l'auteur, je continuai à cultiver les Saints-Simoniens : j'étais tenu *au courant* de leurs progrès par l'un de leurs plus enthousiastes disciples, M. Gustave d'Eichthal... Je fus introduit auprès de leurs chefs, Bazard et Enfantin, en 1830, et tant que dura leur enseignement et leur propagande je lus presque tout ce qu'ils publièrent. »

Durant l'existence de l'École, la correspondance continua entre les deux amis. J'ai retrouvé les lettres de Mill, soigneusement conservées et classées par mon père : ce sont celles qu'on va lire[1]. J'ai retrouvé aussi quatre brouillons des lettres de mon père que j'ai insérés à leur date, entre les lettres de son ami. J'y ai joint deux lettres d'Eyton Tooke, l'ami commun de Mill et de mon père, qu'une mort prématurée et tragique enleva à l'affection et aux espérances de ceux qui l'entouraient et l'admiraient.

Qu'on n'oublie pas en lisant les premières de ces lettres, que ceux qui les écrivaient avaient vingt-trois et vingt-cinq ans. On admirera d'autant plus la maturité précoce, la force d'esprit pénétrante et claire, en même temps que l'ardeur de recherche désintéressée de la vérité, du futur auteur de la *Logique,* du penseur dont Taine devait plus tard dire : « Dans le silence de l'Europe (philosophique), voici un maître qui s'avance et qui parle[2] », du pionnier qui

1. Elles ont été en grande partie publiées en anglais dans la Revue *Cosmopolis*, et plusieurs critiques français m'ont à ce moment demandé de les traduire.

2. *Le Positivisme anglais*, p. VIII.

devait, par la rigueur de ses procédés d'analyse jointe à une singulière chaleur de génie, allant plus d'une fois jusqu'au paradoxe, creuser un si profond sillon dans notre siècle philosophique et social et y jeter la semence de tant de transformations des méthodes de la psychologie et des doctrines politiques. On suivra avec intérêt une des premières applications que le jeune philosophe fit de ses puissantes qualités d'intelligence et d'analyse à l'étude et à la critique du Saint-Simonisme, que mon père, tout rempli de sa nouvelle foi, lui prêchait avec la religieuse ardeur d'un néophyte. Le logicien sagace qu'était Mill, découvrait et relevait, usant de toutes les ressources de son esprit positif, les fautes de méthode ou les déductions excessives des nouveaux apôtres, et en même temps signalait leurs tendances fécondes pour l'avenir social, tendances qu'il encourageait de tout son zèle de réformateur philanthrope. On verra que malgré ses objections, le jeune *utilitaire* anglais, au moment de l'épanouissement de l'école, finissait par s'écrier, à la grande joie de ses amis de Paris : « Si l'heure était

venue pour l'Angleterre, si aujourd'hui il n'était pas impossible de faire accepter parmi nous aucune *vue organique,* je ne sais si je ne renoncerais pas à toute chose au monde pour devenir, je ne dis pas un d'entre vous, mais comme vous ! » *(30 novembre 1831.)*

Dans les lettres de mon père, on retrouvera comme un écho vibrant de ce qu'il y eut de captivant et de ce qui est resté digne d'admiration dans le mouvement Saint-Simonien : l'état d'âme de ses premiers adeptes, cet esprit de générosité, de désintéressement, de dévouement aux grands objets de l'humanité, entaché souvent d'utopie, d'erreur ou de chimère, — à côté des prévisions à large portée que le siècle a confirmées, — mais jamais terni de préoccupations mesquines ou de plates ambitions[1].

1. J'emprunte, pour achever de caractériser cet *état d'âme*, quelques paroles à la plaidoirie prononcée par mon père au procès intenté contre les chefs de l'École en 1832 :

« On nous a dit que nous ferions bien de nous retirer chacun dans notre famille pour y reprendre nos fonctions de l'ancien monde, pour y redevenir négociants, médecins, ingénieurs... Cette vie mesquine, cette vie étroite, cette vie sans poésie était pour nous un insupportable fardeau : nous rêvions

Après la dissolution de l'École Saint-Simonienne, Stuart Mill et mon père continuèrent à s'écrire, bien qu'à intervalles plus éloignés : occupés tous deux, quoique dans des voies différentes, de travaux philosophiques, ils échangeaient leurs écrits ou leurs impressions sur les événements du jour. « Ceux chez qui, écrivait Mill à mon père, tout ce qui arrive se lie à une conception générale du développement humain — et c'est notre cas à tous deux — ceux-là ont

quelque chose de mieux, quelque chose de grand qui fût à notre hauteur. Nous n'avons plus les joies du guerrier ; nous n'avons plus de croisades à faire, de nouveau-monde à découvrir ; le temps même est passé des expéditions napoléoniennes ; nous n'avons plus ni solennités, ni temples, ni tournois, ni chants, ni fêtes. La vie est terne et monotone aujourd'hui et Dieu a mis dans le cœur de beaucoup d'hommes une énergie qui ne peut se ployer à cette contrainte... Nous avons été cependant plus heureux que beaucoup d'autres, car beaucoup sont réduits à chercher dans des joies désordonnées un élément à l'activité brûlante qui les remplit ; nous, nous avons rencontré un homme qui nous appelant à lui, nous a révélé une vie nouvelle... Nos vies ne font plus qu'une même vie ; nos destinées sont communes, nous sentons que nous sommes appelés à faire ensemble une chose glorieuse, sainte, divine !... »

Je signale aussi un mot d'une lettre de mon père à S. Mill, qui explique à la fois beaucoup des tendances et des erreurs de l'École : « Pour aimer, comprendre et pratiquer Saint-Simon, il faut avoir été chrétien,... et ne plus l'être,.. » (Voir plus loin, p. 138.)

toujours quelque chose à dire l'un à l'autre ». Ils se le dirent en restant, pendant une bonne partie de leur vie, dans ce qu'une lettre de Mill appelait: « une sorte de communion intellectuelle ». — Et cependant de longues années se passèrent sans qu'ils se fussent rencontrés de nouveau, et même la correspondance, à en juger par les lettres retrouvées, subit un ralentissement ou même une longue interruption. Enfin, en 1864, lors de la publication de l'ouvrage de mon père, *Les Évangiles,* Mill vint voir à Paris son ancien ami. Celui-ci a noté l'impression qu'il eut en retrouvant son compagnon de jeunesse devenu publiciste, économiste et philosophe célèbre:

« 3 février 1864. Aujourd'hui on est venu m'apporter la carte de John Stuart Mill. J'ai été vivement ému. Il y avait au moins 24 ans que nous ne nous étions vus. Nos souvenirs de 1828-1831 (Comte, Saint-Simonisme) nous étaient restés présents à tous deux et nous sentions que nos rêves de jeunesse ne nous avaient pas trompés. Je l'ai trouvé peu changé.

« Il s'est mis de suite à me parler de mes

Évangiles qu'il venait de lire à Avignon, où il a acheté une petite maison près du tombeau de sa femme... puis nous avons parlé du livre de Littré sur Auguste Comte, de ses sentiments sur Littré et sur Comte, de l'influence que j'avais eue sur lui en lui faisant connaître le premier travail de Comte... »

Depuis 1864 jusqu'à la mort de Mill, la correspondance entre mon père et lui reprit son ancienne activité, sinon son ampleur de naguère, et on trouvera de nombreux billets datés de cette époque. Les derniers, depuis 1864, ont été écrits en français. Stuart Mill était dès son enfance familier avec notre langue qu'il avait parlée pendant des séjours prolongés en France. A partir de 1859, il revint presque chaque hiver à Avignon, auprès du tombeau de la compagne à laquelle il a, dans l'*Autobiographie,* consacré de si émouvantes pages, qu'il a en tête de la *Liberté*, appelée « l'inspiratrice, et en partie l'auteur de ce qu'il y a de mieux dans mes ouvrages. »

J'eus moi-même, encore bien jeune, et déjà pénétré cependant de plusieurs des œuvres

de Stuart Mill, la joie et l'émotion de voir à Londres l'auteur de la *Liberté*.

Je fus profondément impressionné de la supériorité de vues que révélait sa conversation même sur des sujets de politique courante, et touché — sous l'aspect plutôt froid et flegmatique du philosophe — de la cordialité de son accueil due à la grande affection qu'il avait conservée pour mon père.

EUGÈNE D'EICHTHAL.

LETTRES DE J. STUART MILL
A GUSTAVE D'EICHTHAL

Ire LETTRE.

Londres, 11 mars 1829.

Mon cher ami,

J'ai été trop occupé ces derniers temps pour songer à vous écrire, et si je n'avais pas eu par votre frère la présente occasion, j'aurais probablement encore différé ce plaisir. J'espère que vous recevrez les états et rapports du conseil de l'Université de Londres, en même temps que cette lettre, le recteur m'ayant promis de me les envoyer à temps pour les remettre à votre frère avant son départ. S'il manquait à cette promesse, ce que je ne pense pas, je saisirais la première occasion de vous les envoyer. Je suis heureux d'apprendre que vous vous êtes mis sérieusement à écrire sur l'Angleterre et je ne suis pas étonné

que vous trouviez beaucoup de difficultés inattendues à décrire l'état de la société anglaise : car personne, même en Angleterre, n'est capable de traiter un aussi vaste sujet d'une façon quelque peu complète. Vous auriez grand tort de vous décourager en constatant qu'il y a un grand nombre de choses que vous ignorez : je suis convaincu que vous en savez plus sur l'Angleterre que la plupart, voire même aucun de vos compatriotes, et cela suffit. Il aurait été intéressant pour votre livre que vous fussiez ici en ce moment, vous auriez vu ce qui n'existait pas lors de votre séjour, une période d'agitation politique. Cette agitation n'atteint pas les classes ouvrières ; mais elle règne dans toutes les autres à tel degré qu'elle a jusqu'à un certain point, si j'en crois des renseignements dignes de foi, arrêté les affaires : car on ne pense qu'à la question des Catholiques. Depuis le débat à la Chambre des Communes et la majorité des 188, personne ne doute du succès du Bill, et il est très heureux pour nous, et très honorable pour nos ministres qu'ils n'aient pas entravé cette nouvelle loi de clauses ou de restrictions fâcheuses.

Le duc de Cumberland et Lord Eldon ont usé des pires artifices pour agir sur l'esprit du Roi, et

c'est un fait certain que le duc de Wellington, le lord Chancellor et Mr. Peel ont quitté Windsor, mercredi dernier, ayant résigné leurs fonctions : leurs démissions avaient été acceptées et les anti-catholiques avaient déjà commencé à former un ministère, quand le Roi s'est alarmé et a envoyé un exprès au duc de Wellington pour le prier de conserver ses fonctions. Il est de la plus haute importance que l'effet probable de cette mesure soit connu en France : son effet en Irlande sera peu de chose auprès de celui qu'elle produira en Angleterre. C'est une ère nouvelle dans l'histoire de la civilisation. C'est un de ces grands événements périodiques par lesquels les institutions d'un pays sont mises en harmonie avec ce qu'il y a de meilleur dans l'esprit de ce pays : grâce à eux, ce qui n'était que le fait de la partie la plus intelligente de la nation devient la loi de la nation entière, et par suite le niveau de toute la communauté s'élève d'autant.

Le plus grand progrès de l'esprit national jusqu'à ce qu'il soit réalisé par le gouvernement et incarné dans les institutions du pays, est seulement le progrès des esprits dirigeants, de ceux qui étaient déjà en avance sur les autres. Ce progrès ne fait pas avancer la nation tout

entière, mais il augmente l'écart entre les avant-postes et l'arrière-garde.

Tout notre progrès depuis vingt ans n'a été réalisé que par quelques-uns d'entre nous. Des millions d'hommes restent encore dans l'état d'ignorance brutale et de préjugés invétérés d'il y a un demi-siècle. Mais cette mesure fera avancer les retardataires de la civilisation : elle donnera une nouvelle direction aux opinions de ceux qui ne pensent jamais par eux-mêmes, et qui, par suite, ne peuvent changer qu'autant qu'ont changé leurs maîtres et leurs guides. Ce sont les classes intellectuelles qui mènent le gouvernement, et c'est le gouvernement qui mène les classes ignorantes. En outre, le changement d'une loi aussi importante et aussi ancienne que celle qui exclut les catholiques des droits politiques a imprimé aux esprits une secousse qui, en les affranchissant de leurs vieux préjugés, les rendra beaucoup plus accessibles aux idées nouvelles et aux innovations rationnelles, sur tous les autres points de nos institutions. De plus, notre ministère a été trop attaqué et trop outragé par les Tories et le parti de la *High church* pour pouvoir jamais plus agir de concert avec eux, et il devra se rejeter entièrement

du côté des Libéraux. Quant au parti des Tories il est brisé et en déroute ; il avait tout placé sur cet enjeu et il a perdu. Ce qui, par soi-même, ne lui aurait pas enlevé beaucoup de sa puissance, sera maintenant sa ruine, car il avait réuni toutes ses forces sur ce terrain et sa défaite est décisive.

Il y a 10 ou 12 ans, Lord Sidmouth disait à un de mes amis, que le gouvernement ne pouvait rien contre l'opposition du clergé. Cette idée a vécu ; le clergé a résisté de toute sa force, et comme il a échoué, c'en est fait de l'influence de l'Église, ou du moins de son influence morale. L'Église n'a pas de prise sur l'affection du peuple ; toute son influence reposait sur l'idée qu'on avait de son pouvoir. On reconnaît maintenant qu'il est peu considérable, et l'effet de cette découverte sera si grand que je commence vraiment à croire que je verrai de mon temps la chute de l'Église.

Je ne vous ai parlé que de la question des Catholiques, mais c'est tellement l'événement le plus important du jour que j'aurais pu difficilement trouver un sujet qui pût vous intéresser davantage. Soit dit en passant, il est maintenant certain que nos ministres sont disposés à pousser la liberté du commerce plus loin encore que

leurs prédécesseurs. J'espère que vous en ferez autant chez vous.

Croyez-moi votre affectionné,

J. S. MILL.

IIe LETTRE

Londres, 15 mai 1829.

MON CHER D'EICHTHAL,

Merci de votre intéressante lettre que Tooke et moi nous avons lue avec un très vif plaisir, ce qui a été le cas aussi de plusieurs de nos amis. Je suis heureux d'apprendre que vous avez tant avancé votre ouvrage sur l'Angleterre. Il y a cependant, il me semble, d'après votre lettre à Tooke, quelque danger que vous louiez ce pays plus qu'il ne le mérite. Vous avez très naturellement été frappé de la supériorité des Anglais sur les Français en tout ce qui touche aux qualités qui permettent à une nation de tirer le meilleur parti possible de ses ressources productives et commerciales. Mais cette supériorité se rattache de très près au pire défaut de notre caractère national, à savoir la tendance à tout sacrifier à l'accumulation des richesses et à cet égoïsme exclusif et âpre qui l'accompagne. Ceci, je le sais bien, est dû en grande partie à nos

institutions politiques qui donnent tout à la fortune et presque rien à la pauvreté. Mais je crains que l'esprit commercial, parmi toutes ses heureuses conséquences, n'entraîne aussi, partout où il prévaut, une certaine dose de ce mal, car ce qui occupe nécessairement le temps, les pensées d'un homme pendant la plus grande partie de sa vie prend sur son esprit un ascendant hors de proportion avec son importance réelle : là où la poursuite de la fortune, en dépassant ce qui est nécessaire au confort de l'existence, où cette poursuite exclusive, par un individu, de ses intérêts et de ceux de sa famille devient l'objet essentiel de sa vie, presque toujours cet individu devient incapable d'étendre ses sympathies et le cercle des objets auxquels il s'attache, au delà de sa famille et de lui-même. Vous avez dû observer durant votre séjour ici, bien que vous n'ayez fréquenté que la meilleure classe de la nation, combien il est difficile d'intéresser les gens à quoi que ce soit, qui n'ait pas quelque rapport avec ce qu'ils nomment leur avancement dans la fortune. On trouve dans tous les pays des hommes, arrivés à un certain âge, devenus égoïstes et positifs ; mais il y a peu de pays où, comme dans celui-ci, même parmi les jeunes

gens, le plus grand nombre soit ouvertement ainsi. En France et en Allemagne, les entraînements ridicules de sentiment et d'enthousiasme sont communs, et rares les excès de froideur et d'égoïsme. Ici, c'est le contraire; il faut beaucoup de tact et de flair social pour se montrer profondément et sérieusement attaché à un objet désintéressé quelconque, sans se rendre ridicule. L'étiquette de ce qu'on appelle la bonne société est de paraître parfaitement insensible à toute impression extérieure ou intérieure. Vous dites que vous n'osez pas penser à la grandeur de notre nation une fois débarrassée de notre bigoterie. Je ne crois pas, pour ma part,que la bigoterie ait été ou soit le pire de nos défauts. C'est de l'indifférence, de l'insensibilité morale que nous avons besoin d'être délivrés. Je voudrais apercevoir chez nous une chance de progrès dans ce sens, sans révolution politique ou sans un changement dans notre éducation nationale, tel qu'une révolution serait, je le crains, nécessaire pour le produire. Vous êtes en France très en avance sur nous: il vous suffit d'enseigner aux hommes ce qui est bien pour qu'ils le fassent. Ils sont sans instruction, mais sans préjugés, et ils sont curieux et ardents à apprendre. Ici, la

grande difficulté est de donner le désir d'apprendre. On a une telle opinion de sa propre sagesse qu'on n'a pas l'idée qu'on puisse s'instruire. On considère trop peu les autres peuples pour beaucoup s'inquiéter si on est au courant ou non de ce qui intéresse seulement la nation ou l'humanité en général. En outre, notre classe moyenne n'a qu'un objet dans la vie : singer ses supérieurs pour lesquels elle a une admiration béate et sotte et qui s'attache plus aux défauts qu'aux qualités, celles-ci étant plus difficiles à comprendre et à imiter. Ceux qui désirent bien faire peuvent, il est vrai, grâce à l'*esprit d'association* que vous admirez tant, obtenir plus, proportionnellement à leur nombre, qu'en France. C'est un grand défaut de vos compatriotes de s'entourer, comme vous le dites, d'une atmosphère de vanité personnelle qui leur fait désirer de garder tout l'honneur de chaque action pour eux seuls, et les éloigne de recourir à la coopération des autres par crainte d'être obligés d'en partager le succès avec eux.

Le défaut de vos hommes publics est certainement le désir d'éblouir. Ici, on s'en occupe peu. Les bravos « qui ne mènent à rien » sont peu appréciés. Mais le succès qui a une valeur

échangeable, qui se traduit en livres sterling, ou en puissance tangible, celui qui vient des éloges des classes gouvernantes, est hautement estimé et recherché aussi ardemment ici que partout ailleurs. Nous faisons sans doute de rapides progrès, principalement, il est vrai, en nous dépouillant de nos préjugés. Nous ne considérons plus nos institutions comme les meilleures, mais nous commettons de lourdes erreurs chaque fois que nous essayons de les corriger.

C'est cependant quelque chose d'avoir le champ libre. Les idées saines et le bon sens appliqués aux affaires publiques ont, je crois, plus de chances d'être écoutés et d'exercer leur influence en ce moment qu'à aucune autre époque depuis cent ans. Mais où les rencontrer ?

Je vais seulement me mettre à lire le livre de M. Comte que vous m'aviez recommandé. Je serais très désireux, quand je l'aurai lu, de discuter avec vous les principes du parti du « Producteur », surtout en ce qui concerne « l'hérédité de la propriété » : la doctrine de ce groupe, sur ce point, telle que vous l'exprimez, me paraît une grande hérésie : mais je ne puis naturellement dire ce que j'en pense avant de savoir de

quelles réserves et de quelles restrictions ils l'accompagnent. Je pense, avec M. Bentham, que la propriété devrait échcoir à l'État plutôt qu'aux héritiers collatéraux quand il n'y a pas de testament. Vous avez probablement vu d'après nos débats que la proposition d'introduire une taxe pour les pauvres en Irlande est sérieusement agitée par le gouvernement. Le progrès de l'opinion sur ce sujet, depuis quelques années, est très saisissant. Je crois que la discussion sur ce point sera extrêmement instructive et bien digne de l'attention de nos hommes d'État.

Croyez-moi votre sincèrement dévoué,

J. S. Mill.

III[e] LETTRE

Londres, 8 octobre 1829.

Mon cher d'Eichthal,

J'ose à peine espérer que vous me pardonnerez mon long silence, surtout après votre désir si chaleuseusement exprimé non seulement que nous nous écrivions, mais encore que nous discutions entre nous certains sujets sur lesquels il importe que vous, moi et tous les hommes aient des idées justes. De fait, le loisir m'a longtemps manqué pour lire les livres que vous avez eu l'amabilité de me laisser, et depuis j'ai eu trop d'autres occupations pour pouvoir vous écrire. Il m'a été impossible jusqu'ici de lire aucun article du *Producteur*: je ne puis par conséquent vous donner une opinion sur les *Doctrines de l'École saint-simonienne*, aussi complète que je le pourrai peut-être par la suite. Cependant autant que j'en puis juger jus-

qu'ici, si *jamais je devais devenir un prosélyte de cette école,* ce serait plutôt d'après les principes exposés dans votre dernière lettre, que d'après aucun des livres que j'ai lus. Dans votre lettre il n'y a que peu de choses, bien qu'il y en ait, sur lesquelles je sois en désaccord avec vous. *Je ne puis en dire autant quant aux livres:* lorsque j'ai lu les « Opinions littéraires, philosophiques et industrielles », desquelles je me promettais un certain profit, j'ai été profondément surpris de trouver une œuvre aussi superficielle. Cela m'a paru être le fait d'hommes qui n'avaient ni lu ni pensé, mais qui avaient jeté à la hâte sur le papier les premières notions indigestes qui viendraient à l'esprit d'un écolier frais émoulu. Cependant lorsque j'ai lu le « Traité de Politique Positive » de Comte, je n'ai plus été surpris de la haute opinion que je vous ai entendu exprimer sur le livre et l'auteur, et j'ai même été amené par la plausibilité de sa méthode, à me former des doctrines qu'il professe une opinion plus haute qu'elles ne me paraissent, après réflexion, le mériter. Je trouve à sa philosophie les mêmes défauts que ceux qu'il reproche à la philosophie du XVIII[e] siècle. La *partie critique* seule m'en paraît solide. *La partie organique* me semble soulever cent objections.

Elle abonde certainement en observations très ingénieuses, mais telles que le progrès des événements en suggère *en ce moment* à tous les esprits *au niveau du siècle,* en Europe ; mais c'est une grande erreur et très commune aussi dans laquelle cette secte semble en grand danger de tomber, de supposer que quelques observations frappantes et originales suffisent à fonder une *science positive*. M. Comte est un auteur extrêmement clair et méthodique, *de style très agréable,* et il enchaîne si bien ses idées que parfois la cohésion parfaite et la consistance logique de son système donnent l'illusion de la vérité. Cette faculté de systématiser, de poursuivre un principe jusqu'à ses dernières conséquences, et celle d'exposer d'une façon claire et suivie, qui l'accompagne généralement, me paraissent être les qualités caractéristiques de tous les bons écrivains français : elles se rattachent étroitement à leur défaut caractéristique qui me semble être celui-ci: ils sont tellement satisfaits de la clarté avec laquelle leurs conclusions découlent de leurs prémisses, qu'ils ne s'arrêtent pas à comparer les conclusions mêmes avec les faits: et cependant c'est seulement lorsqu'elles ont subi l'épreuve de cette comparaison, que nous pouvons être certains que

ces prémisses contenaient tout ce qui est essentiel à la question. Ils déduisent la politique, comme les mathématiques, d'une série d'axiomes et de définitions, oubliant qu'en mathématiques le danger de *vues partielles* n'existe pas : là une proposition est vraie ou ne l'est pas ; et si elle est vraie, nous pouvons en toute sûreté l'appliquer à tous les cas qu'elle comprend dans ses termes. Mais il est loin d'en être ainsi de la politique et des sciences sociales ; ici l'erreur provient rarement de ce que nous posons des prémisses fausses, mais généralement de ce que nous négligeons d'autres vérités qui limitent et modifient la portée des premières. Aussi il me semble qu'on peut imputer à beaucoup de philosophes français le défaut que Cousin reproche à Condillac, de n'insister que sur *un seul* côté de la question, alors qu'il y en a plusieurs, ou de n'apercevoir un objet que par une de ses faces, d'un unique point de vue, alors qu'il en est plusieurs autres également essentiels à la juste appréciation de cet objet. Si je voulais relever tous les cas où ce défaut existe dans l'œuvre de Comte, je pourrais le faire à chaque page, car il envahit tout le livre et c'est, je crois, ce défaut qui permet à Comte de donner à ses idées cette forme liée et

systématique, par laquelle elles prennent l'apparence d'une sorte de science positive.

Et d'abord je prends le principe fondamental de tout le système: que le gouvernement et l'union sociale existent pour concentrer et diriger toutes les forces de *la société vers une seule fin.*

L'auteur ne peut vouloir dire que le gouvernement ne doit pas exister pour plus qu'un objet unique, ni que cet objet unique doit être de diriger les forces unies de la société vers une seule fin. Quel fondement pour un système de science politique! Le gouvernement existe en vue de réaliser tout ce qui concerne *le bien de l'humanité,* et le plus élevé et le plus important des objets qu'il poursuit c'est le progrès de l'homme lui-même comme être moral et intelligent, ce qui n'est pas compris dans les catégories de M. Comte. *Les forces unies de la société* n'ont jamais été et ne pourront jamais être dirigées vers un seul but, et je ne vois pas de raison de désirer qu'elles le soient. Les hommes ne viennent pas au monde pour accomplir *une fin unique,* et il n'existe pas de *fin unique* qui, réalisée même de la façon la plus complète, puisse *les rendre heureux.* Quand M. Comte recherche quel est ce but unique, il trouve soit la domination

de l'homme sur l'homme, qui est la conquête, ou la domination de l'homme sur la nature, qui est la production : la première a été le but de la société dans l'antiquité et les temps féodaux (ce qui n'est nullement vrai !) Mais ce passé n'existe plus, et par suite c'est la production qui doit être le but de la société actuelle... Et pourquoi, je vous prie ? La conquête et la production sont-elles les seuls objets qu'on puisse concevoir comme devant être poursuivis par les efforts combinés des êtres humains? Voici une des mille raisons qui prouvent que la philosophie de Saint-Simon ne pouvait prendre naissance qu'en France.

Si. M. Comte était né en Angleterre, où depuis un siècle cette idole « la production » a été placée sur l'autel et adorée avec dévotion, s'il avait vu combien l'importance disproportionnée qu'on lui attribue est la vraie racine de nos pires vices nationaux, corrompt les actes de nos hommes d'état, les doctrines de nos philosophes, et endurcit l'âme de notre peuple au point qu'il faut renoncer à lui insuffler aucune ardeur d'intelligence ou de cœur, — il aurait compris qu'une philosophie qui fait de la production l'unique but de l'union sociale, rendrait irrémédiables les grands maux sociaux qui menacent partiellement l'état actuel de la ci-

vilisation. Par là on arrive aussi à la grande conclusion pratique de l'école Saint-Simonienne, que la direction du gouvernement doit être mise aux mains des principaux *industriels, le pouvoir temporel* du moins, le *pouvoir spirituel* devant revenir aux *savants* et *artistes*. Je ne sais pas comment cela serait en France; *mais je sais* qu'en Angleterre ce sont là les classes de personnes qui se distingueraient par l'esprit le plus borné et bigot, par les vues les plus étroites et les plus basses, touchant tout ce qui dépasserait leurs affaires ou leurs familles. J'ai encore mille choses à dire à ce sujet, mais je dois passer à une autre question.

Il n'y a, suivant M. Comte, *qu'une* seule loi du développement de la civilisation humaine. Vous, qui avez été en Angleterre, vous pouvez dire si ceci est vrai. N'est-il pas manifeste que ces deux nations, l'Angleterre et la France, sont des exemples *du progrès de la civilisation* réalisé par deux voies différentes, sans que l'une d'elles ait jamais passé ou doive sans doute jamais passer par l'état *que l'autre* a traversé? Seuls les animaux inférieurs n'ont qu'une loi, celle de leur instinct. L'ordre du développement des facultés de l'homme est aussi variable que les conditions où il est placé. Il est triste de constater chez un

homme comme M. Comte, combien toutes ses vues sur l'histoire ont été faussées et déformées par la nécessité de prouver que la civilisation n'obéit qu'à une loi, la loi du développement progressif ; combien il en a été aveuglé sur les mérites des *Grecs* et des *Romains* et les *défauts du moyen âge :* parce qu'il y a eu progrès sur certains points, à telles époques, il croit qu'il y a eu progrès sur tous les autres. Pourquoi ne pas admettre que, si l'humanité a progressé sur certains points, elle a *rétrogradé sur d'autres*?

Il n'y a positivement pas place pour l'Angleterre dans le système de M. Comte ; il a énuméré tous les modes d'état social qui peuvent exister et il n'y en a pas un seul dans cette énumération qui convienne pour l'Angleterre.

Malgré toutes ces objections, le livre de M. Comte abonde en observations excellentes et justes ; et si l'on voulait se contenter d'en prendre une partie et de laisser le reste, ces doctrines, en y pratiquant les corrections et modifications nécessaires, auraient grande valeur. Mais si les prosélytes de Saint-Simon persistent à former une secte, ce que des penseurs indépendants devraient éviter par-dessus tout, et s'ils croient devoir, en tant que secte, en accepter tous les dogmes sans

distinction et sans restriction, non seulement ils ne feront aucun bien, mais ils feront, je le crains, un mal immense: de substituer un fragment de la vérité à un autre, ce n'est pas là ce qui est désirable, mais bien de grouper ces fragments de façon à en obtenir la plus grande somme possible de vérité.

Je ne me suis pas réservé assez de place pour vous dire le plaisir que j'ai eu à lire votre brochure qui m'a presque complètement converti, et les quelques pages de votre livre sur l'Angleterre que votre frère m'a montrées. Toutefois je vous récrirai par l'entremise de votre ami, j'espère pouvoir dire maintenant notre ami, M. Victor Lanjuinais[1], que je souhaite connaître davantage à son retour d'Écosse ; ce que j'ai vu de lui me plaît extrêmement.

En attendant croyez-moi

votre sincèrement dévoué,

J. S. Mill.

1. Fils du célèbre constituant, et qui lui-même a été député et ministre. — E. d'E.

IV. LETTRE

India-House, Londres, 7 novembre 1829.

MON CHER D'EICHTHAL,

Un des objets de cette lettre est de vous instruire d'un projet que nous avons formé, et que nous avons quelques chances, encore douteuses cependant, de réaliser. Ce projet consisterait à publier un journal du matin dont Chadwick serait l'éditeur, et qui compterait pour collaborateurs presque tous nos amis de ce pays. Le succès en serait très encourageant. Vous savez combien chez nous le niveau de la presse est bas. En France, les meilleurs penseurs et écrivains écrivent dans les journaux et dirigent l'opinion publique ; mais nos écrivains quotidiens et hebdomadaires sont de bas mercenaires de la littérature, qui, lorsqu'elle est un commerce, est le plus vil et le plus dégradant des trafics, parce qu'il y faut

pour réussir, plus encore que dans aucune autre industrie, — à partir de celle des exploiteurs de mauvais lieux, — d'affectation, d'hypocrisie et de soumission aux plus vils sentiments des hommes. Nous ne sommes pas tombés si bas ici, que nous ne nous soyons, jusqu'à un certain point, rendu compte de cet état de choses; et par suite on sent assez généralement le besoin d'un journal rédigé par des hommes sérieusement initiés aux affaires publiques et qui fondent leur opinion sur une connaissance du sujet préalablement acquise, et non sur la simple apparence du moment ou sur un argument de parti inventé pour les besoins de la cause. Les vieux liens de parti et l'attachement aux opinions établies ont été, en même temps, tellement affaiblis parmi les classes qui lisent, que le moment semble propice pour lancer de nouvelles opinions, et principalement celles qui ouvrent assez d'espérances de bien général, pour enrôler à leur profit cet enthousiasme et ce *dévouement* qui *errent aujourd'hui de par le monde, cherchant un objet digne d'eux*. Nous possédons d'ailleurs les moyens de rendre cette feuille la meilleure qui existe, en tant que journal, comme véhicule des idées, et nous n'avons par suite pas de doute sur le succès,

pourvu que nous trouvions de l'argent, ce qui assurément n'est pas certain, mais ce que nous avons de bonnes raisons d'espérer. Ce journal s'occupera très attentivement des affaires françaises ; un de ses principaux objets sera de tâcher de faire comprendre à ses lecteurs, non seulement la politique française, mais encore l'ensemble de l'état social des Français, en y comprenant tout ce que le monde littéraire et philosophique doit à ce membre actif et essentiel de la communauté européenne. Pour expliquer le caractère de ce mouvement général de l'esprit humain qui se produit sur tout le continent européen, mais surtout en France, nous serions très désireux d'avoir à Paris un correspondant de premier ordre, capable de fournir (en même temps que les nouvelles générales du jour en politique, littérature et philosophie), des vues saines et étendues sur tous ces sujets. J'imagine qu'il n'y a personne en dehors de vous qui possède, avec les autres qualités requises, cette connaissance de l'Angleterre nécessaire à un Français écrivant pour des Anglais ; et je vous exprime les sentiments de tous mes futurs *collaborateurs* en vous demandant, si nous parvenons à réaliser notre plan, de vouloir bien vous char-

ger de cette partie de notre œuvre. Nous voudrions avoir des lettres régulières aussi souvent que vous auriez le temps d'en écrire dans le genre de celles du *Times*, qui, quoique nullement de premier ordre, ont fait grand bien ici.

Je ne me suis pas réservé assez de place pour vous parler longuement de l'école Saint-Simonienne, et, de fait, ayant été absent, je n'ai pas encore eu l'occasion de lire un seul article du *Producteur*. Je désire principalement, surtout pour le moment, vous parler des choses que j'approuve et j'admire dans cette école, car je crains que ma dernière lettre ne vous ait laissé l'impression que mon opinion sur ce sujet fût moins favorable qu'elle ne l'est en réalité actuellement. Donc, en premier lieu, j'approuve et je loue hautement un des points des plus importants articles du système, dont l'école a fait un article de foi, la nécessité d'un *pouvoir spirituel*. Elle a érigé comme une fin dernière vers laquelle nous tendons, et que nous atteindrons un jour, un état dans lequel la masse du peuple, c'est-à-dire les illettrés, aura pour l'autorité des savants, en morale et en politique, les mêmes sentiments de déférence et de soumission qu'elle a actuellement pour les doctes en sciences physiques.

C'est là, j'en suis persuadé, l'état d'équilibre de l'esprit humain, et l'idée fixe que nous devons le considérer comme notre fin suprême, contribuera beaucoup à nous préserver de nombreuses erreurs dans lesquelles sont tombés les philosophes du XVIIIe siècle, et auxquelles sont exposés tous ceux qui croient que la diffusion de la science parmi les classes ouvrières et le progrès des intelligences qui en résulte, doit être le grand instrument de la régénération de l'espèce humaine. Cependant, avant que l'on puisse atteindre cet état ou même y viser, il sera nécessaire de réaliser plusieurs progrès importants dans l'organisation sociale; et tout d'abord la suppression des grands intérêts sociaux égoïstes. En effet, tant qu'ils subsistent, ceux qui, sans eux, formeraient la classe instruite, n'ont pas de raison de chercher à acquérir une réelle instruction politique et morale, et sont victimes de préjugés dont sont exempts ceux qui s'adonnent aux sciences physiques. Ils peuvent réussir dans une industrie en ignorant les autres ou en nuisant aux autres; ils peuvent écrire en faveur des classes qui ont des intérêts égoïstes, et servent leur égoïsme et leur aigreur; ou, s'ils s'adressent au menu peuple, ils peuvent trouver dans le mécontentement fondé de

la foule contre les institutions de quoi se faire une popularité sans éclairer les intelligences ou entretenir dans les esprits de bonnes habitudes de sentir ou de juger. D'autre part, je m'élève contre les moyens que les Saint-Simoniens proposent pour organiser le *pouvoir spirituel*. Il me semble que vous ne pouvez pas du tout l'organiser; qu'est-ce que le *pouvoir spirituel*, sinon l'influence insensible de l'esprit sur l'esprit? Les instruments en sont la communication individuelle, la chaire et la presse. Si vous tentez de grouper les savants, il vous faudra quelqu'un pour les choisir et établir leurs titres; en quoi cela différera-t-il alors d'une assemblée nationale élective avec une condition d'éligibilité, une condition non de propriété, mais d'instruction? Le second grand service que les Saint-Simoniens ont à mon avis rendu est celui-ci : s'ils n'ont pas été les premiers à observer, car tout le monde y a assurément plus ou moins pensé, ils ont du moins démontré plus abondamment que personne et mis plus en relief que ne l'avait fait jusqu'ici aucun philosophe, ce fait que des institutions qui, considérées en elles-mêmes, sont sans contestation possible, impropres à produire autre chose que les plus effroyables maux (l'église Catholique par exem-

ple) ont pu cependant, à un stade particulier du progrès de l'esprit humain, être non seulement hautement utiles, mais absolument indispensables, constituer la seule voie par laquelle l'esprit humain ait pu progresser et atteindre un degré plus élevé de son développement. Tenir un juste compte de cette grande vérité est le résultat de vues étendues sur l'histoire de l'humanité, mais aussi une condition nécessaire pour obtenir ces vues. Sans elle, il n'est pas possible de considérer et de juger les temps passés avec impartialité ou de les soumettre à une autre mesure que celle du temps présent; or, c'est s'exposer à juger le présent aussi mal que le passé, car il y a assurément à chaque époque *présente* beaucoup de choses bonnes pour cette époque, bien que mauvaises pour l'être humain vivant à une autre époque, peut-être même à toute époque autre que celle où elle s'applique ; et quiconque ne fait pas cette distinction est un mauvais philosophe pratique même pour son propre temps : car celui qui ne fait pas de distinction dans le passé, ne peut pas en faire dans le présent.

A chaque époque, il y a des pays et dans chaque pays des hommes à tous les degrés possibles de la civilisation, depuis les plus bas jusqu'aux plus

élevés que l'humanité ait atteints à cette époque ou dans ce pays ; et cependant l'on trouve difficilement un seul homme qui ne pense ou parle habituellement comme si ce qui est bon ou mauvais pour une partie du pays ou des individus, devait être bon ou mauvais pour toutes les autres parties. Il est peu probable qu'une personne imbue de l'esprit des Saint-Simoniens tombe dans cette erreur. Ils ont, et leur système me paraît même tendre à produire à l'excès, cet éclectisme et cette libéralité de compréhension qui, par là même qu'ils élargissent à la fois nos idées et nos sentiments, sont beaucoup plus excusables et bien moins nuisibles, même exagérés, que le défaut inverse. Ils ont la disposition la plus contraire à l'esprit de critique et de discussion, celle qui nous engage à ne pas combattre, mais à passer outre sur les erreurs de ce qu'on nous présente, en vue de saisir et de nous approprier cette portion ou cette parcelle (bien que minime) de la vérité, qui doit nécessairement se trouver à l'origine de toute erreur, si celle-ci n'est pas une simple faute de raisonnement. Le grand danger pour l'humanité n'est pas de voir ce qui n'est pas, mais de négliger ce qui est ; des hommes capables et intelligents se trompent rarement

2.

par suite de la première de ces causes ; mais leur puissance d'esprit ne les protège pas contre les maux provenant d'une vue imparfaite et partielle de la réalité ; ce sont les demi-vérités et non les erreurs qui sont le fléau du progrès humain : et de là il résulte que le vrai mode de philosophie et de discussion pour un homme qui poursuit le bien de l'humanité et non la satisfaction de sa propre vanité, doit être l'opposé direct de la *philosophie critique* du siècle dernier. Il doit consister non à combattre les fausses opinions des hommes, mais à acquérir cette science qui permettra de s'en former de justes, lesquelles chasseront les fausses, comme les nouvelles feuilles du printemps chassent les feuilles sèches de l'automne.

Le grand instrument du progrès des hommes est de leur fournir l'autre moitié de la vérité dont ils n'ont connu qu'une face ; de leur présenter le côté blanc de l'écusson qu'ils prétendent voir parce qu'ils n'en ont vu que le côté noir. Les véritables croyants, même en fait de saines croyances, trouvent insuffisante la faible action qui, souvent même, est une action nulle, qu'on a sur un homme, en lui inculquant simplement une opinion.

Une opinion suggère difficilement quelque chose à un esprit ignorant; elle peut devenir un mot d'ordre, mais elle ne sera jamais un principe d'action vibrant et vivant en lui. Les mots, ou ce qui peut être exprimé par des mots, ne profitent qu'aux exprits auxquels les mots suggèrent une série d'idées correctes et claires, et chez qui ils réveillent une connaissance saine et exacte préalablement acquise des choses désignées par les mots. Aussi est-il peu utile de modifier les opinions des hommes, et même il est souvent très dangereux de les troubler, jusqu'à ce qu'on ait amené leur esprit à ce haut état de culture, qui produit naturellement et presque spontanément des opinions plus saines.

D'ailleurs, pour obtenir ce résultat, nous ne devons pas attaquer *en masse* leurs opinions présentes, mais rechercher avec attention ce qu'elles contiennent de bon et tenter de les diriger de là et par là vers quelque chose de mieux. C'est là de l'éclectisme pratique. Sans le vouloir, je viens de développer longuement une des parties les plus intéressantes de la philosophie Saint-Simonienne, quoiqu'elle ne lui appartienne pas exclusivement, à savoir : la distinction entre la *partie critique* et la *partie organique* de toute philoso-

phie, et entre les époques critiques et organiques de l'esprit humain. Les Saints-Simoniens ont eu aussi, je pense, le grand mérite d'avoir signalé comme le premier pas à faire dans la recherche des vérités de la politique pratique, l'effort qui consiste à reconnaître le caractère de la prochaine étape par laquelle, dans l'ordre naturel du progrès de la civilisation, la nation en question doit passer; ce premier pas nous permet ensuite de donner à nos efforts comme but suprême la tâche de faciliter la transition de la société vers son nouvel état.

Ceci posé, il s'ensuit que nous devrons souvent maintenir ou même établir des institutions propres à produire de grands maux, lesquels maux dans d'autres états sociaux seraient peut-être sans mélange, à condition que ces institutions soient en même temps de nature à corriger d'autres tendances nuisibles, qui pourraient l'emporter ou être plus redoutables à cette même époque, autrement dit, dans ce même état de l'esprit humain. En ces matières je diffère des Saints-Simoniens, principalement sur un point : ils paraissent croire que la plupart des esprits, par une sorte de fatalité ou de nécessité, accroissent et développent leurs diverses facultés toujours dans un ordre déter-

miné, comme le corps humain, et de là ils concluent que nous devons toujours soit être immobiles, soit avancer, soit reculer. Pour ma part je suis convaincu qu'un examen plus approfondi de la question montrerait que des nations différentes, et aussi bien des esprits différents, peuvent progresser et en réalité progressent par différentes voies ; que les nations et les hommes, bien qu'à peu près au même degré de civilisation, peuvent cependant être de caractères très variés, et que des changements peuvent se produire chez un homme ou chez une nation, qui ne sont ni des pas en avant ni des pas en arrière, mais une marche oblique. Je vous ai dit, je crois, tout ce que j'ai à dire pour le moment sur l'école Saint-Simonienne. Tooke m'a montré toutes vos lettres : il y a dans la dernière deux passages qui m'ont singulièrement plu.

L'un est votre remarque sur ce que l'analyse et la synthèse ont en mathématiques une signification directement opposée à celles qu'elles ont en philosophie ; ceci est une observation non seulement juste, mais profonde, qui a été faite aussi par Dugald Stewart, dont le second volume, sur la *Philosophie de l'Esprit,* renferme, en plus de celle-ci, beaucoup d'autres observations excel-

lentes sur des sujets analogues. L'autre passage est votre remarque qu'il n'y a pas incompatibilité entre la morale de l'intérêt éclairé et celle du *dévouement;* aucune de ces expressions ne renferme les *principes* de la morale, mais elles représentent deux catégories d'impulsions, dont chacune doit et peut, jusqu'à un certain point, conduire les hommes, et les conduit en fait, à la vertu ; et il convient de les présenter alternativement aux hommes à titre de mobiles, selon l'époque, la nation, ou même l'individu sur lequel elles doivent agir.

J'espère bientôt de vos nouvelles: j'ai bien mérité ce plaisir par ces deux longues lettres.

En attendant croyez-moi votre bien sincèrement,

J. S. Mill.

EYTON TOOKE A GUSTAVE D'EICHTHAL

29 octobre 1829.

MON CHER D'EICHTHAL,

... L'importance sociale des *producteurs,* je le reconnais, croîtra constamment, et celle des *oisifs* diminuera : la répartition du capital se conformera de plus en plus aux capacités ; mais l'histoire de la société me convainc que cet heureux résultat sera l'effet de la concurrence, et non celui d'une réglementation.

Je vous ferai seulement une autre observation au sujet de l'École Saint-Simonienne : elle me paraît possédée de la manie d'une unité philosophique : pour elle, produire est « l'unique but des hommes ». Or, la production n'est pas du tout un *but,* mais un moyen. Le bonheur, voilà le but. La production n'est pas le seul moyen d'y atteindre, bien que ce soit le principal. L'é-

cole, il est vrai, embrasse les *Beaux-Arts* dans la définition de la production, mais elle n'y arrive qu'en jouant sur les mots. De même, elle dit : « La société doit avoir une direction unique ». — Pourquoi ? Une société peut chercher son bonheur dans diverses directions, à condition qu'elles ne soient pas contradictoires entre elles. Si l'école veut dire simplement que les efforts de certains membres de la société ne doivent pas être en opposition avec ceux des autres, c'est une vérité incontestable, mais qui n'en existerait pas moins pour être exprimée en termes moins équivoques.

L'école est inconsciemment influencée par l'esprit de secte. Elle ne se contente pas d'énoncer la vérité substantiellement et simplement : elle veut la produire sous une forme exclusive et absolue : par là elle éloigne plutôt qu'elle n'attire l'adhésion. Elle ajoute aux obstacles réels qui s'opposent à l'acceptation d'une doctrine nouvelle, celui d'une phraséologie inusitée. Saint-Simon prête plus à ce reproche que Comte et les articles du *Producteur* : mais tous ont à se débarrasser d'une forte dose de pédantisme de forme.

Je vous ai exposé d'autant plus franchement

les points sur lesquels j'ai trouvé l'école Saint-Simonienne en défaut, que j'admire plus la tendance de ses écrits, et que je suis plus persuadé que ses membres s'inspirent d'une philanthropie exempte de tout motif égoïste ou d'esprit de parti : je voudrais sincèrement que les services qu'ils rendent fussent encore plus grands en séparant ce qui est bon de ce qui est erroné dans leur philosophie. Je vous suis très reconnaissant, je vous l'assure, de m'avoir envoyé leurs publications. Elles m'ont aidé à étendre et à généraliser mes idées sur bien des questions importantes de la philosophie politique. J'espère que dans un temps prochain, nous aurons l'occasion de causer de ces sujets et de pousser plus loin la discussion.

... Quant à ce qui se passe en France, il me semble que vous vous exprimez avec trop de dédain au sujet du journalisme et du mouvement révolutionnaire. Une agitation de ce genre est certainement mauvaise en elle-même ; mais elle est absolument nécessaire pour empêcher le pire. Nous pouvons bien mûrir les plans de l'organisation future ; mais en même temps c'est un devoir impérieux de contribuer à détruire les restes du vieux système. Les derniers événe-

ments ont prouvé que les idées théologiques et féodales, contraires à la croyance de la grande majorité, étaient encore assez puissantes pour troubler la tranquillité de la France, et qu'une autre révolution était nécessaire, une révolution mitigée, mais cependant une révolution.

29 octobre. — Comme votre lettre était également adressée à Mill, j'ai désiré lui montrer ma réponse. Son absence à la campagne m'a forcé à la garder quelques jours. J'ai formé le projet d'un voyage à Paris en décembre ou janvier, et j'espère que nous pourrons alors philosopher plus à l'aise que sur le papier.

Votre sincèrement affectionné,

W. E. Tooke.

GUSTAVE D'EICHTHAL A J. S. MILL[1].

Paris, 23 novembre 1829.

MON AMI,

(Permettez-moi de vous donner ce nom : si je ne vous l'ai pas demandé plus tôt, c'est que je désirais auparavant être bien connu de vous ; je désirais que vous eussiez d'abord l'intelligence de cette doctrine à laquelle j'ai voué ma vie, et qui doit présider à toutes mes déterminations ; je voulais que par là vous eussiez la clef de mon cœur, que vous pussiez apprécier les vrais motifs de toutes mes actions, et ainsi j'espère n'avoir jamais à regretter le nom sacré que vous m'aurez donné). Aujourd'hui, après l'approbation que vous avez accordée à la partie que vous connaissez de cette doctrine, je ne doute plus que vous ne deviez l'aimer et même bientôt l'adopter tout entière; le scrupule qui me retenait, n'existe

1. En relisant, quarante ans plus tard, ces lettres, mon père écrivait en marge : « Il n'est pas surprenant que Mill et Tooke m'aient reproché mon ardeur sectaire... » E. D'E.

donc plus ; et quelle plus douce, quelle plus vraie, quelle plus noble amitié peut-il exister, que celle qui résulte d'une communauté de vues et de travaux, sur le plus magnifique sujet qui soit donné à l'activité humaine ?

Pardon si j'ai laissé votre première lettre si longtemps sans réponse : mais avant d'enseigner les autres il faut s'enseigner soi-même ; les six dernières semaines ont été employées à me rendre complètement maître de la doctrine Saint-Simonienne. J'ai rudement combattu, je vous assure ; j'ai eu des répugnances à vaincre, des obscurités à dissiper ; mais enfin j'ai triomphé : grâces en soient aux bons amis qui ont pris soin de moi ; et je me sens maintenant, mon ami, de force à vous transmettre le feu sacré qui a été allumé en moi-même.

Je ne m'arrêterai point à répondre aujourd'hui à votre première lettre, ni à celle de Tooke : ce sera l'objet d'une lettre suivante. Beaucoup des objections de détail que vous faites tous deux, sont justes en elles-mêmes, mais portent sur des points que l'école a modifiés aujourd'hui. Rappelez-vous bien que l'ouvrage de M. Comte et le *Producteur*, sont loin de représenter l'ensemble des doctrines actuelles de l'école. Ces

deux ouvrages contiennent sur le développement social, l'un dans la série scientifique, l'autre dans la série industrielle, des vues extrêmement précieuses, mais ni dans l'un ni dans l'autre, ne se trouve un plan d'institutions sociales. C'est ce travail, tout à fait décisif, dont l'école s'est occupée depuis la publication de ces ouvrages: mais aucune partie n'en a encore été imprimée. C'est dans mes lettres que vous devrez le trouver, ou dans des manuscrits, que je pourrai vous faire passer. Toutefois, il y a dans vos lettres deux points critiques, sur lesquels je dois dès maintenant vous donner quelques explications, parce que vous y revenez avec obstination, et qu'ils pourraient vous causer une préoccupation fâcheuse.

D'abord vous (ainsi que Tooke) vous plaignez de ce que l'école assigne à la société un but *unique*, et que ce but soit la *production*. L'école dans sa pensée avoit toujours compris avec la production matérielle, la production scientifique et la production dans les beaux-arts; elle a continuellement protesté que c'était ainsi qu'elle entendait le mot production, et Tooke l'a reconnu, en lui reprochant toutefois, *et avec raison,* de faire usage d'un mauvais mot. Mais

cette formule certainement très vicieuse, l'école l'a rejetée : elle assigne pour but, à l'*individu* comme à la *société*, le *perfectionnement* de soi-même sous le triple rapport *moral*, *intellectuel*, et *pratique*. Elle veut que l'homme acquière sans cesse de *meilleures affections*, *des sciences plus complètes*, *une industrie plus puissante*. Il n'y *a pas un acte humain* qui ne puisse se rattacher à l'un ou à l'autre de ces trois résultats ; et *comme d'ailleurs ils sont tellement liés les uns aux autres, que le progrès d'une série est impossible sans celui des deux autres*, la formule adoptée indique l'*unité* comme elle embrasse l'*universalité* des buts divers que peut se proposer l'homme.

Le but social unitaire étant ainsi déterminé, la forme de l'organisation sociale s'en déduit immédiatement. N'oubliez pas, dans tout ce qui suit, qu'il s'agit d'une société *émancipée*, débarrassée de la tutelle du *guerrier*, de l'*aristocratie*, qui avait encore été nécessaire à l'époque du Christianisme. La direction suprême ne saurait appartenir ni aux *savants* ni aux *industriels*, car ces deux classes sont seulement chargées d'exécuter les travaux, *au moyen* desquels la société satisfait à ses besoins. Sans doute les savants à *capacité générale* seront les chefs de la hié-

rarchie scientifique, et les industriels à capacité générale seront les chefs de la hiérarchie industrielle. Mais ni les uns ni les autres ne sont placés à un point de vue suffisamment général, pour diriger la société dans la voie *unitaire* de son *triple perfectionnement*. Cette mission doit être confiée à des hommes possédés au plus haut degré de l'amour de leurs semblables, qui cherchent sans cesse à leur donner des appétits et des affections plus sociales, et qui entourés du prestige des beaux-arts, ces nouveaux satellites de la puissance, donneront aux savants d'un côté, aux industriels de l'autre, l'impulsion la plus favorable à l'amélioration morale qu'ils poursuivent. Cette classe gouvernante, pour bien vous la définir, je ne puis pas mieux faire que de la comparer à ce qu'étaient les évêques dans l'église catholique, et d'après ce que vous m'avez dit de cette église, je n'ai pas peur que la comparaison vous effarouche. Là, en effet, l'Evêque exerçait dans son gouvernement une puissance essentiellement morale, essentiellement perfectionnante ; il était assisté par le Théologien (image du savant) d'un côté, par le Diacre (image de l'industriel) de l'autre. Le cadre de cette organisation doit subsister dans la société à venir,

mais en s'élargissant. L'évêque (Overseers) ne doit plus seulement avoir à s'occuper des besoins spirituels, mais tout aussi bien des besoins matériels, des besoins sociaux de sa congrégation : à la place du théologien apparaîtra le Corps entier des savants ; et à la place du Diacre, le Corps entier des industriels... Vous voyez par là, que la division *en pouvoir spirituel,* et *pouvoir temporel,* au moins telle qu'elle existait au moyen-âge, et telle que Comte et Saint-Simon avaient cru d'abord qu'elle devait être reproduite, ne subsiste pas. L'existence de ces deux pouvoirs distincts au moyen-âge, était particulière à l'époque purement *transitoire* : elle provenait de ce que le christianisme n'avait embrassé que la partie spirituelle de l'homme et laissé de côté la partie matérielle. Sous le rapport politique, il s'était contenté de dire aux hommes « rendez à César ce qui appartient à César » : mais dans l'avenir, l'empire de César, c'est-à-dire de la force brute, doit être anéanti : et la hiérarchie pacifique perfectionnante, l'*église,* doit seule subsister. Néanmoins il y aura toujours dans la société, comme le remarque Saint-Simon dans son mémoire sur la gravitation, un pouvoir *à priori* et un autre *à posteriori,* c'est-à-dire le pouvoir *combinant,* et le *pouvoir*

appliquant, représenté l'un par les *savants,* l'autre par les *industriels:* mais entre les deux, leur servant de lien, et les faisant concourir au but commun, sera le pouvoir par excellence, le pouvoir *moral,* le pouvoir *perfectionnant.*

J'espère, mon ami, que j'aurai réussi dans ce qui précède à vous donner une idée nette des idées de l'école sur l'organisation sociale. J'espère aussi que ces idées vous satisferont: du *moment que la guerre, et toute la gente guerrière, disparait de la société,* celle-ci ne peut plus avoir d'autre but que de travailler à son perfectionnement *moral,* par le perfectionnement de la *science* et de l'*industrie,* et il lui faut pour cela une hiérarchie de savants, une hiérarchie d'industriels, et entre les deux une hiérarchie de directeurs moraux [1].

1. La constitution de la classe directrice a donné lieu dans le sein de l'école à de vifs débats. Voici ce qui paraît devoir être définitivement adopté. Tout le travail social a pour but final *d'agir sur la société elle-même,* de lui préparer certaines jouissances, correspondantes à certains besoins: mais parmi les travailleurs, les uns ont *immédiatement* en vue le but final. Les autres l'ont en vue seulement d'une manière *médiate, indirecte ;* leur but *immédiat* est l'action *sur la nature extérieure.* Les uns sont nécessairement la classe dirigeante, les autres la classe dirigée. L'Evêque (Overseers) est le directeur par excellence. Il a devant les yeux l'ensemble des besoins sociaux, il s'occupe d'y pourvoir en mettant en activité les forces des

Est-il besoin d'ajouter, que l'école pense qu'un seul pouvoir, constitué comme je viens de dire, doit gouverner la Communauté Européenne, pour s'étendre ensuite, avec le progrès des siècles, au Globe tout entier?

Enfin, mon ami, voici qui vous fera plaisir: nous croyons que la femme est appelée à une *parfaite association* avec l'homme, au lieu de cette demi-servitude, où elle est aujourd'hui: après que la nouvelle Héloïse a été écrite, qu'une de Staël et une Roland ont apparu sous notre firmament, après enfin que les femmes nous ont

savants et des industriels. Auprès de lui, comme ses auxiliaires, et pour ainsi dire comme un appendice de lui-même, sont les artistes de toute sorte, les prédicateurs (dans la chaire, les livres, et les journaux), les peintres, les architectes, les musiciens, qui sentant, comme le Chef suprême, et par son aide, les besoins de la société, se mettent à l'unisson, font chœur avec lui pour donner l'impulsion nécessaire aux savans et aux industriels. Tel est l'ensemble de la classe vraiment directrice, qui renferme ceux qu'aux époques critiques, on appelle *moralistes*, *littérateurs*, *artistes*, qui prennent le nom de *prêtres* aux époques organiques. Un Orphée ou un Amphyon, à la première époque organique, un *Saint Ambroise*, un *Saint Jean d'Alexandrie*, à l'époque de la réorganisation chrétienne, tel est le type pâle et incomplet, sans doute, de ceux qui dans la société réorganisée par la doctrine Saint-Simonienne, doivent présider au développement humain. A cette série directrice par excellence viendront aboutir les têtes des deux autres séries, qui ont et doivent elles-mêmes avoir conscience du but social, pour y subordonner les travaux des savants et des in-

en France gouvernés pendant deux cents ans, on peut croire que leur condition sociale doit changer. Rousseau dit que Julie et M. de Wolmar ne faisaient *qu'une même personne morale* dont M. de Wolmar était l'*entendement* et Julie la *volonté*. On ne peut dire mieux. C'est pour cela qu'à l'avenir, les femmes appelées à prendre part à toutes les fonctions sociales, même à celles du *gouvernement,* si l'on applique ce mot profane à une œuvre toute de *perfectionnement,* décideront, lorsque les hommes auront *discuté*. Vous savez que les femmes chez nous prennent une

dustriels. — Les savans philosophes d'une part, les industriels ingénieurs de l'autre, formeront des comités sans cesse consultés par le chef suprême, ou lui donnant des avertissements. Tout cela existe déjà en germe aujourd'hui : l'académie des sciences, le comité des ingénieurs civils, les conseils de médecins pour la salubrité publique, les conseils municipaux (qui doivent être remplacés à l'avenir par les chefs des Banques générales) sont sans cesse consultés par le Gouvernement.

Si je me suis si longnement étendu sur ce sujet, mon ami, c'est que j'ai craint que vous ne fussiez embarrassé, comme je l'ai été moi-même, par les séries : ARTISTES, *savans, industriels,* mises par l'école en regard de celles-ci : MORALE, *intelligence, pratique :* le mot d'ARTISTES a certainement dans l'usage ordinaire un sens trop restreint pour signifier ce qu'on lui faisoit dire là, c'était *moralistes*, c'était *prêtres* qu'il fallait dire ; quoique certainement ceux que nous appelons artistes aujourd'hui occuperont à l'avenir une grande place dans la hiérarchie cléricale par la force d'entraînement qu'ils portent en eux.

grande part à l'industrie. Les femmes, les filles de nos savans, prennent également part aux travaux de leurs maris et de leurs pères, et nous en avons vu mériter des prix à l'Académie des Sciences : elles feront donc à plus forte raison dans l'avenir ce qu'elles font aujourd'hui ; et à plus forte raison encore, concourront-elles à l'œuvre de notre perfectionnement moral. Je ne fais que vous indiquer le principe. A une autre fois les détails. C'est l'amélioration dans le sort des femmes, de l'époque organique homérique, à l'époque organique chrétienne, qui doit plus encore que leur condition à l'époque critique actuelle, faire préjuger le rôle qu'elles joueront à l'avenir.

Je m'aperçois, mon ami, que contre mon dessein, à propos de la *nature* et de l'*unité* du but social, je me suis laissé aller à vous parler de la nature et de l'unité de l'organisation sociale. Après tout il n'y a pas de mal à cela. Ma lettre en sera seulement un peu plus longue.

2° La seconde de vos objections que je voulais rectifier, est celle que vous avez développée dans votre première lettre, et à laquelle vous revenez dans votre seconde, et qui porte sur l'*unité* de la loi de Civilisation. Ce qui vous choque vient de

ce que vous appliquez à une nation en particulier, ce que l'école applique à la *famille humaine dans son ensemble*. Sans doute les divers éléments de la civilisation, *la morale, la science, l'industrie* peuvent exister dans des proportions fort inégales, chez diverses nations, comme chez divers individus; mais si vous prenez l'ensemble, ces proportions redeviennent régulières. Pour que l'*industrie,* par exemple, prît un développement si excessif en Angleterre, il a fallu que l'élément *moral* prédominant en Allemagne y produisît la réformation, et que les découvertes des *savants* français du dernier siècle eussent fourni de nouvelles applications à la science. Sans doute la loi générale, découverte pour l'humanité, pourra ensuite s'adapter aux nations, et même aux individus, en tenant compte des circonstances particulières qui la modifient, tout comme les lois du système solaire s'appliquent aux mouvements des satellites des planètes. Mais aujourd'hui c'est le phénomène le plus général qu'il nous faut d'abord étudier. Vous voyez donc comment vos « *steps to one side* »[1] qui sont nécessairement vrais pour les nations et les individus,

1. Vos « *pas obliques* ».

à cause de la division du travail, n'existent pas pour l'humanité prise dans son ensemble : appliquée à celle-ci, votre expression n'aurait pas même de sens, car le pas oblique suppose que la ligne centrale a été trouvée ; or c'est par la marche même de l'humanité que nous déterminons cette ligne centrale : par définition même, il est impossible qu'aucun pas de l'humanité se trouve en dehors de son axe.

3° Voici une troisième observation subsidiaire, mon cher ami ; je voudrois qu'en parlant du perfectionnement de l'humanité, vous renonçassiez à faire usage de ces mots, développement de l'*esprit humain*. Sans vous en douter, vous tombez dans l'hérésie chrétienne, qui oublie ou plutôt qui anathématise la partie *matérielle physique charnelle* de l'homme. Comme le polythéisme s'était occupé presqu'exclusivement de cette partie, le christianisme arrivant après lui, a donné nécessairement dans l'abstraction contraire ; et comme tous les faiseurs d'abstractions, il *a fait fi* du côté qu'il ne comprenait pas : mais pour nous, qui grâce aux travaux partiels de nos devanciers, pouvons enfin nous placer au point de vue général, nous ne devons jamais séparer la matière de l'esprit ; nous devons toujours

parler de l'homme, comme étant *un,* ou bien comme étant *triple, matériel,* aussi bien que *sentimental* et *intellectuel:* cette précaution doit être continuellement observée, pour raisonner juste.

Pour me résumer, je blâme l'emploi du mot esprit humain, parce qu'il n'indique le progrès de l'humanité que dans deux directions : *la morale* et la *science,* tandis qu'il faut y joindre la troisième direction ou l'industrie. Je voudrois donc dire toujours: *le progrès de l'humanité,* ou bien (en analysant), le progrès des *sentiments,* de la *science,* et de *l'industrie*... Cette remarque s'applique également à ce que vous me disiez dans votre première lettre, qu'un des principaux buts de la société était à vos yeux, le perfectionnement *moral* et *intellectuel* de l'homme : vous oubliez *physique* ou *industriel.*

J'espère mon ami que les observations précédentes justifieront à vos yeux la doctrine Saint-Simonienne des principaux reproches que vous lui adressez. Cela fait, je passe au premier objet dont vous m'entretenez dans votre dernière lettre ; c'est-à-dire, votre projet d'un nouveau journal.

Et d'abord, recevez je vous prie mes remerciements les plus sincères, vous et nos amis de Londres, pour l'honorable marque de confiance

que vous m'avez donnée. Rien je vous assure ne pouvait me causer un plus pur et plus vif plaisir.

Quant à ma réponse, la voici : je crois que je ne suis pas l'homme qu'il vous faut *pour une correspondance telle que vous me la définissiez dans votre lettre :* je n'approuve pas entièrement votre plan tel qu'il est conçu, et je vais, à l'instant même, entrer avec vous dans une plus ample explication à ce sujet. Néanmoins, veuillez ici recevoir l'assurance, que, *quel que soit le parti auquel vous vous arrêtiez,* ce sera une véritable joie pour moi de concourir au but que vous vous serez fixé, *dans toute la mesure où ce but s'accordera avec la direction que je me serai moi-même tracée :* et pour le surplus, je tâcherai, autant qu'il sera en moi, de vous trouver ici les personnes les plus capables de répondre à vos vues. Après cette explication, qui j'espère vous satisfera, permettez-moi de vous présenter quelques observations sur le plan que vous avez formé.

Vous me dites, mon ami, que la presse périodique anglaise se vautre dans la fange, et croyez-moi, quoique vous en disiez, la nôtre n'est guère mieux logée ; vous me dites que le public commence à être dégoûté de ses docteurs quotidiens ; que les vieux préjugés, les attachements de

partis, s'évanouissent ; que le jour est venu d'annoncer de nouvelles opinions, celles-là surtout qui présentent à l'humanité une brillante perspective d'avenir ; enfin qu'il faut offrir un point de ralliement à cet enthousiasme, à cet esprit de dévouement, qui erre maintenant par le monde sans trouver où reposer sa tête : bravo, mon ami, c'est parler comme il faut ; et quand vous vous exprimez ainsi, l'École de Saint-Simon fait chorus avec vous. Mais, mon ami, pour faire tout ce que vous sentez la nécessité de faire, suffit-il d'ouvrir boutique, d'acheter une presse et de tailler sa plume ? Possédez-vous ces vérités consolantes qui doivent entraîner l'assentiment de la foule ? Avez-vous élevé ce temple, où l'esprit d'enthousiasme et de dévouement doit venir s'abriter sous vos auspices ? En vérité, mon ami, je le dis sans crainte de vous blesser, *non, vous n'en n'êtes pas encore là :* le rameau de la science à la main, avez-vous déjà consulté la sibylle de l'histoire, pour obtenir d'elle la révélation des destinées humaines ? Les grands problèmes que l'esprit humain s'est posés dans tous les temps, dans l'ordre *religieux, politique* et *industriel,* sont-ils résolus pour vous ? Avez-vous, à un degré suffisant, cette vue *compréhensive* du passé, comme vous l'appelez

vous-même, qui sert à justifier tous les écarts de l'humanité, et qui ne peut appartenir qu'au philosophe, dont le système *actuel* comprend et embrasse *tous* les besoins de notre espèce? En un mot, avez-vous bien devant les yeux cet avenir vers lequel se dirigent maintenant tous les regards, quoique la masse n'en aperçoive encore que le premier crépuscule ; et se montre-t-il à vous sous des formes assez précises, assez ravissantes pour que vous vous sentiez le désir d'y tendre à travers tous les obstacles, et d'y entraîner les autres à votre suite ? Non, mon ami, encore une fois, vous n'en êtes pas encore à ce point-là, quoique vous en soyez bien près, quoiqu'avec cet esprit de dévouement qui vit en vous, peu de jours doivent suffire pour vous y amener. D'après votre propre témoignage et celui de Tooke, j'ai la joie de voir que la doctrine Saint-Simonienne a déjà été pour vous une source d'instruction et de satisfaction, et, cependant je vous le répète, vous ne connaissez que les principes généraux ; la partie la plus essentielle, la réalisation de ces principes par l'élaboration d'un système d'institutions sociales, vous est encore inconnue. Eh bien, je vous en conjure, occupez-vous sérieusement de terminer l'étude de cette doctrine :

quelque opinion qu'on puisse se former des travaux de l'école, du moins ne peut-on pas lui contester le mérite d'avoir, dans les six années écoulées depuis 1823, abordé successivement tous les problèmes philosophiques, d'une véritable importance, soit dans les publications de Saint-Simon et de Comte, soit dans le « Producteur », soit dans ses discussions hebdomadaires, et les travaux manuscrits qui en sont résultés. Pour le rôle que vous, et par là j'entends *vous-même* et vos amis, êtes appelés à remplir, soit à l'égard de l'Angleterre, soit même à l'égard du genre humain, il est nécessaire que vous fassiez un pareil travail. Veuillez donc continuer comme vous l'avez fait jusqu'ici, à vous mettre au courant des travaux de l'école : vous les approuverez ou vous les critiquerez ; du moins trouverez-vous des antagonistes qui valent la peine d'être *réfutés*, ou pour bannir à jamais tout ce qui sent la guerre, qui valent la peine d'être éclairés. Entre gens comme nous, animés d'un même zèle et d'une même science, nul dissentiment ne peut tenir longtemps devant une discussion franche.

J'ai à me reprocher d'avoir été trop négligent avec vous depuis six semaines ; mais je vous en ai dit la raison : j'étais occupé à terminer ma

propre instruction ; à me placer dans une entière *unité* avec mes amis ; jusque-là mon esprit était flottant, tourmenté ; maintenant j'ai trouvé mon assiette ; et je me sens plus fort pour vous amener à nous. Croyez, mon chez ami, que je n'ai rien tant à cœur, que de nous voir réunis dans une parfaite communauté d'opinions et de travaux, sur tous les sujets qui intéressent le bonheur de l'humanité et par conséquent le nôtre. Du moment que j'eus le plaisir de faire la connaissance de Tooke et la vôtre, ce ne fut point dans un but purement individuel, que je m'efforçai de gagner son amitié et la vôtre ; je vis que par votre capacité et votre position, vous étiez destinés à exercer une grande influence sur la famille des hommes ; je résolus dès lors de ne rien omettre pour vous amener à cette doctrine de Saint-Simon, qui avait fait sur mon esprit une impression ineffaçable, lorsqu'elle me fut d'abord transmise à l'âge de dix-neuf ans ; et cependant, combien ce que j'en connaissais alors était une petite partie de ce que j'en connais aujourd'hui ! Je ne connaissais aucun des travaux manuscrits de Saint-Simon, ni le « Producteur »[1], ni les travaux

1. Ni *le Nouveau christianisme*, pour lequel je dois faire amende honorable à Tooke, comme il me l'a fait pour l'ou-

postérieurs de l'école : je connoissois le germe en un mot et non pas le fruit ; les circonstances qui, depuis 1824, m'avoient tenu éloigné de Paris, des préventions plus ou moins excusables, m'avaient empêché de me mettre au courant des travaux progressifs de l'école. La publication de ma petite brochure, au mois de juin dernier, fut l'occasion de notre rapprochement, et grâce au zèle affectueux, à la tendre amitié de quelques-uns de ses membres, je suis parvenu à m'approprier la doctrine tout entière et j'espère devenir maintenant leur utile coopérateur. Je désire donc, mon ami, que vous vouliez bien maintenant terminer sans retard l'étude de la doctrine ; je suis tout à votre service pour vous satisfaire sur les points qui vous offusqueraient, et pour vous transmettre tous les matériaux que je croirai pouvoir vous être utiles. C'est bien dommage que vous ne m'ayez pas tenu parole, et ne veniez pas ici cet hiver ; j'aurais tant aimé à vous y voir avec Tooke ! Quant à celui-ci, je lui sais bon gré de nous vouloir bien sacrifier son voyage dans l'Amérique du Nord, avec

vrage de Comte ; car lorsque je lui en parlai si dédaigneusement, je ne l'avois pas compris. Mais nous parlerons de cet ouvrage une autre fois. Du reste, les élèves de Saint-Simon sont eux-mêmes restés deux ans sans le comprendre.

lequel il m'avoit fait bien peur; j'ose lui promettre qu'il ne perdra rien au change. Je me réjouis de le mettre en tête à tête avec notre excellent M. Enfantin, avec lequel il se trouvera encore en contact par M. H..., dont il est ami intime. Trois ou quatre jours de conversations valent mieux que toute une correspondance. Cramley, comme vous le savez certainement, m'a fait le plaisir de venir me voir ici; j'aurais voulu vous le renvoyer un *Saint-Simonien accompli;* ç'auroit été la meilleure de toutes les lettres; en vérité en trois ou quatre heures de temps je lui avois déjà fait faire beaucoup de chemin; et si je n'avois pas été empêché de lui parler lorsqu'il revint le lendemain matin, je crois que je serais venu à bout de lui; veuillez à ce propos lui faire bien des compliments de ma part.

Lorsque nous serons arrivés à une parfaite conformité de doctrines, ce qui avec nos dispositions réciproques ne peut manquer d'arriver, alors je vous demanderai la *permission de vous mettre en rapport avec les chefs de notre école;* alors j'espère qu'une intime communauté de travaux s'établira entre vous et nous (je parle ici collectivement): ainsi sera réalisé ce désir si sou-

vent manifesté par Saint-Simon dans ses écrits, d'une alliance entre les capacités générales de la France et de l'Angleterre, pour travailler à la réorganisation humaine ; et si je puis avoir été l'instrument de cette auguste coalition, je croirai avoir assez fait par cela seul pour utiliser ma vie, et mériter à jamais la reconnaissance des générations humaines.

Arrivé à ce point, mon ami, vous ne vous bornerez plus à faire connaître à vos lecteurs la *nature de ce mouvement qui sur tout le continent de l'Europe agite l'esprit humain ;* mais vous le dirigerez vous-même ; vous commencerez, joint à nous, l'existence de ce pouvoir européen, qui doit devenir le grand mobile du perfectionnement humain, sous le triple rapport *moral, scientifique* et *industriel:* si alors vous voulez avec nos amis de Londres, rallier à vous l'*enthousiasme* et le *dévouement* qui errent par le monde, et par l'organe d'un journal les appeler sous les voûtes du temple Saint-Simonien, alors je vous promets non seulement ma coopération, mais celle de tous mes amis ; car votre affaire sera devenue la leur : je vous promets leur coopération même gratuite ; car je puis vous l'affirmer avec la plus entière assurance, le zèle le plus pur, le

plus désintéressé, dirige leurs efforts. Le *Producteur,* loin de rien rapporter à ceux qui l'ont écrit, leur a coûté au contraire, quoiqu'ils ne fussent guère tous ensemble que de *pauvres diables:* et encore aujourd'hui, toutes les dépenses, nécessaires pour la propagation de la doctrine, les envois de livres et manuscrits, le loyer de la salle pour nos séances publiques à la rue Taranne, le temps très considérable qu'ils consacrent chaque semaine aux travaux de l'école, tout cela est fourni par eux, sans aucune compensation pécuniaire quelconque, bien que pour la plupart d'entre eux, cela soit, pour ainsi dire, pris sur leur pain, et sur celui de leurs enfants. Je ne vous ai point parlé jusqu'ici, mon ami, du personnel de l'école; je crois utile de le faire aujourd'hui: voici le nom des membres qui forment le Comité dirigeant:

1° M. Olinde Rodrigues. — Disciple personnel de Saint-Simon, avec lequel il a travaillé plusieurs années; professeur de mathématiques, et du premier mérite. A 18 ans il perdit sa place, à la Restauration, parce qu'il était juif; il s'associa alors à son père comme courtier; de beaux travaux mathématiques sur les opérations de la Caisse hypothécaire de Paris, lui valurent il y a deux

ans la place de Directeur de cette Caisse ; mais cet été, à la suite de discussions très violentes avec les actionnaires, il a honorablement envoyé sa démission (il a femme et enfants) ;

2° M. Prosper Enfantin. — Fils d'un ancien banquier de Paris, qui a éprouvé des revers de fortune. Elève de l'école polytechnique, il en sortit pour entrer dans le commerce et fut longtemps associé d'un des fils de la maison Martin-D'André de Paris, à Saint-Pétersbourg ; il est maintenant caissier de la Caisse hypothécaire ;

3° M. Saint-Amand-Bazard, d'une ancienne famille bourgeoise de Paris ; autrefois employé à l'administration des Domaines, aujourd'hui sans emploi, quoique père de famille ;

4° M. Buchez, physiologiste, et rédacteur d'un journal médical ; M. Bazard et M. Buchez, avant de devenir disciples de Saint-Simon, avaient été entraînés par un esprit de dévouement mal éclairé dans les écarts du libéralisme le plus violent ; ils furent impliqués dans les conspirations de 1820, et subirent même, à ce que je crois, une condamnation pour cet objet ; certainement ils sont presque honteux d'avoir été dupes alors de nos grands faiseurs. Mais au moins cela prouve ce qu'on peut attendre d'eux en fait de sacrifices ;

5° M. Laurent, homme de lettres, auteur de divers ouvrages ;

6° M. Marjorin, ancien officier, élève de Polytechnique et officier d'artillerie démissionnaire, s'occupant de travaux de *Génie civil ;*

7° M. Eugène Rodrigues, frère de celui ci-dessus nommé, travaillant au Bulletin universel de M. Ferussac.

Vous serez étonné peut-être de ne point voir sur cette liste, Auguste Comte, auteur du Traité de Politique positive, maître de mathématiques ; quelques dissidences d'opinions ont été la cause de sa séparation d'avec ces Messieurs.

Vous connaissez plusieurs de ces Messieurs par leurs articles dans le *Producteur*. Mes liaisons avec eux ne me permettent pas de me constituer ici leur juge auprès de vous. Cependant je suis convaincu que si jamais vous faites leur connaissance personnelle, vous trouverez, comme je l'ai trouvé moi-même, qu'ils ne sont pas sans défauts sans doute, mais que leur réunion offre un ensemble tout aussi parfait qu'on peut raisonnablement le demander.

Autour de ces sept personnes, nous sommes environ une trentaine de jeunes gens de toutes professions prenant une part plus ou moins active

aux travaux de l'école ; nous avons des correspondances dans plusieurs villes de province, et les séances de la rue Taranne sont extrêmement fréquentées. Maintenant que la doctrine a été suffisament complétée, pour qu'on puisse sentir sa valeur *comme application,* et qu'elle a été coordonnée au point d'en rendre l'exposition simple et facile, ses progrès vont être d'une extrême rapidité. — Vous me connaissez, mon ami, et vous savez si je pourrais avancer une chose, dont je n'aurais pas la certitude morale la plus complète : mais du train dont vont les choses, et en considérant la position actuelle des esprits, je ne crains pas de vous affirmer qu'avant trois ou quatre ans, l'école de Saint-Simon apparaîtra en tête du mouvement organique de l'Europe.

Jusqu'ici, je m'étais abstenu, en vous entretenant des travaux de l'école, de vous parler d'aucune coopération avec elle : il était nécessaire auparavant que vous connussiez, au moins en partie, sa doctrine ; je ne vous en aurais pas même encore parlé, si ce n'avait été à cause des ouvertures que vous m'avez faites. Je sais qu'avant que vous ne puissiez prendre cette détermination, il faudra que vous, ou bien Tooke, soyez venus à Paris, et ayez vu les choses de vos propres yeux.

J'irai moi-même ensuite, s'il le faut, à Londres pour tout arranger avec vous, à moins qu'un plus digne, parmi mes amis, ne puisse se charger de cette mission.

Croyez-moi, mon cher ami, ou plutôt veuillez vous en convaincre par vous-même, la doctrine de Saint-Simon possède un caractère de généralité tel qu'elle doit être nécessairement la base définitive des croyances humaines. Elle possède au plus haut degré comme vous l'avez si bien dit, cette *comprehensive liberality* et ce *practical éclectism*, par lequel elle peut s'adapter aux besoins de chacun ; mais elle les possède, *par son caractère même de généralité,* et non point à la manière de Cousin qui vous dit de prendre ce qu'il doit y avoir nécessairement *de bon* dans chaque système de philosophie, mais qui oublie de créer le système au moyen duquel vous déterminerez le bon et le mauvais. L'organisation *matérielle* de la société, au moyen des banques, organisation déjà si marquée en Écosse, la doctrine de la non hérédité (sur laquelle je reviendrai incessament), *la rémunération équitable* des individus par le développement du principe *du crédit,* sont des points qui me paraissent de nature à produire immédiatement une profonde impression en Angleterre :

mais ce qui assure à mes yeux le succès rapide de la doctrine Saint-Simonienne en Angleterre, c'est qu'elle est *religieuse,* et *religieuse* comme doit l'être la doctrine de l'avenir.

Je ne vous ai donné jusqu'ici que des indications fugitives à ce sujet, mon ami : la véritable raison en était que je n'avais pas pu jusqu'il y a peu de temps me mettre d'accord sur ce point avec mes amis. Peut-être cette circonstance a-t-elle été tout à fait heureuse pour votre initiation ; car, si je ne me trompe, si j'en juge par la manière dont vous accueilliez mes professions de foi, lorsque j'étais en Angleterre, le *sentiment religieux* n'est ni compris ni apprécié par vous. J'ai reçu cependant, avec bien du plaisir hier une de vos lettres dans laquelle vous répondiez, à l'une de mes virulentes sorties contre vos bigots « I don't think bigotry to be the worst of our evils[1] » : maintenant que vous connaissez suffisamment la doctrine de Saint-Simon, sa tournure religieuse ne vous effrayera probablement pas autant qu'elle l'aurait fait peut-être si elle s'était d'abord présentée à vous sous cette forme. Si comme vous le dites « there must necessarily be a portion of

1. Je ne crois pas que la bigoterie soit notre pire mal.

truth, at the bottom of every error, which is not a mere fallacy in ratiocination[1] » et si « the great danger to mankind, is not from seing what is not, but from overlooking what is[2] » ; s'il en est ainsi mon ami, comment admettre qu'il n'y a point quelque chose dont il faut tenir compte dans cette disposition religieuse, qui de tout temps a existé dans le genre humain, excepté chez quelques hommes AUX ÉPOQUES CRITIQUES ?

Le dix-huitième siècle, avec sa philosophie analysante, raisonnante, moqueuse, a déjà vidé son carquois, sans pouvoir faire brèche à cette disposition religieuse, si tenace en Angleterre, parce que seule elle peut y maintenir la société au milieu du vif antagonisme politique qui la tourmente depuis tant de siècles. Voulez-vous échapper à la tourbe méthodiste? Tachez de comprendre ce besoin du cœur humain, qui fait la puissance des fanatiques ; donnez lui un meilleur aliment; présentez vous avec l'École Saint-Simonienne, comme l'héritier des travaux des Descartes, Malbranche, Spinoza, Leibnitz, Ch. Bonnet, Kant,

1. Il y a nécessairement un peu de vérité à la racine de chaque erreur qui n'est pas une simple faute de raisonnement.

2. Le danger pour l'esprit humain n'est pas de voir ce qui n'est pas, mais de négliger ce qui est.

Shelling, Hegel: (ce sont les Platon de notre époque critique, qui ont refait la notion *Dieu*) — annoncez vous surtout comme les continuateurs de l'*œuvre d'émancipation,* commencée par le Christianisme: et c'est alors et alors seulement, que l'Angleterre voudra vous prêter l'oreille: *toute tentative assise sur une autre base échouerait.*

Je fais pour vous un travail sur la doctrine religieuse de l'école: il n'est pas terminé aujourd'hui, mais vous le recevrez j'espère par le prochain courrier.

En résumé, mon cher ami, je crois qu'avant de publier un journal, vous devriez vous faire une doctrine générale, et je crois que cette doctrine générale, vous la trouverez dans la doctrine Saint-Simonienne, et je crois qu'il est bon pour vous comme pour l'humanité, que vous vous unissiez à cette école. *Votre première opération devrait être d'amener à vous les amis qui vous entourent, et de publier en anglais les principaux ouvrages de l'école,* ou *des travaux sur ses ouvrages:* le journal viendrait après; car il faut nécessairement commencer par les généralités, avant de descendre dans les discussions de détail. Néanmoins, si vous désirez commencer ce journal, soit parce que vous le jugez convenable, soit parce

que vos arrangements sont déjà trop avancés, je vous réitère l'assurance que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous être utile, en vous donnant des articles pris au point de vue Saint-Simonien, sur la France et l'Angleterre ; je crois même pouvoir prendre sur moi de vous assurer la coopération de mes amis sous ce rapport, quoique je ne leur en ai point parlé, excepté un seul : M. Enfantin, à qui j'ai cru devoir remettre cette lettre. Mais pour vous donner les nouvelles du jour, le détail des petites histoires de cour qui amènent dans le *Lazaret du ministère,* comme disait le Journal des Débats, un Bourmont, ou un Labourdonnaye, personne moins que nous ne serait capable de vous les donner : je vous avoue même que moi et mes amis serons plus en état de faire cette correspondance de journal, dans un an ou deux, que maintenant, parce que nous sommes encore trop préoccupés des questions générales ; mais néanmoins vous savez ce que je vous ai dit.

Adieu, mon ami, salut d'amitié à vous et à Tooke; je vous envoie ci-joint un plaidoyer, remarquable par les idées qu'il contient, sur la propriété : ce n'est cependant pas d'un homme de la doctrine. Gustave d'Eichthal.

GUSTAVE D'EICHTHAL A J.-S. MILL

Paris, 1er décembre 1829.

Mon ami,

J'avais préparé pour vous le travail que je vous avais promis sur les idées religieuses de la doctrine. Mais après l'avoir terminé, mes amis n'en ont point été contents, et j'ai été de leur sentiment. Je ne vous l'enverrai donc pas ; mais afin de ne pas vous laisser plus longtemps en suspens sur un sujet aussi important, je vais tenter aujourd'hui de vous donner quelques indications générales sur cette partie de notre doctrine. Elles suffiront, j'espère, sinon à vous donner une conviction complète, du moins à atténuer les préventions défavorables que je suppose devoir exister en vous contre toute doctrine religieuse. Ayant passé moi-même, en si peu de temps, de l'athéisme à un sentiment tout contraire, ce que je peux faire

de mieux pour agir sur vous, est de vous présenter, aussi clairement que je le pourrai, les considérations qui ont déterminé ma conversion. J'espère fermement qu'elles auront sur vous le même effet que sur moi.

Ce qui a produit l'athéisme du siècle dernier et du nôtre, ce qui m'avait rendu athée moi-même et m'a fait lutter si longtemps contre le retour aux idées religieuses, c'est le règne du dogme chrétien qui avait évidemment cessé d'être en harmonie avec les besoins de l'humanité perfectionnée. En effet, le Christianisme, comme je vous le disais dans ma dernière lettre, vivait dans une abstraction. Il ne voyait dans l'homme que la face *esprit ;* il détournait les yeux de la face *matière,* et si, quoi qu'il pût faire, il se trouvait malgré lui ramené à elle, il criait anathème aussitôt qu'il l'apercevait. Ce dédain de la *matière* se retrouvait dans tous les ordres des conceptions humaines ; dans la politique, dans la morale individuelle, dans la poésie. Le comble de la perfection chrétienne, c'était la vie du stylite, demeurant toute sa vie au sommet de sa colonne, absorbé dans la contemplation et vivant d'une vie aussi immatérielle que possible.

Cette tendance du Christianisme, vicieuse sans doute si on la considère en elle-même, a été cependant un degré nécessaire dans le développement de l'humanité. Lorsque, selon l'idée de Pascal, on se représente toute la suite des hommes comme un seul homme qui subsiste toujours, en apprenant continuellement, alors il semble que le travail intellectuel, effectué jusqu'ici par cet homme universel, se divise en deux grandes portions. La première, ayant pour objet l'étude de la matière, commence au fétichisme et se termine par le polythéisme ; la seconde, ayant pour objet l'étude de l'intelligence, commence aux philosophes grecs et se termine à l'élaboration complète du Christianisme. Si vous avez lu et bien compris les belles observations sur les méthodes qui sont en tête du « Mémoire de Saint-Simon sur la gravitation universelle », et que Comte a reproduites sous une forme un peu différente à la fin de son Traité de politique, vous direz avec nous que l'esprit humain, à la première époque, lorsqu'il étudiait la *matière,* le *monde extérieur,* le *grand monde,* a *principalement* procédé *à posteriori, analytiquement ;* et qu'à la seconde époque au contraire, lorsqu'il étudiait l'*esprit,* le *monde intérieur,* le *petit monde,* il a *principale-*

ment procédé *à priori, synthétiquement*. Par cette observation, je n'ai d'autre objet que d'appeler votre attention sur le beau travail de Saint-Simon, développé par Comte, et de donner lieu à une discussion intéressante entre nous, si la lecture de ces deux écrits vous a laissé quelque obscurité sur le sujet en question. Mais, pour en revenir à ce qui nous occupe actuellement, c'est-à-dire à la division du passé en deux grandes phases, l'une *matérielle*, l'autre *spirituelle*, voyez comme tout dans l'ordre *politique*, dans l'ordre *religieux* ou *poétique*, correspond à la tendance diverse de l'intelligence humaine à ces deux époques. Dans l'antiquité, le commandement au nom de la *force matérielle*, du droit *du plus fort*, du droit de *conquête* ; une longue vie sur la terre, de vastes richesses, considérées comme le bien suprême, le sentiment religieux s'exprimant par les merveilles de l'architecture et de la sculpture. Dans le Christianisme au contraire, le gouvernement de l'Église au nom de l'esprit et dans un but *spirituel* seulement, la supériorité sociale déterminée par la prédominance des *facultés spirituelles* ; un culte qui n'admet longtemps d'autre auxiliaire que la *musique*, le plus *immatériel* de tous les beaux-arts ; une poésie qui enfante

Klopstock et *Milton*. C'est ainsi qu'une brève formule, résume et explique à la fois, tout le passé de l'humanité, et annonce son avenir. Car, si l'antiquité a été le règne de l'*amour de la matière,* si le moyen-âge a été le règne de l'*amour de l'esprit,* il est clair que les travaux scientifiques et industriels, exécutés surtout depuis le xv[e] siècle, amènent l'époque qui doit confondre en un seul l'amour de l'*esprit* et l'amour de la *matière,* en montrant qu'*esprit* et *matière* ne sont que les deux faces d'un seul et même être, qui vit par l'une aussi bien que par l'autre ; et avec l'*esprit* et la *matière,* nous verrons se réconcilier l'*idéalisme* et le *réalisme,* l'*à priori* et l'*à posteriori ;* la *synthèse* et l'*analyse ;* la *théorie* et la *pratique*. Il paraît que cette grande vue du passé et de l'avenir de l'humanité est déjà famillière aux Allemands, dont la philosophie est déjà certainement arrivée à de fort beaux résultats, quoique l'absence de toute considération *pratique* soit un obstacle à son perfectionnement complet. J'ai depuis quelque temps entre les mains une histoire de la philosophie par Rixner, disciple de Shelling, dans laquelle toute la série philosophique est coordonnée d'après cette vue. Je suis bien aise de pouvoir vous donner cette confirmation du mérite des travaux de l'école.

Le Christianisme a donc été et a dû être exclusivement *spiritualiste*. Par cette raison aussi, il n'a dû avoir qu'une existence éphémère ; et en passant du Christianisme à l'ère de l'*Unité*, vous concevez comment il y a pu y avoir *athéisme* tout comme il y a pu y avoir *anarchie*. Les mêmes phénomènes s'étaient montrés lors du passage du matérialisme polythéiste, au spiritualisme chrétien ; il faut *douter* de l'ancienne foi, *désobéir* à l'ancien pouvoir avant de croire à la nouvelle foi, d'obéir au nouveau pouvoir. La négation du faux est une transition nécessaire pour arriver à l'affirmation du vrai ; mais ce n'est qu'une *transition*. L'état négatif est par soi-même l'état anormal de l'esprit humain.

La doctrine religieuse de Saint-Simon a ce caractère *unitaire* qui doit rallier autour d'elle les hommes de l'avenir. Elle ne met, ni l'*esprit* au-dessus de la *matière*, ni la *matière* au-dessus de l'*esprit*. Elle les regarde comme intimement unis l'un à l'autre, comme étant la condition l'un de l'autre, comme étant les deux modes par lesquels se manifeste l'*être*, l'être *vivant*, l'être *sympathique*. (Ces épithètes sont réellement superflues ; car, nous ne saurions attacher aucun sens au mot *être*, s'il n'implique l'existence du *senti-*

ment, se manifestant par des actes *matériels* et *intellectuels*). Elle pense que dans l'ordre *politique,* comme dans l'ordre *poétique,* nous devons également tenir compte des facultés *spirituelles* et *matérielles* de l'humanité, afin de produire son bien-être *moral.*

Le but de Saint-Simon dans le « Nouveau Christianisme » a précisément été de déterminer de quelle manière le sentiment religieux devait à l'avenir influer sur les rapports *politiques* des hommes entre eux. J'ignore mon ami, si N... aura conservé cet ouvrage, que je lui remis à Londres. La manière dont je lui en parlai à cette époque n'était pas propre à lui inspirer le désir de le conserver soigneusement ; quoi qu'il en soit, je vous l'enverrai par la première occasion. Je vous prie en grâce de le lire attentivement. Je suis persuadé d'avance que les premières pages vous rebuteront. C'est l'effet qu'elles ont d'abord produit sur moi et sur beaucoup de personnes. Mais, il faut vaincre cette répugnance, et quand vous serez arrivé à l'article du Protestantisme, je suis bien sûr que, même à la première lecture, votre approbation sera enlevée. Il est beau de voir Saint-Simon, après avoir, dans ses premiers écrits, essayé de réorganiser la société au nom

de la science, après avoir postérieurement renouvelé la même tentative au nom de l'Industrie, s'apercevoir qu'il a pris les *moyens* pour la *fin* ; que c'est au nom de leurs *sympathies* qu'il faut parler aux hommes, et surtout au nom des *sympathies religieuses* qui doivent résumer toutes les autres ; il est beau de le voir généraliser le principe fondamental du Christianisme : « aime ton *prochain* comme toi-même », en mettant l'*humanité* à la place du prochain ; et à ce principe ainsi généralisé, rattacher tous ses travaux précédents, parce que celui qui *aimera* véritablement, travaillera à l'amélioration de la condition des hommes, par le perfectionnement de la science et le perfectionnement de l'industrie. Mais venons à l'ouvrage même ; voyons comment se trouve justifié ce que je vous disais, qu'il réconcilie en politique la matière avec l'esprit.

« La religion rajeunie, dit Saint-Simon (Nouv. « Christ, p. 61) est appelée à lier entre eux, les « savants, les artistes et les industriels, à les con- « stituer les directeurs généraux de l'espèce hu- « maine, ainsi que des intérêts spéciaux de cha- « cun des peuples qui la composent. Elle est « appelée à placer les beaux-arts, les sciences « d'observation, et l'industrie, à la tête des con-

« naissances *sacrées*, tandis que les Catholiques « les ont rangés dans la classe des connaissances « *profanes;* elle est appelée enfin à prononcer « anathème sur la théologie, et à classer comme « impie toute doctrine ayant pour objet d'ensei- « gner aux hommes d'autres moyens pour obte- « nir *la vie éternelle,* que celui de travailler de « tout leur pouvoir à l'amélioration de l'exis- « tence de leurs semblables. »

Et dans le discours de Luther au Pape (p. 44), il dit :

« Ce n'est plus sur des idées abstraites que « vous devez fixer l'attention des fidèles. C'est « en employant convenablement les idées *sen-* « *suelles ; c'est en les combinant de manière à* « *procurer à l'espèce humaine le plus haut degré* « *de félicité qu'elle puisse atteindre pendant sa vie* « *terrestre,* que vous parviendrez à constituer le « Christianisme, religion générale, universelle « et unique. »

Il faudrait transcrire le livre tout entier pour vous faire connaître tous les passages où Saint-Simon s'est efforcé d'inculquer à ses disciples la nécessité de réunir dans une même unité religieuse le temporel et le spirituel. Je ne puis résister au plaisir de vous citer encore le passage

relatif à l'anéantissement du pouvoir temporel, comme pouvoir distinct :

« Votre tâche (c'est encore Luther qui parle)
« consiste à *organiser* toute l'espèce humaine,
« d'après le principe fondamental de la morale
« divine — : pour remplir cette tâche, vous devez
« donner ce principe pour base et pour but *à*
« *toutes les institutions sociales*. — Les Apôtres
« ont dû reconnaître le pouvoir de César ; ils ont
« dû dire : « Rendez à César ce qui appartient à
« César, » parce que ne pouvant point disposer
« d'une force suffisante pour lutter avec lui, ils
« ont dû éviter de s'en faire un ennemi. Mais au-
« jourd'hui la position respective du pouvoir spi-
« rituel et du pouvoir temporel étant totalement
« changée, grâces aux travaux de l'église mili-
« tante, vous devez déclarer aux successeurs de
« César que le Christianisme ne reconnaît plus
« le droit de *commander*, aux hommes, droit
« fondé sur la conquête, c'est-à-dire sur la loi du
« plus fort. »

Ces citations, mon ami, vous montrent suffisamment le caractère de généralité de la doctrine religieuse Saint-Simonienne sous le rapport politique ; elle unit le but *matériel temporel* du Polythéisme et du Judaïsme au but *spirituel*

éternel du Christianisme. Elle montre le premier comme la *condition,* le second comme la *conséquence* de l'autre.

Mais ce n'est pas seulement sous le rapport *politique* que Saint-Simon vient réconcilier la *matière* et l'*esprit,* le *Polythéisme* et le *Christianisme :* c'est également sous le rapport *poétique.* Peut-être ces deux mots, *politique* et *poétique* ne sont-ils pas employés ici en regard l'un de l'autre d'une manière bien convenable, mais passons par-dessus les mots et voyons le fond des choses.

Le Christianisme annonçait comme un dogme qu'il existait des esprits purs, des êtres complètement *immatériels.* Dieu et les anges étaient des êtres de cette espèce ; et si l'*esprit* de l'homme était enfermé dans *un corps,* attaché à la *terre,* c'était une punition méritée par une faute originelle. Une pareille croyance transportait la poésie dans une région qui lui avait été inconnue jusque-là. Le *petit monde,* le temple des *affections* et des *passions* humaines, s'ouvrit à elle ; les Pères de l'église, les religieux ascétiques, exploitèrent cette nouvelle poésie ; et ils ont eu pour successeurs les plus grands poètes des temps modernes ; dans le domaine de l'*esprit,* tout à fait inconnu aux

anciens poètes, à Homère en particulier, les poètes chrétiens ont été créateurs. Sous le rapport de la poésie de la *matière*, *Homère* leur est resté supérieur. Cela ne pouvait pas être autrement puisque la *matière* était chargée de la malédiction céleste, puisque le Chrétien ne pouvait s'y complaire sans être criminel. Cependant lorsqu'au XIIe siècle, le mouvement *spiritualiste, synthétique, à priori,* commence à décliner, et à faire place au mouvement *matérialiste, analytique, à posteriori,* la poésie de son côté laissa tomber ses regards sur la matière, et la voyant désertée par le Dieu Chrétien, elle y rappela les dieux du Polythéisme : le besoin impérieux qu'éprouve l'homme de sympathiser avec *tout* ce qui l'entoure, rendait inévitablement nécessaire ce singulier disparate, contre lequel lutte vainement le rigorisme catholique.

Le poète Saint-Simonien ne sera plus condamné à ne voir la nature que sous une *seule* de ces *deux* faces ; ou du moins à ne les voir toutes deux que de deux aspects opposés. Il n'épuisera pas l'effort de son imagination pour saisir les apparences d'un être idéal ; et d'un autre côté la matière ne sera plus pour lui l'image de l'inanimation, de la mort. — *Dieu*, pour les disciples

de Saint-Simon, c'est cet être infini qui nous enserre, nous embrasse, réagit sur nous dans tous les sens ; qui se *manifeste* à nous par cette apparence matérielle qu'on appelle ordinairement l'*Univers, comme nous nous manifestons nous-mêmes les uns aux autres par nos apparences matérielles.* Sans doute nos sens ne nous révèlent qu'un ensemble et une série de phénomènes matériels, dans cet Univers qui alimente notre vie. C'est par *une pure hypothèse,* par une simple conjecture *à priori,* que derrière ces apparences matérielles nous prétendons reconnaître l'action d'un *amour infini* agissant avec une *intelligence* également infinie. Mais veuillez bien vous demander, mon ami, si partout où nous prétendons reconnaître *la vie,* même chez les êtres individuels, si partout où à l'aspect d'un certain ensemble *matériel* nous proclamons qu'il y a là aussi un foyer d'*amour* et d'*intelligence,* veuillez bien vous demander, dis-je, si dans ce cas-là, même, cette opinion n'est pas chez nous l'effet d'une impulsion *instinctive sympathique,* d'une *conjecture à priori* qui nous fait porter dans cet ensemble que nos sens nous révèlent, le même genre d'existence que nous sentons en nous-mêmes. — Je livre cette pensée à vos méditations, mon ami ;

c'est elle qui a déterminé ma conversion, en me faisant voir comment la raison elle-même par l'autorité de l'analogie, m'ordonnait de faire pour *cette unité de l'infini,* qui se révèle à moi par *mes sens,* la même *hypothèse* que je fais sans cesse pour les *unités finies,* c'est-à-dire pour les individus de toute espèce qui se révèlent à moi de la même manière.

En admettant cette notion de *Dieu Univers, Dieu matière,* vous voyez tout d'abord, mon ami, quelle magnifique carrière est ouverte au sentiment poétique. Tout ce qui nous entoure, les corps inanimés, nous-mêmes, nos semblables, sommes une portion de Dieu. Sans cesse la vue du fini nous ramène à celle de l'infini... Cet océan de matière dans lequel nous nageons, c'est le *corps,* ou pour mieux dire ce sont les entrailles de cet être infini que nous appelons Dieu. Toutes les créatures vivantes habitent son sein, comme l'embryon habite le sein de sa mère ; comme l'embryon, elles vivent par la vie de leur générateur, obéissant à tous ses mouvements, n'existant que par lui, et cependant elles conservent leur individualité bien distincte ; elles réagissent sur lui à leur tour ; elles gardent leur spontanéité propre, quoique soumises à son influence toute puis-

sante. — De la double vie du *grand monde* et des *petits mondes* résulte une seule vie, qui est la vie de Dieu proprement dite, tout comme de la double vie de l'embryon, et de cette portion de la mère distincte de l'embryon, résulte une vie unique, qui est la vie de la mère proprement dite. — Personne mieux que vous ne doit connaître quelle belle poésie a fait naître dans l'Inde la divinisation de l'Univers. Cette même croyance développée par Spinosa, imparfaitement parce qu'il détruisait la moralité de l'homme, en absorbant son individualité dans l'existence du tout ; cette même croyance, dis-je, a été reprise en Allemagne par Shelling et Hegel, et elle y a même déjà, à ce que l'on assure, inspiré de nouveaux poètes.

Mon ami, j'ose croire que d'après les explications précédentes, vous rendrez à la doctrine religieuse de Saint-Simon, au moins ce témoignage, qu'elle ne saurait avoir d'inconvénient, puisqu'elle ne déprime aucune des facultés humaines ; et même qu'elle a le mérite de fournir un aliment tout nouveau au sentiment poétique. Mais si elle n'a pas d'inconvénient sous le rapport politique, quels sont, me demanderez-vous peut-être, ses avantages ? Si elle n'exige de nous sur la terre que ce que la raison toute seule nous

prescrit, que lui sert de faire intervenir le sentiment religieux ? — J'admets que les croyances religieuses n'ajouteront absolument rien à nos connaissances. J'admets que c'est uniquement par l'activité de nos facultés, et surtout par les hommes que nous appelons hommes de génie que Dieu se révèle à nous. En un mot je rejette toute intervention *surnaturelle* de la Divinité. Mais si les croyances religieuses n'ajoutent rien à nos *connaissances,* elles influent sur nos sentiments: elles nous donnent une énergie, une activité, un aplomb que nous n'aurions pas sans elles; et c'est pour cela que sans être l'instrument immédiat de nos progrès de toute espèce, elles en sont néanmoins la condition *médiate* indispensable. L'homme porte en lui l'idée de l'*infini;* dans l'état normal, aux époques organiques, il a cette idée toujours présente. En vain chercherait-on à la comprimer; elle perce, se fait jour malgré tous les efforts; et d'ailleurs si par malheur on y réussissait, l'humanité, soustraite à l'influence de cet *aimant* qui la tire sans cesse à soi, vers lequel elle gravite sans cesse, ne progresserait plus, et ne tarderait pas à périr. Et dès que nos pensées se portent vers l'infini, il faut que ce soit un infini que nous puissions com-

prendre, avec lequel nous puissions sympathiser, c'est-à-dire un infini semblable à nous; un infini qui *aime*, qui *pense*, qui *agit*. Observez que vous voyez ici reparaître une *trinité*, et d'après vos principes sur la manière de considérer le passé de l'espèce humaine, vous ne vous rirez pas comme on le faisait au XVIIIe siècle, des longues disputes des Chrétiens sur la Trinité ; puisque ces disputes avaient pour objet le plus élevé peut-être de tous les problèmes, la coordination des facultés humaines appliquées à l'être divin.

Sans doute aux époques critiques, aux époques de transition, lorsque l'humanité découvre dans l'univers de nouveaux rapports que l'ancienne religion n'embrassait pas, les capacités les plus élevées absorbées dans l'étude de ces rapports, perdent l'habitude, ou plutôt sont dans l'impossibilité de saisir l'*ensemble* de cet univers, qui *révèle la vie divine ;* tout comme l'*ensemble* des parties qui constituent un individu organisé doit être saisi par nous pour que nous ayons le sentiment de la *vie* de cet individu. A l'égard de l'individu lui-même, nous devons faire continuellement abstraction de l'idée de la vie générale pour ne nous occuper que des phénomènes de détail ; un bon tailleur ne voit dans son client,

au moment où il lui prend mesure d'un habit, que des longueurs et des largeurs, un sculpteur n'y voit que des formes, un chirurgien n'y voit que des tissus. Telle doit être à certaines époques la disposition de l'humanité, ou du moins, des hommes les plus forts, à l'égard de *Dieu*. Lorsqu'aux époques critiques, il s'agit d'analyser tous les éléments de la société et même de la nature tout entière pour en faire sortir une nouvelle *synthèse que l'on n'aperçoit pas encore,* il est impossible que les hommes engagés dans ce travail analytique, puissent se placer au point de vue de l'ensemble, d'où l'on peut reconnaître la vie divine ; car par l'hypothèse on n'est pas encore arrivé à un nouveau point de vue. L'*homme providentiel,* aux époques critiques, c'est l'athée. C'est à lui qu'est alors *immédiatement* confié le soin d'accomplir la volonté divine sur l'humanité. Le dévot rétrograde n'agit alors que comme résistance. Mais si l'athéisme a une mission sacrée, cette mission est courte. L'antiquité avait ses Diderot et ses Frédéric II. Aristote, dans sa Politique, avait épuisé toutes les théories au moyen desquelles on peut espérer de fonder une société du point de vue humain ; César avait ouvertement attaqué dans le Sénat les croyances

religieuses (je ne crois pas que les publicistes modernes aient ajouté une seule idée importante à ses théories politiques). Et, cependant après toute cette manifestation de l'Athéisme, le Christ est venu parler au nom de Dieu, et toute la terre s'est courbée devant lui.

Vous me demanderez peut-être comment nous justifions cet *amour*, cette *intelligence* infinie que nous supposons présider à l'*action* de l'Univers par laquelle nous sommes ce que nous sommes. Je vous répondrai que les philosophes critiques ont nié l'existence du plan providentiel, parce qu'ils ne l'ont pas compris. Mais pour nous qui voyons dans l'histoire de l'espèce humaine une série continue et homogène dont chaque terme a été la condition de l'état actuel de l'humanité, et de ses progrès futurs ; pour nous, dis-je, l'*amour* et l'*intelligence* de Dieu nons paraissent manifestés par ses actes.

Pour les individus nous avons la vie éternelle ! Il me semble vous entendre vous récrier à ce mot, mon cher ami. Quoi qu'il en soit, soyez bien sûr que vous ne me direz rien que je ne me sois dit à moi-même.

La *vie éternelle* ne pourra certainement jamais être qu'une *hypothèse*. Si c'était une vérité ma-

térielle elle n'aurait jamais donné lieu à contestation. Mais, puisque tout ce que nous *croyons* hors du témoignage des sens ne sont que des *hypothèses*, celle-ci qui forme encore la *croyance* de la presque totalité du genre humain, mérite bien qu'on la considère avec quelque recueillement. La croyance en la vie éternelle n'est, si l'on veut, qu'une espèce d'épopée avec laquelle l'homme satisfait au besoin qu'il a de vivre dans l'idéal... Les dogmes religieux exprimés par le culte servent, aux époques organiques, d'aliment à ce besoin. Aux époques critiques c'est la poésie théâtrale. La scène prend la place du temple. Dites-moi, mon ami, lorsque vous êtes allé quelquefois entendre Kean ou Kemble, ne vous laissiez-vous pas aller à l'*illusion ?* Ne croyiez-vous pas avoir devant les yeux, ces temps, ces lieux, dont vous entretenait le poète ? — N'aurais-je pas pu dire alors au spectateur attendri :

What is Hecuba to him, or he to Hecuba
That he should weep for her ? (1)

Et, cependant on ne vous faisait pas cette

1. Qu'est Hécube pour lui, ou qu'est-il pour Hécube,
Qu'il pleure ainsi sur elle ? HAMLET.

objection, et on ne devait pas vous la faire, parce que cette *hypothèse* que vous admettiez, cet *idéal* qui vous émouvait, étaient des éléments qui contribuaient à votre perfectionnement moral. Et, lorsqu'il s'agit d'admettre une hypothèse qui doit vous identifier plus intimement avec l'idée de l'infini, qui doit vous mettre sans cesse sous les yeux le spectacle des âges futurs de l'humanité, vous viendriez me protester de votre répugnance pour les hypothèses! La croyance à la vie éternelle dans un personnage de tragédie vous émouvra, vous en sentirez le beau côté, et pour vous-même, elle vous laissera froid! Non, mon ami, croyez que le premier homme de génie qui viendra présenter cette croyance à l'humanité, sous des formes assez enchanteresses, l'entraînera.

L'École n'a pas encore bien formulé cette croyance, mais vous pouvez bien penser qu'elle s'éloignera beaucoup en tout cas des anciennes formules... *(la suite de la lettre est perdue).*

EYTON TOOKE A GUSTAVE D'EICHTHAL

19 janvier, 1830.

Recevez, mon cher d'Eichthal, mes nombreux et sincères remerciements, pour le soin que vous avez mis à nous communiquer à John et à moi la philosophie Saint-Simonienne, et pour le désir amical que vous nous avez manifesté de nous avoir comme collaborateurs dans l'œuvre que vous avez entreprise. J'ai bien reçu en leur temps toutes les lettres et les imprimés mentionnés dans votre dernière du 10 courant, et je vous assure que Mill et moi, les avons parcourus avec tout l'intérêt qu'ils méritent à si juste titre de la part de tout homme qui cherche la vérité... Je vous en aurais accusé réception plutôt, si ce n'avait été pour le motif que vous avez vous-même présumé si obligeamment; c'est-à-dire l'intention que j'avais d'aller vous en accuser bientôt réception en personne... Notre *hyems atrocissima,* et

quelques occupations, m'ayant décidé à différer ma visite jusque vers le milieu du mois prochain, je vous aurais envoyé une dépêche comme avant-courrier, quand bien même votre lettre ne fût pas venue stimuler ma conscience épistolaire. Mill aussi a été sur le point de vous écrire, les deux ou trois dernières semaines ; et il le fera très certainement sous peu de jours. Nous avons eu des conversations nombreuses sur ces diverses communications. Nos opinions s'accordent, ou au moins se rapprochent beaucoup, sur la plupart des points qu'elles embrassent ; cependant nous jugeons plus convenable de vous répondre individuellement et indépendamment l'un de l'autre : de cette manière nous ne risquerons pas de rendre inexactement nos opinions mutuelles. Mill entrera probablement dans la discussion d'une manière plus approfondie que je n'ai l'intention de le faire aujourd'hui, puisque j'espère pouvoir si prochainement causer en personne avec vous. J'ai en vue, moins d'entrer dans le fond même de la controverse, que de constater brièvement nos principaux points de divergence sur les questions principales ; afin que d'une part vous ne puissiez pas supposer que je méconnais leur importance ; et que cependant, d'une autre part,

vous ne vous promettiez pas, avec autant d'assurance que vous paraissez le faire, mon entière participation à vos opinions et à vos travaux — au moins quant à présent. La manière aussi vive qu'affectueuse avec laquelle vous exprimez votre attente, en même temps qu'elle me flatte, et m'inspire le respect le plus sincère pour votre dévouement à ce que vous regardez comme la vérité, me fait par là-même désirer davantage de vous faire connaître pleinement et franchement les points sur lesquels nous différons ; dans l'intérêt de votre école, en tant que distinct de celui que vous voulez bien prendre personnellement à moi-même, vous ne devez pas vous flatter d'une coopération, sur laquelle vous ne devez pas compter. Quoi qu'il en soit, je m'empresse de vous répéter ici, ce que je vous ai déjà témoigné précédemment, que la lecture des écrits de votre école et des commentaires que vous y avez ajoutés, a servi à rectifier à beaucoup d'égards mes opinions philosophiques encore mal assises, et plus encore à les développer et à les étendre.

Je passe sous silence les points sur lesquels nous sommes d'accord ; je me hâte d'arriver aux points de dissentiment... Et d'abord les Saint-Simoniens sont éminemment sectaires. (Je vous

ai dit que je désirais vous parler franchement; si mon langage vous semble trop brusque, je suis sûr que vous absoudrez cependant mon intention). Vous avez toujours à la bouche ces mots: l'*École,* la *doctrine, notre société, notre maître, initiation, conversion*... Les dogmes, le langage, et, je n'en doute pas, les intentions de vous et de vos amis Saint-Simoniens, sont catholiques dans le sens philosophique de ce mot; mais votre esprit est éminemment sectaire, c'est-à-dire que vous ne concevez la réalisation de vos vues, que par le moyen des ouvrages de votre fondateur ou de ses disciples, à la condition d'adopter les formes de leur doctrine ou de leur langage, à la condition d'une affiliation, ou d'une subordination à leur direction; tandis que vous traitez avec un sentiment de dédain, ou bien approchant du dédain, les efforts de ceux qui tendent au même but, c'est-à-dire au bonheur de l'humanité, par des voies différentes. — Par exemple, de quelle manière vous parlez de vos journaux et de vos libéraux!.. Sans doute vos journaux et vos libéraux sont souvent coupables de mauvaise foi, et plus souvent encore d'ignorance; mais à vous entendre, on dirait qu'ils ont tort de se mêler des affaires du moment, de résister à un roi bigot,

à un ministère contre-révolutionnaire, soutenus par une vaste cohorte d'administrateurs serviles, et de prêtres fanatiques ; et qu'ils feraient bien mieux de s'occuper à préparer le progrès futur de l'humanité. — Mais comment assurer l'avenir, si l'on ne commence par prendre soin du présent? Comment assurer le progrès de la génération prochaine, si nous ne paralysons pas d'abord les efforts qui tendent à faire rétrograder la présente? Vous répondrez peut-être que tout cela est déjà fait suffisamment... l'existence du ministère Polignac est la preuve du contraire. — Le ton de votre article dans le dernier numéro de l'*Organisateur* que vous m'avez envoyé, n'est nullement de mon goût. Si de pareils principes prévalaient, il ne faudrait songer à publier ni *Organisateur,* ni *Producteur ;* et la société se trouverait soumise à un pouvoir spirituel, bien différent de celui que vous demandez. — Ceci, direz-vous, est de la critique. — Peut-être, mais cela n'en est pas moins vrai. Observez bien que je ne prétends aucunément contester l'importance, l'extrême importance pour la société, des travaux de ceux qui s'occupent à préparer ses progrès à venir ; vous ne me croirez pas capable d'une pareille absurdité. — Peut-être même me sens-je plus d'in-

clination pour cette espèce de travaux que pour toute autre. — Mais cependant il y a d'autres travaux qui ne sont pas moins importants. La société doit être gardée et défendue sur le terrain même du progrès qu'elle a déjà atteint. Entre ces deux ordres de travaux, il faut qu'une division s'établisse. Les qualités que ces travaux du dernier ordre exigent, peuvent être plus vulgaires, — mais elles sont également utiles ; elles doivent être également respectées.

C'est à vous à juger jusqu'à quel point des formes *sectairiennes* (je me rappelle que dans votre lettre de juillet dernier vous disiez : les formes de ces Messieurs me déplaisent souverainement), c'est à vous, dis-je, à juger jusqu'à quel point des formes et une organisation de Secte, peuvent être favorables au succès des doctrines Saint-Simoniennes dans votre patrie. — Mais je suis certain que ceux qui désirent de les propager dans ce pays-ci, auraient tort de chercher à le faire avec une phraséologie et une organisation sectairiennes, et plus encore par une correspondance sectairienne avec une société étrangère. Supposant même que je vous accordasse, pour la forme, que dans ce que vous appelez un état organique de la Société, une organisation et une

correspondance sectairiennes seraient le meilleur moyen de répandre de nouvelles vérités, toujours serait-il vrai, qu'avec l'opinion que vous avez, (opinion exagérée selon moi) de l'état critique de l'Angleterre, de pareils moyens sont excessivement peu propres à réussir. Les Sectes ne sont pas chose nouvelle en Angleterre ; nous en avons eu de toute espèce, depuis plus de deux cents ans, religieuses, politiques, philosophiques. La plupart ont fait du bien, plus ou moins, en leur temps et à leur façon ; quelques-unes par elles-mêmes ; quelques autres en contrecarrant celles qui allaient trop loin : mais jamais aucune n'est parvenue à conquérir une supériorité décidée sur les autres. Ce qu'il nous faut n'est pas une nouvelle Secte, mais *un esprit plus catholique ;* et un pareil esprit doit être suscité et entretenu par un éloignement complet de toute habitude sectairienne de la part de ceux qui sont à la tête de l'entreprise. — Ceux qui s'appelaient eux-mêmes les *admirateurs,* et qui étaient appelés par les autres les *Sectateurs* de Bentham, offrent l'exemple le plus récent et le plus notoire de la défaveur qui s'attache en ce pays-ci, à toute association d'hommes ayant pour but de propager des doctrines philosophiques (et sous ce mot je com-

prends aussi les doctrines politiques). — Et cependant, il n'y avait là point d'organisation formelle, point de prozélytisme, autrement que par le moyen de la presse périodique et non périodique ; et encore les trois quarts des questions débattues étaient depuis longtemps l'objet d'une controverse animée devant le public ; la prétendue secte, en un mot, ne se composait que des écrivains mêmes des dits ouvrages, et parmi eux quelques-uns ne s'étaient jamais vus. — Quelques-uns d'entre nous furent assez imprudents pour nous désigner sous le nom d'Utilitaires ; et le caractère Sectairien du nom, combiné avec d'autres causes, a jusqu'ici opposé une barrière invincible au progrès de nos opinions. Comme tous les autres noms sectaires, il est resté associé aux opinions ou aux prétendues opinions du parti, telles qu'elles étaient lorsqu'elles furent d'abord produites devant le public : et maintenant que quelques-uns d'entre nous n'admettent plus certaines de ces opinions que sous une forme modifiée, ou sous un autre énoncé, nous ne pouvons cependant consentir à répudier la désignation primitive, sans paraître faire un pas rétrograde beaucoup plus considérable que nous ne voudrions le faire en effet. — Si

la plupart des membres du parti ont conservé comme individus, une réputation si belle, il faut l'attribuer, en outre de leur caractère irréprochable, à ce qu'ils ont toujours ici su éviter l'imputation d'être *propagandistes*. Je ne vous donne pas ceci comme une raison pour nous courber devant un aveugle préjugé, ou pour nous ralentir dans nos efforts de perfectionnement social ; mais pour vous montrer que je parle mûrement, et après bonne expérience, lorsque je m'oppose à toute tentative ayant pour but de planter un drapeau sectaire en Angleterre.

Un autre exemple de ce que j'appelle un esprit sectaire, est la manière dont vous parlez dans votre dernière lettre de l'état moral des Anglais ; vous les accusez de n'avoir aucune sympathie ; vous dites qu'*avant d'en faire des Saint-Simonistes, il faut en faire des hommes ;* et vous rappelez une ou deux fois les plaintes que vous avez entendu faire à Mill et à moi, sur l'apathie malheureusement trop prédominante de notre public, sur des sujets de politique et de philosophie générale, comparée avec l'énergie des Français. — Il est vrai que ce sont là précisément les sujets sur lesquels les Anglais sont le plus apathiques ; mais ils sont apathiques plutôt par ignorance de

l'importance qu'ont ces questions, que par un manque de sympathies. — Voyez nos milliers d'associations et de souscriptions pour des établissements charitables de toute espèce ; pour la diffusion des connaissances, l'émancipation des esclaves, etc., etc. Ce ne sont pas là les caractères d'un peuple égoïste. Nous sommes naturellement portés à comparer particulièrement les hommes de notre âge et de notre classe dans les deux pays ; et ici, les hommes de cet âge, et de cette classe, sont fort inférieurs, sous le rapport de l'instruction et de l'esprit public, à ceux que vous possédez à Paris : mais on se ferait une idée fausse de l'ensemble de la nation, en la jugeant seulement par les jeunes gens des classes aisées. — J'ai meilleure opinion des Anglais, que non seulement vous, mais encore Mill, ne l'avez. Ils me paraissent avoir en eux, non seulement plus de sympathies, mais encore plus de ce qui est organique en fait d'opinions, que vous ne l'admettez. — Lorsque vous leur reprochez de rester en général renfermés dans le cercle de l'individualisme, vous voulez dire sans doute, le cercle de leur famille et de leurs amis. Vous ne pouvez pas ignorer la force de leurs attachements domestiques, ni le juste orgueil qu'ils mettent dans la constance de leurs amitiés.

— J'espère que vous n'imaginerez pas que je me jette dans la *nationalité.* — Seulement, je ne veux pas que vous alliez croire, qu'en l'absence de la doctrine Saint-Simonienne, notre état social doive être si froid et si sombre. — Je suis convaincu qu'il y a autant d'esprit de dévouement dans ce pays qu'en aucune partie de l'Europe; seulement il est dispersé de côté et d'autres, dépensé en choses qui n'ont pas de résultat public, et dans lequelles il est pour ainsi dire d'obligation. Quelquefois il prend une fausse direction, adopte un intérêt de parti en politique, ou une vue sectairienne en religion ; il existe toujours cependant, il existe même à un haut degré. Ce que j'admets, c'est qu'il nous faudrait plus d'unité d'opinions et de but (Je parle d'*unité,* en tant que susceptible de plus et de moins; ce que je repousse, c'est l'idée d'une *unité absolue* considérée comme possible ou nécessaire); ce que j'admets, dis-je, c'est qu'il nous faudrait *plus de Catholicisme,* une *doctrine générale,* non point une *doctrine nouvelle,* mais une *doctrine éclectique.* — Je dois cette conviction à l'ouvrage d'A. Comte, quoique j'en eusse eu quelque faible compréhension auparavant. J'ai même conçu l'idée d'écrire quelque chose sur ce sujet; au-

rai-je, assez de capacité, ou bien l'occasion de le faire, je n'en sais rien ; ceci est seulement pour vous montrer que, quoiqu'il y ait beaucoup de points que je conteste dans votre philosophie, il y en a aussi quelques-uns auxquels je me range cordialement.

Peut-être considérerez-vous mon accusation de sectarianisme contre vous, comme injuste, attendu que votre système embrasse les intérêts de l'humanité tout entière. Cela peut être vrai sans diminuer en rien la force de l'accusation ; votre objet peut être *Catholique ;* mais les formes dont vous vous servez pour l'atteindre peuvent n'en être pas moins sectairiennes.

Vous, (et par ce mot j'entends le reste de votre parti aussi bien que vous-même), vous partez habituellement du bonheur de toute la race humaine, du progrès futur de toute la race humaine, comme si vous ne vous occupiez que de la race humaine, comme être collectif, et que vous perdiez de vue les individus dont elle se compose, ou du moins comme si vous supposiez que le bonheur des Individus est subordonné, ou bien se rattache nécessairement à vos plans à priori pour le bonheur de la race. — Or j'accorde que, pour perfectionner la théorie de la moralité,

nous devons procéder *à priori,* et qu'il y a un grand nombre de vérités qui ne peuvent être déduites que d'une vue d'ensemble sur l'espèce. — C'est ainsi que nous considérons la guerre offensive comme immorale, parce que nous avons en vu le bonheur de la race tout entière, ou de quelque grande portion de cette race, quoique la guerre puisse être profitable à quelques individus, ou même à quelques nations en particulier. Mais la plus considérable, et de beaucoup la plus importante partie des théories morales, doit être établie *à posteriori,* (j'emploie ces mots *à priori* et *à posteriori* dans le sens Saint-Simonien, si je l'ai bien compris), c'est-à-dire sur la considération des sympathies et des intérêts des Individus, dans le cercle plus rétréci de leur famille, de leurs voisins, de leur patrie, commençant par le cercle le plus étroit : celui de la famille. « Le bonheur domestique, dit quelque part Johnstone, est le résultat final de toute ambition, le but auquel tend tout effort et toute entreprise » : l'objet d'une bonne éducation, fondée sur la philosophie la plus générale, devrait être d'harmoniser nos sympathies, dans le cercle étroit de nos proches, avec les intérêts des cercles supérieurs. Mais il faut, il est convenable, que les sympathies de la

première espèce, obtiennent la préférence ; elles doivent être l'objet exclusif de nos soins et de notre dévouement, lorsque ces deux ordres d'intérêts sont en opposition au moins apparente. S'il en était autrement, à l'instant même la Société humaine tomberait en morceaux. Prétendre que les hommes doivent s'occuper des intérêts de toute la race, avant de songer à procurer une subsistance à leurs femmes et à leurs enfants, est une absurdité palpable. — Je ne vous accuse pas de soutenir cette absurdité ; mais il fallait bien prendre un exemple extrême pour vous faire sentir ce qui me paraît être la tendance de votre manière habituelle de raisonner. Je ne prétends pas même vous accuser de négliger entièrement la vue *à posteriori,* mais je me plains de ce que vous la déprimez effectivement, et la subordonnez à la vue *à priori.* — Vous rappelez-vous le mot de Montesquieu, qu'il n'y a pas un philanthrope qui voulût donner son petit doigt, pour sauver la vie de tous les habitants de l'empire de la Chine ? Peut-être le mot est-il un peu exagéré, mais n'y a-t-il pas au fond une grande vérité... ? En effet un philanthrope (je parle d'un philanthrope Européen) ne verrait ni n'entendrait les souffrances des Chinois s'ils venaient à être détruits ; il ne

jouirait pas de leur gratitude s'il était leur sauveur, quand bien même les Chinois le sauraient. Je suppose d'ailleurs qu'il n'est point enflammé par le désir d'obtenir les respects et les applaudissements de ses frères d'Europe ; car, dans ce cas, il ne ferait plus le sacrifice par amour pour les Chinois — (combien moins encore pour l'espèce humaine collectivement) — mais uniquement par égard pour l'opinion de ses amis, ou de la société Européenne. — Le même homme qui ne voudrait pas sacrifier son petit doigt, pour sauver la vie de 200 ou 300 millions de ses semblables, qui lui sont étrangers, irait probablement risquer avec joie ses membres ou sa vie pour le salut de sa femme, ou de ses enfants ou de ses amis, ou de sa patrie qui a part en mille manières au respect et à l'amour des individus, avec lesquels il se trouve ou peut se trouver en rapport.

Permettez-moi aussi de vous demander, en supposant que cela soit possible, s'il est désirable que nous sympathisions avec la Race tout entière autant qu'avec les Individus. Il me semble qu'il y aurait là de quoi nous jeter dans une profonde mélancolie. Il n'y a pas un seul instant, dans un jour, où des êtres humains n'éprouvent de grandes souffrances ; si chaque homme devait

sympathiser avec eux comme il le fait avec ses amis, la race tout entière serait incessamment misérable.

Dans tout ce que je viens de dire, je n'ai pas l'intention de diriger une seule syllabe contre l'esprit de dévouement, en tant que distinct (moralement, non pas physiquement) du principe de l'intérêt personnel. J'ai trouvé (soit dit en passant) vos remarques dans votre lettre du 8 Décembre, sur la distinction de ces deux principes, aussi justes qu'importantes. Je désire seulement que l'ordre des devoirs moraux, auxquels l'esprit de dévouement doit être appliqué, ne soit pas interverti.

Si j'ai raison dans ma manière de voir, quant à nos sympathies et à nos obligations, votre grande doctrine de la non hérédité, et de la communauté obligée de l'éducation, s'écroule d'elle-même. Changez-donc, si vous le pouvez, le cours des sympathies, qui dans tous les temps, dans tous les pays, dans tous les états de la Société, ont été les plus fortes et les plus constantes : les sympathies paternelles; — persuadez aux hommes, si vous le pouvez, qu'ils assureront leur bonheur, en sacrifiant l'amour de la famille à l'amour de la Société, en confiant à l'État la tutelle de leurs

enfants ; — persuadez-les, si vous le pouvez, qu'ils travaillent à leur bonheur, en privant de tous les avantages exclusifs qu'ils pourraient leur transmettre, les êtres sur lesquels leurs plus tendres affections sont concentrées, (en y comprenant par association l'amour du père pour la mère, lorsqu'il existe ou a existé), les êtres dont l'existence est pour eux en quelque sorte la continuation de la leur propre ! — Persuadé comme je le suis de l'erreur essentielle qui est au fond de votre conception, je passe sous silence pour le moment, comme étant d'une importance minime, les objections qui portent sur l'organisation même, par laquelle vous prétendez la mettre à exécution.

Je vous apporterai, ou vous enverrai un ouvrage du prédicateur américain le Docteur Channing, qui contient quelques bonnes remarques sur la valeur comparée des efforts individuels ou collectifs pour divers objets. Il n'aperçoit peut-être pas toute l'étendue du bien, qui est ou peut être retiré des associations, mais dans mon opinion ses vues sont essentiellement justes. En tout cas, vous n'aurez pas à lui reprocher de méconnaître l'importance de l'*esprit de dévouement*. Les écrits du Dr Channing, quoiqu'il soit un ecclésiastique (un

Unitairien) respirent en général un esprit très Catholique.

J'ajouterai seulement à ce qui précède, que je diffère avec vous du tout au tout, quant à la possibilité, ou plutôt à la convenance, de se fier pour ce que vous appelez la direction spirituelle de la Société, à l'esprit de dévouement des Directeurs ou Gouverneurs. — Dans votre article de l'*Organisateur*, vous vous plaignez de l'opinion de Jefferson, sur les dispositions malfaisantes des hommes au pouvoir, lorsqu'ils ne sont pas tenus en respect. Je suis entièrement de l'avis de Jefferson, que les hommes qui ont en main le pouvoir, doivent être regardés comme des loups, des loups domptés, apprivoisés, changés en bons chiens de garde, mais toujours grâce au collier et à la chaîne. Laissons donc nos loups exercer toute leur activité et leur force pour garder le troupeau, mais le collier et la chaîne sont nécessaires pour les empêcher d'en faire leur proie. Remarquez d'ailleurs que ni moi ni aucun de ceux qui ont ce que vous appelez des idées critiques sur le sujet du gouvernement, ne supposons que ces dits loups n'ont point de sympathies ; ils en ont sans doute, ils en ont de nombreuses et de fortes ; mais c'est seulement pour la race des loups, pour madame

Loup et pour Mesdemoiselles Loups, pour Messieurs Loups et pour les cousins, amis, serviteurs et sycophantes de ceux-ci ; et ce sont précisément ces sympathies-là qui rendent la situation du troupeau d'autant plus désespérée. Quand bien même quelque loup d'aventure ne serait pas friand de mouton, leurs amis et connaissances le sont très généralement, et leur bonté, leur politesse naturelle les rendent d'autant plus empressés de satisfaire l'appétit des dits amis et connaissances. C'est précisément l'oubli des sympathies de cette espèce dans les directeurs de la Société, qui constitue le vice radical de l'attaque faite, dans la Revue d'Edimbourg, contre le principe fondamental de l'*Essai* de M. Mill sur le Gouvernement.

Je diffère la discussion des Idées religieuses Saint-Simoniennes jusqu'à notre entrevue. En attendant, je doute fort qu'ils aient beaucoup de succès avec la partie de ces idées qui me paraît être renouvelée de l'ancien Panthéisme et du Système moderne de Mallebranche. Le fait est que je ne comprends pas bien cette partie.

Ce qui est relatif à la vie éternelle me paraît plus important. J'espère que nous aurons quelques conversations importantes sur ce sujet. Il faut maintenant que je vous communique une

idée *de mon crû* pour me servir de vos expressions. La croyance en un Dieu a été, dans plusieurs religions, accompagnée de la *négation* ou du moins de l'*ignorance* d'une vie future : chez les Juifs par exemple, suivant notre docteur Warburton. Mais la *non croyance* en un Dieu est généralement considérée comme devant être accompagnée nécessairement de la non croyance en la vie future. Eh bien, il me semble que les deux dogmes ne sont pas plus nécessairement unis dans le second cas que dans le premier; qu'ils reposent même sur des bases, ou des dispositions d'esprit différentes. J'imagine que des conséquences importantes pourraient être déduites de la séparation de ces dogmes, quelles que puissent être les raisons pour s'attacher à l'un ou à l'autre en particulier.

Et maintenant, je vous prie du fond de mon cœur, s'il vous semblait que dans les pages précédentes je me fusse laissé aller à des formes ou à des expressions trop brusques, d'en imputer la faute à mon style, et non pas à mon intention. Si je n'avais pas le respect le plus réel pour vos talents et la sincérité de vos opinions, je me serais contenté de répondre à vos lettres par des lieux communs et de vagues compliments.

Je vous suis sincèrement obligé pour l'accueil

que vous avez fait à ma lettre d'introduction en faveur de E... Je ne doutais pas que vous ne dussiez bientôt réussir à percer, ce que vous appelez l'écorce de l'homme : certainement il y a beaucoup de raideur dans ses manières ; mais c'est au fond un excellent homme, et un homme consciencieux. Je crois que c'est moi qui ai eu le mérite de le faire convenir que la religion chrétienne était très supérieure à la religion mahométane. Du moins c'est une proposition que j'ai souvent défendue devant lui et quelques-uns de nos amis communs. Ici, comme cela était en France dans le siècle dernier, ceux qui ne croyent plus en la religion chrétienne, se laissent entraîner contre elle à un sentiment de haine tout à fait déraisonnable.

Mais maintenant il est temps que je finisse, non que je n'aie encore bien des choses à vous dire; mais parce qu'il faut que toute chose ait une fin.

J'espère que la santé de votre mère est rétablie; présentez lui, je vous prie, mes respects ainsi qu'à votre père. Rappellez-moi aussi au souvenir de Lanjuinais.

Je demeure, mon cher d'Eichthal,

Votre ami sincère.

W.-E. Tooke.

GUSTAVE D'EICHTHAL A J. S. MILL

Paris, mercredi 3 février 1830.

Je prends la plume pour vous écrire, mon cher Mill, mais ce n'est pas là ce que je voudrais faire ; je voudrais être auprès de vous, je voudrais vous serrer dans mes bras ; je voudrais mêler mes pleurs avec les vôtres ; et en nous tenant étroitement embrassés, nous sentirions que notre ami n'est pas mort, qu'il sent battre nos cœurs, qu'il est partagé entre nous deux.

Quelle nouvelle ! Eyton mort ! et mort d'une mort pareille[1] ! Quel épouvantable contraste avec son calme, sa douceur, son amabilité habituelles ! Lui que je me réjouissais tant de revoir bientôt ; lui dont la dernière lettre me donnait un avant-goût des douceurs que je devais puiser dans ses entretiens ! Combien je souffrais des

1. Dans un accès de fièvre chaude qu'on attribua à un excès de travail et de tension d'esprit, l'ami de J. S. Mill et de mon père s'était coupé la gorge. E. d'E.

retards nouveaux sans cesse apportés à ce voyage ! Il me semble qu'un secret pressentiment m'avertissait que ces retards seraient funestes.

Mon ami, la mort d'Eyton m'a navré de douleur : et cependant je trouve dans mes croyances de justes consolations. Rien ne meurt, rien ne disparaît dens le sein de l'éternel ; Eyton bien moins que le reste. Sa mort n'est qu'une transformation de ses formes actuelles en des formes plus parfaites. Mais dans sa nouvelle existence, il reste uni à cette humanité qu'il a tant aimée. Je le sens revivre en vous ; je le sens revivre en moi ; je le sens revivre en tous ceux qu'il a aimés. Et moi j'aime ceux-là doublement : et pour eux-mêmes, et pour Eyton qui revit en eux.

Mon ami, que ces pensées ne vous paraissent point les jeux d'une imagination exaltée. Elles sont l'expression du plus vif sentiment. Puisque l'humanité est *une*, chaque génération est le représentant de toutes celles qui l'ont précédée ; elles vivent, elles aiment, elles savent, elles agissent dans celles-là. Chaque individu porte en lui-même des milliers de prédécesseurs, et chacun de ces prédécesseurs aime, sait et agit en lui.

Ce n'est point au pied d'une tombe, cher Eyton, que j'irai saluer tes restes; il n'y a là qu'un cadavre ; il n'y a plus rien de toi: les véritables tombeaux des morts, ce sont les vivants!

Mon ami, en apprenant le coup affreux dont nous étions frappés, ma première pensée a été pour vous. Vous ne faisiez qu'un avec Eyton ; il me semblait que la moitié de vous-même vous était arrachée. Pour m'annoncer cette terrible nouvelle, mon frère avait appelé Lanjuinais auprès de lui (hélas, ce pauvre Adolphe, il a cependant montré bien moins de résignation que moi-même)... Lorsqu'ils me dirent ce qui était arrivé, mon premier mot fut : « Je voudrais être à Londres, je voudrais être auprès de Mill ».

Mon ami, vous dire combien Eyton était digne d'être aimé, vous dire combien je l'aimais! qui sait ces choses mieux que vous-même? Un autre soin me préoccupe en ce moment. Je crains que la douleur ne vous abatte ; je crains que vous ne vous laissiez aller à une faiblesse indigne de vous-même, indigne de celui que vous avez tant aimé.

Mon ami, le prophète des Chrétiens disait « Suivez-moi, et laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts ». Il disait encore : « Celui qui

fait la volonté de mon père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma mère et ma sœur ». Et nous, successeurs des chrétiens, nos sympathies seront-elles plus mesquines, plus étroites ? Non, mon ami, car ce sont là les douleurs de celui dont l'existence est concentrée dans le cercle d'une famille et de quelques amis, et qui en perdant son proche, perd son Dieu même ! Mais pour nous dont les sympathies embrassent l'infini, qui nous sentons vivre dans une intime unité, non seulement avec nos proches, mais avec notre patrie, avec l'humanité, avec l'Univers tout entier, l'objet de notre amour est impérissable...

Rappelez-vous ce que je vous écrivais il y a quelques mois, lorsque je fis la connaissance de Tooke et la vôtre. Ce ne fut pas dans un but purement individuel que je m'efforçai de gagner votre amitié à tous deux. J'avais reconnu en vous cet amour ardent de l'humanité qui brûlait dans vos cœurs comme dans le mien. Déjà dépositaire partiel d'une doctrine qui me semblait riche de bonheur pour l'humanité, vous me parûtes marqués pour devenir les coopérateurs de l'œuvre de régénération qui ne pouvait tarder à s'accomplir...

Après la première impression de douleur, que j'ai bientôt surmontée, la mort d'Eyton ne m'a laissé qu'un sentiment ; c'est un surcroît d'amour pour les personnes auxquelles il était cher, et surtout pour vous ; qu'une seule pensée, celle de revoir ces personnes, de vous revoir surtout le plus tôt possible. Pourquoi ne pas vous dire hautement ce qui est dans le fond de mon cœur ? L'œuvre que je devais accomplir avec Eyton, il faut maintenant que je l'accomplisse avec vous. Si vos occupations, vos devoirs vous enchaînent encore à Londres pour une trop longue période, j'irai vous trouver, car j'ai confiance que ma présence vous sera agréable. Il m'est insupportable de voir subsister plus longtemps la barrière morale qui nous sépare ; il me pèse de ne pouvoir prononcer devant vous le nom de Dieu, qui devrait être votre toute-consolation, et qui n'est, j'en ai peur, qu'un vain son pour votre oreille ; il me pèse enfin de vous laisser plus longtemps dans une pénible incertitude sur les questions les plus importantes : tandis que si nous pouvions en causer pendant quelques jours, ou seulement pendant quelques heures, elles deviendraient, j'en ai la ferme confiance, si facilement résolues pour vous. L'espoir

entretenu depuis deux mois de la prochaine arrivée d'Eyton, m'avait continuellement fait différer de vous envoyer les documents propres à mieux vous éclairer, et à fixer vos opinions. Par moment, je vous l'avoue, je me fais presque un reproche de cette négligence, en pensant que par là j'aurais pu épargner à notre ami quelque contension d'esprit, et diminuer ainsi les chances du mal dont il a été victime ; mais enfin je l'attendais ; cette considération m'absout vis-à-vis de moi-même.

Je me proposais cependant de consacrer quelques pages à vous parler de notre ami, de sa dernière lettre surtout, dont plusieurs passages paraissent si remarquables, après la dernière catastrophe ; non qu'elles puissent la faire pressentir ! tout au contraire. Mais le temps ne me permet pas de faire ce que je m'étais proposé : je le remets à un autre jour. En attendant, je vous embrasse du fond de mon cœur.

Gustave d'Eichthal.

S. MILL A G. D'EICHTHAL

Ve LETTRE

Londres, 9 février, 1830.

Mon cher Gustave,

Depuis plusieurs semaines, je voulais vous écrire une longue lettre sur le grand sujet qui vous tient si profondément au cœur, et j'avais précisément trouvé le loisir de réaliser mon projet, lorsqu'est survenu l'horrible événement qui m'a privé de celui sur lequel j'avais compté pour être l'ami et le compagnon de toute ma vie. Il m'eût été impossible de mêler la nouvelle de notre perte à une discussion de philosophie abstraite. Le pauvre M. Tooke était anxieux que vous connussiez la nouvelle, et désirait que je vous la communiquasse : mais moi, j'espérais ardemment que vous l'auriez déjà apprise par quelque autre voie. Je vous suis profondément reconnaissant, mon cher Gustave, de l'expression de votre sympathie dans mon

affliction. Il n'y a pas de fondement aux craintes que vous m'écrivez, de me voir écrasé et terrassé par ce coup inattendu. Beaucoup de ceux qui le connaissaient et l'aimaient moins que moi, ont ressenti plus violemment le premier choc. Ce n'est pas l'intensité, c'est la durée d'un tel chagrin qui pèse lourdement sur moi, et je le sens à l'énervement et presque à l'épuisement, pour le moment, de toute mon activité, de tout mon zèle pour l'humanité, ou pour mes devoirs. Il me semble que je n'ai jamais eu d'attachement que pour lui, que je n'ai jamais travaillé que pour gagner sa sympathie et son approbation. Et cependant, bien que je sente que je me détesterais moi-même, si je devais cesser de penser et d'éprouver ce que j'éprouve et ce que je pense au sujet de sa perte, je sais que ce genre d'effet n'en sera pas durable. Plus tendrement je chéris sa mémoire, plus ardemment je poursuivrai ces grands objets auxquels il attachait un intérêt si profond. Je ferais peu de cas de la vie, ou de l'humanité, si je ne pensais qu'il y a dans le monde quelques hommes comme lui, et que tous ont en eux-mêmes la capacité de devenir, au moins quelque chose d'approchant de ce qu'il était. Il y a encore deux ou trois êtres

vivants, sans lesquels je n'apprécierais plus l'existence : car, s'il a existé un petit, un très petit nombre d'hommes doués d'assez d'énergie et de fermeté de nature pour poursuivre vaillamment le bien de la postérité sans être soutenus par la sympathie et les encouragements de quelques membres de leur génération, je suis si éloigné de cet état d'esprit que je puis à peine le comprendre suffisamment pour le croire possible. Mais, comme je vous l'ai dit, ceux qui donnent pour moi du prix à la vie ne sont pas tous disparus, et bien qu'à peu près aucun d'eux ne soit égal à ce qu'était Eyton, ni en tous cas supérieur à lui en pureté et en originalité d'esprit, — jointe chez lui à tant de chaleur et de tendresse d'affection, — je ne peux pas m'abandonner, ni même me relâcher dans l'exercice de mes facultés, tant que ces amis vivent, demeurent les mêmes vis-à-vis de moi, et restent proprement eux-mêmes dans le développement de leurs capacités intellectuelles et morales. Je sais aussi que notre perte sera un lien de plus entre moi et ceux qui l'aimaient, et qui poursuivent le grand objet de son existence. Cependant le moment n'est pas encore venu où je pourrai ressentir cet effet bienfaisant.

Pendant que je vous écrivais ceci, j'ai reçu

votre billet contenant la dernière lettre que vous avez eue d'Eyton, l'expression de ses dernières pensées, de ses derniers sentiments, sur les grands intérêts de l'humanité. Je suis touché que vous m'ayez envoyé ces lignes, maintenant surtout que ces suprêmes reliques de notre ami devaient être pour vous si précieuses. Je connaissais déjà sa lettre, qu'il m'avait montrée avant de vous l'envoyer. J'accepte de grand cœur votre offre de m'adresser une réponse à cette lettre, mais pour ce motif seulement que je serai vivement intéressé par tout ce que vous écrirez sur ce sujet : car bien que je fusse au fond d'accord avec lui, ses objections à la philosophie Saint-Simonienne ne sont pas exactement celles sur lesquelles j'insisterais de préférence, et elles ne sont pas présentées dans les termes ou sous la forme où je les rédigerais. Je ne suis pas prêt à donner à ma lettre un caractère de controverse, car cette catastrophe a tellement bouleversé mes pensées, que, depuis, je n'ai pas été capable de m'attacher à un travail de réflexion continu. De plus, j'ai une grande répugnance pour la controverse, et je suis persuadé que la discussion, en tant que discussion, a rarement produit rien de bon. Ceci

vous prouve combien complètement je suis guéri de ces *habitudes critiques* que vous supposez être le seul obstacle à ce que j'adopte entièrement la doctrine de votre école. Cet *esprit critique* est à peu près le seul qui prévaille chez les hommes les meilleurs et les mieux cultivés de ce pays aussi bien qu'en France : et ce sera l'un des objets de mes efforts philosophiques et pratiques — comme ç'eût été celui du pauvre Eyton s'il avait vécu — de contribuer à la formation d'une meilleure tendance d'esprit. C'est là une acquisition que je dois en partie, bien que non entièrement, à l'école Saint-Simonienne. J'étais déjà bien changé de ce que j'avais été, avant de lire ses publications : mais ce sont elles qui ont coordonné et comme systématisé les idées dont je m'étais déjà pénétré au contact d'autres esprits, ou que j'avais tirées de mes propres réflexions. Les objections que je fais à la controverse viennent en partie de ce qu'elle conserve l'*esprit critique*. Je suis l'ennemi de tout mode de détruire l'erreur qui ne consiste pas à établir et à inculquer (quand cela est possible) la vérité opposée — une vérité inconciliable avec l'état intellectuel et moral d'où provenait l'erreur. Ainsi seulement nous pouvons maintenir le bien

qui existe déjà et produire le mieux. Je refuse de me placer dans la situation d'un avocat, pour ou contre une cause. Je veux lire les livres de ceux dont je diffère; je veux examiner patiemment et mûrir dans mon esprit les idées qu'ils suggèrent ; je veux former ma propre opinion et la produire avec ses motifs. Si je vois qu'une personne se trompe, j'essaierai de découvrir le fragment de vérité qui l'a fait dévier, je l'analyserai et l'expliquerai ; je suggérerai à son esprit, sans la lui inculquer comme venant de moi, l'idée qui, à mon avis, doit la remettre dans le bon chemin : et cela fait, ou si du moins tout le monde faisait ainsi, personne ne pourrait par amour-propre blessé se cramponner à ses erreurs ; personne n'attacherait la pensée d'une défaite à l'adoption de la vérité ; personne ne serait entraîné par l'ardeur du débat et le désir du triomphe, à rejeter, comme on le fait presque universellement, ce qu'il y a de réelle vérité dans les opinions de ceux dont les conclusions finales diffèrent des nôtres. Bref, je ne cherche pas à faire abandonner aux autres leur point de vue, ni à leur faire adopter le mien ; mais je m'efforce d'unir ce qui dans l'un comme dans l'autre n'est pas une illusion d'optique.

Quand, par ce moyen, j'aurai clairement embrassé du regard la vérité entière, et que je serai à même de présenter aux autres comme un tout ce dont ils n'avaient aperçu qu'un fragment, j'ai grande confiance que finalement ils s'y rangeront. La vérité alors n'aura pas d'autre ennemi que l'*esprit critique,* qui ôte aux hommes la volonté de rechercher la vérité au milieu de l'erreur ; et je désire ne pas fortifier cette tendance d'esprit en défendant mes opinions sous la forme d'argumentation et de controverse. Tel étant le système que je suis déterminé à suivre, je l'appliquerai naturellement dans mes relations avec vous. Je lirai tout ce que vous aurez l'amabilité de m'envoyer, venant de vous ou des efforts réunis des membres de votre école. Ce que j'ai lu de leurs publications me fait désirer de connaître le reste de leurs spéculations. Si le résultat de ces lectures est ma conversion totale, ce que je considère comme extrêmement improbable, je vous le déclarerai nettement ; si je désire de plus amples explications, je les solliciterai de votre obligeance, et je vous exposerai mes motifs de divergence quand il y aura lieu. Mais en aucun cas je ne veux discuter avec vous ; et

par suite, je ne pense pas devoir vous encourager dans le projet auquel vous faites allusion de venir en Angleterre avec le dessein de m'initier complètement à la doctrine Saint-Simonienne. Comme ami que j'apprécie extrêmement, et qui partageait avec moi l'amitié de celui que nous avons perdu, j'aurais le plus grand plaisir à vous voir et à causer avec vous ; et je suis à la fois touché et flatté de ce que vous attachiez, soit pour vous-même, soit pour votre école, assez de prix à mon adhésion pour songer à entreprendre le voyage de Londres uniquement en vue de m'amener à partager exactement vos opinions. Mais je suis convaincu que si cela doit jamais arriver, cela ne sera pas le résultat d'une conviction soudaine et rapide, produite par quelques jours ou quelques semaines de discussion orale, mais bien le fruit du temps et de mes propres réflexions, avec l'aide des ouvrages et des explications, que, je l'espère, vous continuerez à m'adresser de temps en temps. Aussi je suis enclin à refuser toute controverse orale avec vous, même si vous étiez ici. Nous risquerions seulement d'y voir s'altérer ou s'affaiblir nos sentiments actuels réciproques, car nous nous trouverions probablement respec-

tivement plus intraitables que nous ne pensons, tout homme se montrant dans la discussion pire qu'il n'est en réalité ; appelé à défendre subitement ses opinions, il y semble inféodé plus que de raison, et il est enclin à produire des arguments autres que ceux qui ont réellement agi sur son propre esprit.

Je renonce aux objections que j'ai naguère formulées contre l'école Saint-Simonienne, parce qu'un long contact avec le *Producteur* (dont j'ai lu chaque mot avec autant de soin et d'attention qu'aucun livre que j'aie rencontré) m'a fait apparaître que plusieurs des points qui soulevaient mes objections, n'y sont pas présentés dans le sens qui me paraissait devoir être réfuté. De plus, vous me dites dans votre réponse à mes deux lettres, que plusieurs autres points ont été abandonnés ; d'où je conclus avec plaisir que si vous êtes une secte[1], vous êtes une secte progressive, et que vos croyances ne sont pas telles qu'elles ne puissent se modifier. Tous les perfectionnements de votre doctrine qu'indi-

1. « La *Vie de Turgot* par Condorcet, écrit S. Mill, dans l'*Autobiography*, me guérit de toutes mes idées de sectaire. La page qui commence par ces mots : « Il regardait toute secte comme nuisible », entra très avant dans mon esprit... E. d'E.

que votre lettre, je les approuve : je maintiens cependant mes objections à vos vues pratiques, à votre *organisation* qui me paraît impraticable, et non désirable, si elle était praticable, comme celle de M. Owen. Je n'ai pas lu pourtant, vous le savez, ni entendu les motifs que vous pouvez produire a l'appui, et, par conséquent, mon esprit reste ouvert à la démonstration. Mais la proposition que vous me faites de correspondre et de collaborer avec votre société le jour où je serai convaincu de la justesse de vos vues, m'amène à vous exposer les raisons qui me détourneraient de ce rôle, même si j'étais persuadé de la vérité de tout votre corps de doctrines. Il me paraît absolument chimérique et utopique de supposer que la régénération de l'humanité pourra jamais s'accomplir simplement en agissant sur l'opinion des hommes. Je pense que les membres de l'humanité en général, et en tous cas je suis sûr que mes compatriotes, sont dans un état d'esprit qui les rend incapables d'accueillir une véritable *doctrine générale,* ou de la comprendre réellement s'ils l'accueillaient. En France il en est peut-être autrement, mais là même on ne la comprendrait pas dans son vrai sens, et en tous cas, même admise comme vraie, elle ne produi-

rait pas les bons effets que vous en attendez. Je conçois très bien un peuple entier professant le Saint-Simonisme et agissant cependant exactement comme il agit actuellement : c'est ainsi qu'il y a et qu'il y a eu beaucoup de nations professant le Christianisme, et dont la conduite est absolument égoïste et mondaine et comme un défi à tout l'édifice de la morale chrétienne. D'autre part, en Angleterre, l'idée de commencer une réforme dans les esprits, en leur prêchant une doctrine d'ensemble, est une notion qui n'entrerait jamais dans la tête de personne qui y aurait vécu assez longtemps pour bien connaître notre peuple. Les Anglais se méfient habituellement des vérités les plus évidentes, si celui qui les produit peut être soupçonné d'avoir des vues générales. Pour agir ici sur les esprits, il faut tout d'abord cacher soigneusement qu'on possède un système ou un corps d'opinions ; il faut enseigner des faits isolés, et tâcher d'instruire à penser en traitant des questions simples et pratiques. Une fois connu et réputé comme bon connaisseur des faits et appréciateur fin et avisé du détail, vous pouvez aventurer des vues étendues ; mais là même, il faut être très prudent et circonspect.

Un journal qui débuterait par l'exposé d'idées générales et de principes à longue portée, ne trouverait pas vingt abonnés. Aussi, à mes yeux, en se déclarant les apôtres d'une nouvelle doctrine, en voulant inculquer tout d'abord cette doctrine, et obtenir ensuite des résultats heureux de tout genre comme conséquence directe de cette doctrine, les membres de votre école violent la première et la principale règle de leur philosophie, à savoir que le premier devoir est de considérer quelle est la première étape que notre pays doit traverser dans la voie du progrès de la civilisation, et de réunir tous ses efforts pour faciliter la transition et la faire réussir. Je suis convaincu que mon propre pays (et je soupçonne qu'il en est de même de la France) doit passer par plusieurs états avant d'arriver au Saint-Simonisme, même si cette doctrine est vraie ; je suis convaincu également que tout en devant nous efforcer d'aboutir, si nous pouvons, à un système général de philosophie sociale, que nous aurons toujours présent à la pensée, nous ne devons pas l'exposer au public qui n'est nullement mûr pour le recueillir, mais nous servir de ce qu'il y a déjà de bon dans ce public pour l'éclairer, en l'habituant à penser juste sur

les sujets qui lui sont déjà familiers, pour lui transmettre toutes les vérités qu'il est déjà préparé à recevoir. Spécialement en Angleterre (où la *philosophie critique* n'a pu encore triompher de la doctrine *théologique et féodale*) tous nos efforts doivent tendre à modifier cette portion de nos institutions sociales et de notre politique qui actuellement entravent tout progrès, dégradent, abrutissent l'intelligence et la moralité du peuple, qui en attribuant tout l'ascendant social à la seule fortune — qui provient elle-même du privilège des droits politiques —, empêche la formation d'un *pouvoir spirituel* capable d'imposer confiance à la majorité, laquelle doit croire et croit à l'autorité. Vous vous trompez également, j'en suis convaincu, en supposant que les sentiments religieux qui prévalent ici, tourneraient au profit du Saint-Simonisme. Excusez cet exposé très imparfait de mes impressions. J'entends dire que M. Tooke s'est un peu relevé de ce terrible choc. Mme Tooke est encore très malade. Je n'ai vu ni l'un ni l'autre depuis notre malheur.

Votre affectionné

J. S. Mill.

En relisant cette lettre (10 février), je crois

pouvoir exprimer mieux ma pensée en disant que votre erreur me paraît être celle-ci : Vous vous imaginez que vous pouvez réaliser l'état parfait de l'humanité en lui enseignant le Saint-Simonisme ; moi, je pense, au contraire, que si cette doctrine est vraie, l'humanité ne l'adoptera que comme le fruit naturel d'un haut développement moral et d'une haute culture intellectuelle préalablement généralisés ; qu'il ne faut pas par suite présenter la doctrine à des esprits qui n'ont pas atteint un haut degré de perfectionnement : hors de cette condition, ou elle sera rejetée, ou elle sera accueillie comme le Christianisme l'est actuellement par la majorité des hommes, c'est-à-dire de façon à demeurer parfaitement inefficace.

GUSTAVE D'EICHTHAL A J.-S. MILL

30 avril 1830.

Mon cher Mill,

Je profite du départ d'Adolphe[1] pour vous adresser une lettre qui s'est peut-être fait attendre longtemps; mais j'espère que l'intervalle qui s'est écoulé depuis que j'ai reçu la vôtre, vous aura permis de lire et de mettre à profit les livres et les journaux que je vous ai envoyés; et que vous serez par conséquent mieux disposé pour recevoir ma réponse.

Vous vous faites une fausse idée, mon cher Mill, de la nature de l'entreprise où nous sommes engagés; vous ne concevez pas que ce soit autre chose que la propagation d'une théorie philosophique; et dans cette hypothèse, vous nous recommandez avec raison de procéder avec beaucoup de réserve et de ménagements, de prendre bien garde à ne point choquer les préjugés, à ne point heurter les amours-propres, d'en-

1. Le frère cadet de mon père. E. d'E.

tamer les hommes par leurs propres idées, afin de leur insinuer doucement nos doctrines à la suite des leurs, etc., etc. Tout cela, je vous le répète, peut être fort sage pour la propagation d'une doctrine philosophique ; mais pour nous ce n'est pas notre affaire. Sans négliger les précautions, que nous commandent en chaque occasion le tact et les convenances, l'idée que nous avons de la sainteté, de la grandeur, de l'infaillibilité de notre mission nous oblige à aller plus droit au but. — Nous venons dire aux hommes, ce que leur ont dit tous ceux qui leur ont fait faire un pas dans la voie du progrès, ce que leur ont dit tous les législateurs païens, mais surtout les législateurs éminemment providentiels, Moïse, Jésus-Christ ; nous leur disons « AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES, *car c'est là toute la loi et les prophètes* ». Et ces mots dans notre bouche, ne veulent plus dire seulement comme autrefois, AIMEZ votre famille, AIMEZ votre cité, AIMEZ votre patrie, AIMEZ votre église ; ils veulent dire AIMEZ L'HUMANITÉ tout entière et RÉALISEZ VOTRE AMOUR. *Accomplissez* ce que Moïse a *promis,* ce que Jésus-Christ a *préparé.* Commencez avec nous l'ASSOCIATION UNIVERSELLE, qui doit un jour couvrir la face entière du globe ; organisez-vous pour les

travaux de la paix. Qu'une corporation religieuse, s'alliant à une corporation scientifique, et à une corporation industrielle, fasse mouvoir l'une et l'autre dans le but d'améliorer chaque jour les *sentiments* des hommes par les progrès de la *Science,* et ceux de l'*Industrie;* que l'Eglise et l'Etat deviennent identiques; que tout *bien,* soit *bien* de l'Eglise; que toute propriété particulière ne soit qu'un bénéfice; que la femme devienne l'égale de l'homme; que chacun soit récompensé selon ses œuvres. Pour annoncer de pareilles choses, mon cher Mill, de longs détours ne sont pas nécessaires; on fait, comme Jésus le disait à ses apôtres: *on va prêcher sur les toits ce que l'on vous a dit à l'oreille;* on sent que les doctrines d'*amour,* dont on est l'apôtre, vous donnent un tel ascendant sur ceux qui vous écoutent, qu'on ne craint pas de leur faire voir en face tout le *néant* de leur existence actuelle; on ne craint pas que le *sentiment* de leur défaite, pour me servir de vos expressions, *s'allie chez eux avec l'adoption d'une vérité;* car on a puissance de leur *faire* chérir leur défaite même; et c'est quand ils viennent nous la raconter avec des larmes de joie, que nous connaissons qu'ils sont véritablement convertis.

D'ailleurs le succès justifie notre Foi, par delà même tout ce que nous avions espéré. Depuis cette réunion, où notre ancien Père, Rodrigues, remit la direction de l'école entre les mains de de nos Pères actuels, Bazard et Enfantin, réunion dont les religieux transports, lorsque vous en lûtes le récit, excitèrent sans doute votre surprise, et peut-être même votre dérision; depuis trois mois enfin, nos progrès ont été immenses: notre société est aujourd'hui complètement constituée; c'est une association matérielle, non plus seulement spirituelle. Pour ne rien exagérer, je porte à cent le nombre des personnes qui en font partie, et à un nombre infiniment plus considérable, ceux qui sont en voie d'y entrer. A Sorrèze, à Castres, à Montpellier, à Toulouse, à Metz, nous avons des succursales organisées; toutes les carrières qui sont alimentées par l'école Polytechnique, les corps de l'artillerie, du génie, des ponts et chaussées, des mines, nous ont fourni des fidèles; l'école Polytechnique est évidemment une institution placée providentiellement pour la propagation de la Doctrine; elle a servi à développer Saint-Simon, qui en fréquentait les professeurs; elle nous a donné notre Père Enfantin, et un très grand nombre de nos frères; maintenant que la doc-

trine a commencé à pénétrer parmi les élèves, cette école va devenir pour nous une pépinière inépuisable d'hommes à grande capacité. Les écoles de médecine, de droit, des beaux-arts, soit à Paris soit dans les provinces, sont aussi envahies par nous. Après avoir constitué la hiérarchie des hommes, bientôt nous pourrons constituer celle des femmes. Tant que nous avons été exclusivement occupés à faire et discuter notre dogme, nous n'avons pas pu les appeler à des travaux auxquels leur éducation passée les rendait impropres. Mais aujourd'hui qu'il s'agit de *prêcher* et de *pratiquer,* leur tour est venu ; leur rôle va commencer. — Quelques-unes de celles qui depuis longtemps déjà sont à Saint-Simon, justifient dignement par leurs travaux la foi que nous avons en leur sexe. — Telle est notre position : vous cependant, mon cher Mill, vous avez des inquiétudes sur notre compte, vous craignez que nous ne soyons accablés sous les sarcasmes des salons de Paris. Débarrassez-vous de cette inquiétude : les salons de Paris ne sont pas des ennemis bien redoutables ; ni surtout des juges très compétents dans notre cause ! Est-ce donc là le tribunal auquel vous prétendez nous citer ? Ne savez-vous pas

que rien ne paraît si ridicule aux yeux de ceux qui n'aiment rien, que la manière d'être passionnés de ceux qui sont pleins d'amour? Est-ce là une raison de ne pas s'aimer, de se condamner, par égard pour des gens comme il faut, aux tourments de l'égoïsme qui les dévore? Mais rassurez-vous! On ne se raille pas de nous autant que vous le voulez bien croire. Le *Producteur,* en prêchant la baisse de l'intérêt, la déconsidération sociale des oisifs, la prééminence de l'Industrie, a excité plus de sarcasmes, que l'*Organisateur* avec ses formes mystiques. — On peut se moquer de nous, lorsqu'on ne connaît rien de notre doctrine; on se sent touché de respect lorsqu'on en connaît quelque chose. — Les écrivains des journaux catholiques sont entrés en rapport avec nous, ils nous étudient avec curiosité, avec étonnement: ils modifient insensiblement leurs idées par les nôtres; le chef du *Globe,* Dubois, a eu plusieurs conférences avec notre Père Enfantin, et promet de revenir. Quelques-uns de ses collègues, vont être ou sont à nous. Déjà ce n'est plus nous qui allons chercher les hommes; ce sont eux qui accourent à nous.

Enfin si nos progrès continuent dans la même

proportion que depuis trois mois, si chaque nouveau venu, doit continuer à en amener plusieurs autres à sa suite, vous verrez que j'aurai été beaucoup trop timide, en vous écrivant, comme je le faisais, au mois de Novembre: que dans trois ou quatre années l'Ecole de Saint-Simon serait à la tête du mouvement organique de l'Europe; car cela se réalisera peut-être avant un an. Au fait elle s'y trouve déjà; mais je veux dire qu'elle sera alors en évidence.

Vous voyez, mon cher Mill, que *pour la France au moins,* nous n'avons pas été si mal avisés, et que notre tentative a quelque chance de réussir. Ces chances sont-elles les mêmes en Angleterre? Malgré vos assertions contraires, je persiste à le croire. Saint-Simon a toujours dit que la réorganisation religieuse de l'humanité devait être le résultat d'une association des capacités les plus élevées de la France et de l'Angleterre; il a eu raison, et l'Allemagne aussi viendra bientôt prendre sa place dans cette sainte trinité. Vous vous faites une idée tout à fait exagérée, sous certains rapports, et cependant *je pourrais dire* très imparfaite sous quelques autres, des conditions nécessaires pour *aimer, comprendre* et *pra-*

tiquer Saint-Simon. Pour cela il suffit d'une chose, qui se trouve en beaucoup d'hommes. *Il faut avoir été chrétien, et ne plus l'être.* Il faut avoir puisé dans les instructions d'un ministre de l'évangile (à quelque secte qu'il puisse d'ailleurs appartenir) ce besoin d'amour, de fraternité, que la parole chrétienne fait naître dans le cœur des hommes, et auquel aucune des sectes chrétiennes existantes ne donne aujourd'hui satisfaction. Le nombre est grand en Angleterre de ces hommes, dont la sensibilité cherche une pâture qui leur est refusée. Pouvez-vous considérer comme une *simple aberration d'esprit* l'empressement de cette multitude qui cherche dans des transformations du christianisme sans cesse renouvelées, un aliment aux besoins moraux qu'a suscités en eux le christianisme? Ce serait de votre part une étrange méprise, mon cher Mill, car, je ne crains pas de vous le dire, ces hommes *à certains égards,* s'occupent de questions *plus générales* que vous-même ne le faites. Quand ils demandent que le règne de Dieu arrive *sur la terre comme au ciel,* que veulent-ils, sinon l'établissement d'un ordre de choses dans lequel tous les hommes vivront en paix, et où chacun sera récompensé selon ses œuvres?

Ces hommes *à quelques égards,* sont plus *raisonnables* que vous ; car ils ne font pas abstraction des rapports qui lient leur existence avec celle de l'*Infini ;* tandis que vous, vous ne tenez aucun compte de cette notion mystérieuse, qui a toujours été si puissante sur l'humanité ; et *ces hommes* proclament qu'ils ont FOI en la bonté de l'INFINI pour eux-mêmes, tandis que vous à votre insu, *vous avez la même foi,* mais vous ne vous en rendez pas compte ; oui, vous qui AVEZ FOI aux progrès de l'humanité, qui prétendez qu'elle est appelée à se perfectionner indéfiniment sous le triple rapport moral, scientifique et industriel, vous ne vous apercevez pas que cette FOI implique de votre part, la foi en une *volonté* bienveillante de l'INFINI pour l'humanité ; je dis une *volonté,* car il n'y a en effet qu'une *volonté vivante,* qui puisse être la raison de quelque chose ; le mot de *force des choses,* de *nécessité naturelle,* etc., par lesquelles vous prétendez peut-être justifier votre espérance ne sont que des mots vides de sens, de pures abstractions, tout à fait inconcevables si elles ne représentent pas une *volonté,* un principe d'action analogue à celui que nous connaissons en nous-mêmes. Aussi voyez quelle supériorité à *certains égards*

ces hommes ont sur vous. Ils ne sont pas comme vous timides et circonspects pour annoncer leurs croyances. La FOI leur donne un courage, une hardiesse que vous n'avez pas ; ils s'assemblent, s'associent, deviennent solidaires les uns des autres, se livrent à la face du monde, aux devoirs que leur religion leur impose, et ne tombent pas dans cette singulière contradiction, de repousser loin d'eux comme une flétrissure l'imputation de *prosélytisme,* au moment même où ils proclament l'excellence de leurs doctrines.

Vous savez bien, mon cher Mill, que je ne suis pas plus approbateur que vous, de tous vos dissenters, unitairiens, trinitairiens, méthodistes, indépendants, etc., etc. Ce sont des hommes que leurs sympathies religieuses égarent, parce qu'elles sont mal dirigées. Mais enfin j'ai voulu vous faire sentir qu'il fallait tenir compte de ces sympathies. On croit généralement aujourd'hui que c'est par la *science* qu'on mène les hommes ; et la lecture du *système de Politique positive,* a pu vous confirmer dans cette croyance. Rien n'est moins vrai cependant : c'est par le *sentiment* seul, c'est par une loi d'*amour,* comme je vous le disais au commencement de cette lettre, que les hommes ont toujours été conduits ; le *sentiment*

seul indique et fait aimer le but; la *science* ne fait que régulariser les moyens de l'atteindre. La fameuse démonstration de Comte pour prouver que l'importance des idées religieuses a toujours été en diminuant, montre seulement qu'elle a diminué, en tant que *lien dans les sciences*. Et en effet, les phénomènes ayant été de plus en plus enchaînés les uns aux autres, l'intervention de la divinité pour expliquer les phénomènes isolés, a été de moins en moins nécessaire. La prétendue démonstration de Comte, revient donc en définitive à l'énoncé de ce fait que *la science s'est produite*. Mais la question qu'il eût fallu examiner, était celle de savoir si l'importance de la religion avait diminué pour *le savant;* ou plus généralement pour la société. S'il avait observé l'empire des idées religieuses chrétiennes sur un Kepler ou un Newton, et l'influence même que ces idées ont exercée sur les découvertes de ces grands philosophes, alors au lieu de proclamer la *décroissance* du sentiment religieux depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, force lui eût bien été de reconnaître au contraire sa *croissance*.

Comprenez donc mieux le monde qui vous entoure, et rendez plus de justice à nos efforts. Vous qui vivez dans un pays où *Johanna Southcot*

a trouvé des croyants jusque parmi les honorables *Ladies* and *Gentlemen,* vous pouvez être un peu dégoûté, je le sais, du sentiment religieux ; mais sous un autre rapport, vous pouvez mieux que personne en apprécier l'importance... Vos compatriotes se consument dans une stérile et dangereuse ardeur. Eh bien qu'une voix s'élève au milieu d'eux, qui leur révèle le but vers lequel elle doit se diriger, pour devenir féconde et bienfaisante ; but immense, but saint, qui doit les mettre en communauté avec l'humanité tout entière, qui doit les conduire à l'accomplissement des destinées que l'humanité poursuit depuis tant de siècles. Dans un pays, où le fait de la *Conquête,* en imposant un joug tyrannique à la population, a hâté la naissance, et pour ainsi dire acclimaté les formes de l'époque *critique ;* dans un pays où les *sympathies sociales* sont arrivées à leur *minimum,* où l'on *n'aime,* ne *révère* aucune *autorité,* où le chef de l'état est l'objet des brocards populaires, l'église un objet de mépris, l'aristocratie un objet de jalousie, le peuple un objet de pitié et d'aumône ; où l'honnêteté gémit froissée entre les sophismes parlementaires et les gros mots du radicalisme ; dans un pays où l'esprit de concurrence, après avoir

favorisé l'impulsion prodigieuse donnée à l'industrie, devient une source de souffrances sans cesse renouvelées, et plonge à la fois dans le désespoir et les chefs d'ateliers, et les classes ouvrières ; où les affections de famille sont aussi exclusives que possible, et où chacun s'enferme dans sa maison comme dans un fort ; où la femme est réduite à l'état d'un animal domestique ; — dans un tel pays qu'un homme de Dieu s'élève ; au milieu de ces hommes désespérés, confondus et inquiets, qu'il prononce les mots d'AMOUR, d'ORDRE, de SÉCURITÉ ; qu'il leur révèle l'énigme de leur destinée devenue depuis longtemps insoluble pour eux ; qu'il leur montre la religion réconciliée avec la politique ; le bonheur promis à l'homme non seulement dans le ciel, mais sur la terre ; toutes les forces *religieuses, scientifiques, industrielles,* tournées vers l'accomplissement d'un but universel, c'est-à-dire vers l'*amélioration la plus prompte et la plus rapide possible du sort de la classe la plus pauvre ;* qu'il leur montre toutes les nations devenues sœurs, parce qu'elles seront toutes filles d'une même église à la fois temporelle et spirituelle ; l'affranchissement des femmes, le règne de la capacité ; que son âme s'exalte au pressentiment de l'avenir qu'un

pareil ordre de choses promet à l'humanité ; qu'il annonce à l'Angleterre le nom de Saint-Simon ; et qu'un concert de bénédictions, de tous les coins de l'Angleterre, réponde à sa parole... Voilà le rôle où Saint-Simon vous appelle, mon cher Mill, j'espère que vous ne le refuserez pas. — Si la FOI, autour de vous, donne tant de courage pour faire du méthodisme, ne vous en donnera-t-elle pas pour remplir une sublime mission ? Réfléchissez à ma lettre ; descendez en vous-même ; je suis sûr que vous trouverez que j'ai raison.

Vous me disiez dans votre dernière lettre qu'à votre avis, nous avions le tort de commencer par où il faudrait finir ; qu'il fallait éclairer l'humanité pour la rendre Saint-Simoniste, et non pas la rendre Saint-Simoniste pour l'éclairer ; puis vous me parliez des états transitoires par lesquels l'humanité devait *nécessairement* passer, avant d'arriver à l'organisation Saint-Simonienne, etc. J'ai déjà répondu à la première observation en vous faisant remarquer tout à l'heure, que dans les conditions nécessaires pour embrasser la foi Saint-Simonienne, vous donniez beaucoup trop d'importance à l'instruction ; tandis que vous méconnaissiez celle de l'AMOUR. Quant à la seconde,

je vous dirai que tout, il est vrai, arrive *nécessairement,* mais *à la condition* que nous *voudrons* le faire arriver. Sans doute les peuples devront passer *nécessairement* par plusieurs degrés intermédiaires avant d'arriver au Saint-Simonisme définitif; mais c'est à la condition que *nous* les *déterminerons* à s'acheminer vers le but : à part notre intervention, loin que la société dût *nécessairement* passer par ces états intermédiaires, elle rétrograderait vers la barbarie. Dans l'état actuel de la société, *rien de grand* ne peut se *faire que par nous;* mais aussi il faut dire que tout est disposé autour de nous pour que nous *devions faire de grandes choses.*

Mon cher Mill, depuis que j'ai reçu votre lettre un grand événement s'est passé pour moi; J'ai été appelé par mes Pères au Collège de la doctrine. Je prends aujourd'hui, sous eux, part à sa direction. J'étais digne de la distinction qu'ils m'ont accordée; depuis que je l'ai obtenue, je m'en sens plus digne encore. Ma *foi,* mon *zèle* ont redoublé, vous avez pu le reconnaître au langage que je vous ai parlé aujourd'hui. Puissé-je faire passer en vous ce que je sens en moi...

Gustave d'EICHTHAL.

VIe LETTRE

India-House, janvier 1831.

Mon cher Gustave,

... M. Grote et moi nous avons beaucoup causé ce soir du Saint-Simonisme. Il a une connaissance suffisamment exacte des traits généraux de la doctrine, et je crois que vous ne perdriez pas votre temps en en causant avec lui.

Vous m'obligerez en vous chargeant de mes meilleurs témoignages de gratitudes pour le Père Enfantin, s'il a gardé quelque souvenir de moi, pour le grand plaisir et le grand profit que j'ai retiré et que je continue à retirer de ses paroles et de ses actes.

Votre sincèrement,

J. S. Mill.

VII[e] LETTRE

1[er] mars 1831.

Mon cher Gustave,

...Vos deux amis, M. Janski et M. Bontemps, n'ont pas mieux réussi à me convertir au Saint-Simonisme que vous et Duveyrier ; mais si vous êtes suffisamment *catholique*, dans le sens originalle et vrai du mot, pour vous réjouir d'un progrès qui n'amène pas cependant de prosélytes dans votre giron, je crois que vous lirez avec plaisir deux ou trois articles de moi dans l'*Examiner*, intitulés : « l'Esprit du temps », qu'Adolphe a l'obligeance de vous apporter.

On commence à parler de votre doctrine, et elle soulève ici quelque curiosité. J'ai pu servir à la faire connaître de quelques personnes, sur leur demande : en somme, bien que je ne sois pas Saint-Simonien, ni probablement sur le point de le devenir, *je tiens bureau de Saint-Simonisme chez moi*[1].

1. (En français dans le texte).

Rappelez-moi, je vous prie, à Duveyrier et à vos deux chefs, si du moins leur *haute mission* ne les a pas empêchés de garder quelque trace de moi dans leur mémoire.

Tout à vous,

J. S. Mill.

Je vous félicite de l'acquisition du *Globe*.

VIIIe LETTRE

Londres, 30 novembre 1831.

MON CHER D'EICHTHAL,

Je vous connais trop bien pour vous parler d'autre chose que de l'œuvre vraiment grande et apostolique à laquelle vous vous êtes voué, et que pour ma part, bien que je sois loin d'être entièrement d'accord avec vous, je me suis habitué à considérer comme l'œuvre de régénération sociale sans contredit la plus importante qui se poursuive aujourd'hui.

Je vous suis très reconnaissant à vous et à vos associés d'avoir bien voulu me croire digne de recevoir le *Globe*. Quand bien même je n'aurais envers vous d'autre sympathie, ce serait toujours pour moi un noble spectacle que celui d'une troupe de jeunes hommes marchant, comme vous faites, le front levé et défiant le monde.

Mais la lecture journalière du *Globe* jointe à diverses autres causes, m'a fait sensiblement me rapprocher de beaucoup de vos opinions, et je vous regarde comme étant décidément à la tête du mouvement de la civilisation.

Je suis maintenant disposé à croire que l'organisation sociale que vous avez conçue, sauf les modifications que l'expérience pourra vous suggérer, deviendra probablement l'état final et permanent de l'espèce humaine. Seulement je diffère de vous en ceci qu'il faudra, je crois, bien des siècles pour amener l'humanité à ce point. En attendant, il faudra se contenter d'approximations, au moyen de ces changements graduels, de ces moyens transitoires qui sont si admirablement indiqués et discutés dans vos écrits, et qui, indépendamment de ce qu'ils préparent, sont d'incontestables et positives améliorations. Votre système, fallût-il même le considérer comme impraticable, différerait cependant de tous les autres systèmes auxquels on a pu faire le même reproche, sous ce rapport que, si le but final ne peut être atteint, ici du moins tous ou presque tous les avantages pratiques se trouvent sur le chemin qu'on suit.

Vous pensez, je le sais, que tous ceux qui

adoptent votre système, prouvent par là même qu'ils sont capables de suffire à tout ce qu'il devrait exiger d'eux, s'il devenait universel. Ce n'est pas mon avis ; mais puisque c'est le vôtre, c'était votre devoir de commencer, comme vous l'avez fait, l'expérience de réalisation sur l'échelle où il vous était permis de le faire. Je suis cette expérience et la suis avec toute la sollicitude et l'anxiété d'une personne qui y rattache toutes ses espérances d'une prompte et rapide amélioration de la société humaine.

Si des hommes dont les vues sont si larges, l'enthousiasme si ardent et si généreux, l'intelligence si pénétrante et si vigoureuse, devaient être incapables de réaliser leur propre conception du devoir, quelle espérance resterait-il pour le reste de l'humanité ? Si au contraire la société Saint-Simonienne se maintient sans schisme et sans hérésie, si elle continue à propager sa foi, et à multiplier le nombre de ses sectateurs, dans la proportion de ces deux dernières années, et cela pendant quelques années encore, alors je verrai comme un rayon de lumière luire à travers les ténèbres. Mais alors même qu'il n'en serait pas ainsi, ce qui s'est fait ne serait pas perdu. Je ne désespérerai pas plus que vous ne devrez

le faire, mais ce sera une douloureuse chute de nos espérances.

Écrivez-moi quelquefois, mon cher ami, ne craignez pas que votre peine soit perdue. Je n'ai jamais lu un seul article du *Globe* qui n'ait eu son effet sur moi, et par lequel je ne me sois plus ou moins senti amélioré.

Et si l'heure était venue pour l'Angleterre (si aujourd'hui il n'était pas aussi impossible de faire accepter parmi nous aucune *vue organique*, que cela aurait été le cas pour votre maître Saint-Simon dans le paroxisme de la Révolution française), si le moment, dis-je, était venu, je ne sais si je ne renoncerais pas à toute chose au monde, pour devenir, je ne dis pas un d'entre vous, mais *comme vous*. Mais notre 10 août, notre 20 juin, peut-être notre 18 Brumaire sont encore à venir. Et qui de nous sera encore debout quand l'ouragan aura passé ?

A vous de cœur,

J. S. Mill.

IXe LETTRE

Londres, 6 décembre 1831.

Mon cher d'Eichthal,

Depuis que M. Arlès m'a communiqué votre billet, je n'ai cessé de réfléchir à vos idées sur la propagation de vos principes, dans ce pays, et de rechercher à quelles personnes il y aurait avantage à envoyer le *Globe*. Je vous conseillerais de ne pas l'adresser aux journaux influents ou aux membres influents du Parlement. Il ne serait pas lu, ou lu juste assez pour n'être pas compris. J'ai cependant pensé à quelques personnes auxquelles il serait utile de l'envoyer. Je sais que plusieurs d'entre elles sont jusqu'à un certain point préparées à accueillir favorablement beaucoup de vos opinions. D'autres feront connaître votre doctrine en la combattant. Maintenant que vous avez déjà été violemment attaqués

par Southey, dans un recueil aussi répandu que *The Quarterly Review,* et signalés dans plusieurs journaux très lus, comme une réunion de rêveurs et de visionnaires, il est à désirer que vous soyez encore bien plus attaqués, et par une grande variété de personnes, de manière à ce que votre doctrine étant attaquée de toutes parts, elle puisse mettre à nu et révéler au grand jour toutes ses faces. Chacun de vos adversaires en spécifiant ce qu'*il* désapprouve, révèle à un autre ce qu'il peut approuver.

Tant que vous ne serez attaqués que comme anarchistes ou égalitaires niveleurs, vous n'attirerez pas l'attention ici ; mais quand vous serez représentés par A comme anarchistes, par B comme absolutistes, par C comme égalitaires niveleurs, par D comme hiérarchistes, par E comme hérétiques, par F comme religieux mystiques, par G comme sentimentalistes, par H comme métaphysiciens et économistes politiques, et ainsi de suite, le public verra qu'une absurdité possédant tant d'aspects différents ne peut pas être tout à fait une absurdité, ou du moins que ce n'est pas une absurdité comme les autres, et qu'elle est digne d'étude.

Parmi les jeunes membres du Parlement (car

quant aux vieux il n'y a rien à en espérer) je n'en connais que deux qui pourraient tirer quelque profit de la lecture du *Globe,* et encore je n'en répondrais pas. L'un est M. T. Hyde Villiers, celui qui a soumis au Parlement la proposition d'égaliser les droits sur les vins Français et les autres vins étrangers. Il a maintenant une place dans le gouvernement. Il est secrétaire de l'*India Board,* et c'est là son adresse. Son frère est en ce moment à Paris comme l'un des commissaires chargés de négocier au sujet du libre échange.

L'autre membre du Parlement auquel j'ai fait allusion est M. Edward Lytton Bullwer. Il est l'auteur de plusieurs œuvres littéraires qui ont eu beaucoup de succès, et il est actuellement rédacteur du *New Monthly Magazine,* publication périodique, qui se vend beaucoup, très frivole jusqu'à ce jour, mais qui sous sa direction prend un tout autre caractère. Si vous la lisez jamais, vous y remarquerez *des vues d'avenir,* ce qui est excessivement rare dans ce pays.

Ce n'est pas la peine d'envoyer le *Globe* à aucun de nos journaux quotidiens; mais si vous l'envoyiez à M. Sterling, l'un des principaux rédacteurs du *Times,* cela pourrait être utile. Je sais que M. Sterling a lu certains articles du *Globe* dont il

a été très satisfait. Vous pourriez encore adresser le *Journal* à deux de nos meilleures feuilles provinciales, *The Scotsman,* journal écossais, et le *Brighton guardian ;* le premier, malgré quelques préjugés, est le plus *progressif* de tous nos journaux, en exceptant à peine The *Examiner*. Le journal de Brighton est remarquable par une certaine force, et une certaine hardiesse de pensée. Vous devriez certainement envoyer le *Globe* au Colonel J. Perronet Thompson, le principal propriétaire de la *Westminster Review.* Il connaît en partie votre doctrine, et en approuve certaines parties, quoique tout en en désapprouvant d'autres. Je crois qu'il a quelque idée de parler de vous dans sa Revue. Je suis persuadé que nul ne peut le faire sans d'énormes erreurs à moins d'être un lecteur régulier du *Globe.* Si votre envoi est adressé au bureau de *The Westminster Review,* cela lui sera remis.

Si vous voulez envoyer le *Globe* à Southey, voici son adresse : Robert Southey esq. Keswick Cumberland. Votre frère vous renseignera pour l'envoyer au Professeur Wilson d'Edimbourg, le principal rédacteur du *Blackwood Magazine.* Si vous le faites, il parlera sûrement de vous ; il vous louera et vous attaquera, et dira de vous

beaucoup de choses que le public n'écoutera que venant de lui et qui exciteront sa curiosité. Il a fait ainsi pour notre école « utilitaire » de l'ancienne *Westminster Review*. Mais il dépendra du hasard et de l'état de son esprit qu'il vous traite d'hommes à bonnes idées ou d'imposteurs.

L'un des hommes les plus *progressifs* de ce pays est le Dr Whately, nommé récemment archevêque de Dublin, ce qui en soi-même, équivaut à une révolution dans l'Eglise.

Il est qualifié pour recevoir le *Globe*. Tel est aussi le Rev. J. Blanco White (Oriel Collège, Oxford) un prêtre catholique Espagnol qui a de hautes facultés : il est maintenant membre du clergé Anglais. Il connaît au moins le livre de Comte, et je ne doute pas qu'à présent il ne connaisse vos publications. Somme toute, il est bien disposé en votre faveur. Toute impression produite sur ces deux hommes se propagera au loin.

Vous devriez envoyer le *Globe* à M. James Stephen, conseiller au Colonial office, l'un des hommes les plus capables qui touchent au gouvernement, et qui y joue un rôle des plus importants, quel que soit le ministère. Bien que Chrétien évangélique, c'est-à-dire quasi puritain et allié à des puritains, il est l'un des hommes les

plus *progressifs* que nous ayons, et je l'ai entendu parler de votre maître Saint-Simon en termes très élogieux. Je crois qu'il serait très utile de lui envoyer le *Globe* qui l'intéressera beaucoup, s'il a le temps de le lire.

M. Empson, professeur de droit à l'East India College, et l'un des principaux rédacteurs de *The Edinburgh Review* est indiqué pour recevoir le journal.

Je suppose que vous l'avez déjà envoyé au Rev. W. J. Fox, le prédicateur Unitairien homme éclairé et éloquent: si non, faites-le sans retard.

Peut-être pourrait-on l'adresser au Rev. Dr Arnold, directeur de l'Ecole de Rugby, près de Birmingham. Il est l'un des membres les plus éclairés et les plus libéraux de notre clergé, mais je ne connais pas assez sa tournure d'esprit pour juger de l'effet que lui produiront vos doctrines. Quand je penserai à quelqu'autre personne, je vous l'écrirai.

D'après ce que m'a dit M. Arlès à propos des modifications récentes survenues dans votre société, je serais enclin à croire à leur utilité pour l'école ; mais j'ai appris avec un très vif regret que M. Bazard et plusieurs autres s'étaient détachés de vous. Je pense que j'apprendrai par

le *Globe* les détails que j'ignore encore. Sinon, je vous prie de m'écrire, car rien ne m'intéresse plus que d'être tenu au courant de l'histoire *intérieure* de l'école.

Votre bien dévoué,

J. S. Mill.

Xe LETTRE

India-House, 30 mai 1832.

MES CHERS D'EICHTHAL ET DUVEYRIER.

Je ne pourrai être près de vous le 1er juin, m'étant déjà engagé à passer ailleurs les courtes vacances que m'accorde l'administration, et je préférerais aller vous voir et voir Paris à une autre époque. Me rendre à un appel tel que celui que le dernier numéro du *Globe* adresse à ceux qui ont placé leur *avenir* en Saint-Simon, serait m'associer et m'identifier avec les Saint-Simoniens. Or ceci serait un acte de *dévouement* religieux, hautement méritoire chez une personne complètement unie à vous *par les sentiments:* mais chez moi, ce ne serait rien de cette sorte, et donnerait même une idée fausse des sentiments que j'éprouve pour votre association.

Je n'ai pas été à Weimar pour assister aux

funérailles de Gœthe, ni à Birmingham pour me joindre à l'Union Politique, ni à Varsovie pour soutenir les Polonais, bien que mes sympathies fussent avec tous trois, comme elles sont avec vous. Pour cette même raison, et pour d'autres raisons encore, je n'ai pas écrit ainsi que me le conseille Duveyrier, une série de lettres sur le Saint-Simonisme pour le *Morning Chronicle*.

Le Saint-Simonisme est tout pour vous Saint-Simoniens : mais pour moi ce n'est qu'un trait parmi les divers traits caractéristiques et importants du temps où nous vivons. Il y a d'autres sujets et d'autres occupations qui ont autant et même plus de droits à mon intérêt, étant plus urgents en ce moment ; aussi le Saint-Simonisme devra attendre son tour, et vous pouvez être assurés qu'à la première occasion favorable, justice lui sera rendue, selon mon point de vue personnel.

J'ai été extrêmement satisfait des derniers numéros du *Globe*. Les dissidents de votre société ont certainement eu d'excellents *remplaçants* — Cavel, Delaporte et Lagarmitte ne sont rien moins que des hommes ordinaires. A ce propos, je vous prierai de m'envoyer, lorsque

vous m'écrirez, les noms de tous les Saint-Simoniens en retraite à Ménilmontant ou restés rue Monsigny. Je conserverai pieusement leurs noms et désirerais beaucoup être au fait de chacun d'eux. Dites-moi d'eux, séparément, tout ce que vous pourrez.

Dites moi aussi quelles sont vos recherches, vos pensées, vos projets, et où vous êtes en ce moment. J'ai quelques détails sur la partie extérieure de vos vies par la lettre de Duveyrier à Mrs Crellin, mais je voudrais connaître quelles sont vos pensées, vos études et vos *travaux d'élaboration,* maintenant que vous ne travaillez plus à propager vos idées dans le public. Cette scission temporaire pourrait être pour vous l'occasion *d'un grand progrès.* Je pense qu'un Saint-Simonien peut s'instruire seulement par ses propres pensées ou celles d'autres Saint-Simoniens; mais moi qui ne suis pas un Saint-Simonien, bien que j'admire beaucoup les Saint-Simoniens, et qui considère qu'à beaucoup de points de vue, ils sont très en avant de toute l'Europe, je suis cependant fermement convaincu que vous avez encore beaucoup à apprendre, en économie politique, des économistes anglais (si inférieurs qu'ils vous soient

sur d'autres points) et des Allemands en ce qui concerne la philosophie de l'histoire, la littérature et les arts.

Certainement, je suis d'avis que vous les avez dépassés sur certains points, mais je pense aussi que vous êtes restés loin d'eux sur d'autres, et qu'une étude plus approfondie de leurs travaux changerait plusieurs de vos opinions et vous suggérerait beaucoup d'idées positives, de grande valeur, lesquelles réduiraient dans le détail quelques-unes de vos généralités et de vos abstractions.

Quant au retard de ma lettre qui a paru dans le *Globe*[1], vous savez, je suppose, que Desprat l'avait gardée deux ou trois semaines, en attendant une occasion. Elle était très bien traduite, quoiqu'avec quelques omissions et abréviations, qui l'ont rendue plus Saint-Simonienne que je n'aurais voulu.

Écrivez moi bientôt et souvent, maintenant que vous en avez le loisir.

Toujours à vous,

J. S. Mill.

1. Dans le numéro du 18 avril 1832. E. d'E.

XIe LETTRE

India-House, 29 novembre 1834.

Mon cher d'Eichthal,

Vous auriez le droit de m'en vouloir, de n'avoir pas répondu à deux lettres telles que les vôtres : mon silence je vous l'assure n'était pas de l'indifférence. J'ai été profondément intéressé par tous les détails que vous m'avez fournis sur la Grèce[1], et très satisfait des nouvelles que vous me donnez de vous-même. Entre mes occupations qui ont été particulièrement nombreuses, et ma paresse naturelle, j'ai toujours différé, sentant que je ne devais pas écrire une courte lettre et reculant devant la peine d'en écrire une longue. Mais j'espère que maintenant nous correspondrons régulièrement ; cette lettre pourra vous intéresser, étant écrite tandis que nous sommes en pleine crise politique.

1. Après la dissolution de l'École Saint-Simonienne, mon père avait été chargé en Grèce, de la direction du « Bureau d'économie politique » sorte de ministère des travaux publics. — E. D'E.

Vous avez entendu parler de la démission du ministère Whig, et du retour du duc de Wellington, qui attend cependant que Peel soit revenu d'Italie pour former un ministère. Quand cet événement fort inattendu s'est produit, il a d'abord inquiété nos amis qui savaient combien la tiédeur, la temporisation et l'imbécillité générale des Whigs avaient refroidi l'ardeur de la nation à les soutenir, et il ne paraissait pas improbable que le pays, n'ayant pas meilleure opinion des Whigs que des Tories, laissât tranquillement aller les choses. C'était ce que les Tories même espéraient. Mais le résultat les a complètement désabusés. — La conduite du peuple a été noble. Il y a eu un cri unanime dans la nation, qu'elle ne voulait des Tories sous aucun prétexte, déclarant, en même temps, qu'elle n'était pas satisfaite des Whigs, et qu'il lui fallait un ministère qui ne lui apportât pas seulement les conséquences du « Reform Bill » mais d'autres réformes organiques, le suffrage étendu à tous *les house-holders,* les élections tous les trois ans, le vote au scrutin. Heureusement Lord Durham venait de se placer à la tête des radicaux, d'abord au dîner offert à Edimbourg à Lord Grey, en relevant le gant que Brougham lui avait jeté,

ensuite au banquet que lui ont offert les *reformers* de Glascow, où il s'est déclaré publiquement partisan des trois réformes constitutionnelles que j'ai mentionnées plus haut. Ses paroles ont été répétées comme un écho par toute la nation, et actuellement le parti du *mouvement* compte unanimement sur lui. Il y a déjà eu quelques adresses au roi pour le nommer ministre.

Néanmoins il ne sera pas ministre maintenant, peut-être jamais : il est trop vaniteux, trop impérieux et trop esclave de son seul « tempérament ». — Mais ne craignez rien pour nous. Les Tories, d'abord très gonflés, ont à présent l'oreille basse : l'opinion grandissante est que Peel, en voyant l'état du pays, n'acceptera pas le gouvernement ; et s'il refuse, le duc de Wellington ne persévérera pas.

En tous cas, s'ils acceptent le pouvoir, ils ne survivront pas au premier jour de la session, sauf s'ils renchérissent sur les Whigs en fait de mesures populaires. *Leurs propres calculs* ne leur donneraient pas une majorité aux élections, s'ils dissolvaient maintenant le Parlement, et je crois qu'ils ne le feront pas.

En tous cas, soyez certain que le *mouvement* aura fait de grands progrès, par ces événements

même. Vous serez heureux d'apprendre que Buller et Roebuck ont joué un rôle des plus actifs dans cette crise et se sont particulièrement distingués, surtout Buller qui n'a cessé, depuis le premier jour, d'être à la tête des *reformers* de Londres. Roebuck n'était pas à Londres à ce moment. Ils sont assurés de figurer avant peu, parmi les hommes importants, dans l'histoire de leur pays.

Pendant les deux dernières sessions, la réputation et l'influence de Roebuck ont grandi d'une manière qui vous étonnerait et au Parlement et au dehors. Les autres Radicaux nous ont tous déçus, même Grote qui a été très inactif. Seul, un membre de la Chambre des Communes s'est distingué dans le parti populaire : Clay dont nous n'attendions rien. Je crois certain que les Whigs reviendront au pouvoir, les Tories ne leur résistant plus de front, et le peuple les poussant plus que jamais par derrière ; ou bien il y aura un Ministère Tory qui fera plus pour le peuple que n'ont encore fait les Whigs, et une forte opposition populaire, composée de Radicaux joints aux meilleurs d'entre les Whigs.

Et maintenant, un mot de notre rôle person-

nel dans le *Mouvement.* Un des membres Radicaux, ami de Buller et de moi, Sir William Molesworth, est en train de fonder une revue, à ses propres frais, dans laquelle écriront tous nos amis, ainsi que les écrivains du Mouvement auxquels nous avons jugé utile de nous adresser ; pas un n'a refusé. Cela sera de beaucoup, si je ne me trompe, la meilleure revue publiée jusqu'ici. Vous ne devrez pas y chercher une *doctrine générale et unitaire;* vous savez aussi bien que moi que les esprits Anglais ne sont pas encore mûrs pour cela, mais ce qu'il y a de *vues d'avenir* en Angleterre y sera présenté en grand détail. Le but est de rallier les Radicaux instruits autour d'un drapeau commun et d'amener les autres Radicaux à les suivre. Et maintenant, j'ai une prière à vous adresser.

Vous pourriez être utile à nous et à notre cause, et servir en même temps la Grèce, en vous servant de notre Revue comme moyen de faire connaître ici l'état présent de la Grèce. Si vous nous envoyiez, soit sous forme d'un compte-rendu du livre de Thiersch, soit sous forme d'une étude personnelle, un article sur l'histoire récente et l'état et les espérances actuelles de la Grèce, vous nous seriez très agréables. Nous

n'avons pas d'objection à publier des critiques, même sévères, sur la conduite de notre propre gouvernement et de ses fonctionnaires, pourvu que nous ne soyons pas engagés à citer des *faits* compromettants qui ne pourraient être justifiés.

Nous avons la plus parfaite confiance en vous, et nous publierions sans hésitation tout document venant de vous ou recommandé par vous. Le même article pourrait servir à vos vues de colonisation, en publiant les facilités et les avantages que le gouvernement Grec offre aux colons, et en montrant l'avenir très favorable que l'état du pays offre aux entreprises de ce genre. Notre premier numéro sera publié dans deux mois, mais j'espère que vous pourrez soit écrire, soit faire écrire pour nous un article qui paraîtrait dans le second numéro.

Je suppose que vos plans de colonisation sont déjà mûris.

Je ne doute pas que vous n'ayez raison de croire désirable que la première émigration soit composée de capitalistes, d'ouvriers de métier et d'artisans. Je ne doute pas de votre succès. Un grand nombre de personnes de cette catégorie émigrent chaque année de notre pays, et

si elles ont confiance dans la sécurité des personnes et des propriétés en Grèce, elles y émigreront aussi volontiers qu'en aucun autre pays. Le seul conseil que je puisse vous suggérer est de désigner quelque maison commerçante d'Angleterre comme agent du gouvernement grec pour l'émigration, et de faire partout connaître par elle les conditions dans lesquelles le gouvernement accorde des terres, et les avantages de tout genre qu'il offre. Le grand point est de convaincre nos capitalistes qu'eux et leurs propriétés seront en sûreté.

Je suis vraiment heureux de ce que le gouvernement grec ait eu le bon sens de placer un département aussi important entre vos mains et dans celles d'hommes tels que vous me décrivez vos deux collègues. S'il choisit aussi bien tous ses autres agents, je n'ai aucune crainte pour la bonne administration du pays. L'absence d'une aristocratie terrienne et les profondes racines que les institutions populaires et municipales paraissent avoir dans le pays, sont d'immenses avantages.

Avez-vous vu le livre d'Urquhart « La Turquie et ses ressources? » Si oui, est-il digne de crédit?

Je vous en prie, n'imitez pas ma négligence, mais écrivez-moi bientôt, et croyez-moi toujours

Votre dévoué et affectionné

J. S. Mill.

XIIe LETTRE

India-House, 14 septembre 1839.

Mon cher Gustave,

Je suis heureux de vous lire de nouveau, après une si longue interruption de notre correspondance. J'ai reçu votre dernière brochure[1], et l'ai lue avec l'intérêt que j'apporte à tout ce qui vient de vous. J'y trouve, comme dans les *Deux Mondes*[2], des preuves de ce qui me paraît une importante vérité. Je suis convaincu depuis longtemps que non seulement l'Orient comparé à l'Occident,

1. *Lettres sur la race blanche et la race noire.*

2. Un ouvrage où mon père avait exposé ses idées sur l'avenir de l'Orient. — E. D'E.

mais la race noire comparée à la blanche, s'en distinguent par des traits qui se rapprochent de ceux que vous définissez ; que ce n'est pas les premiers seulement, mais nous qui aurions à profiter grandement d'une familiarité plus intense et plus sympathique ; que si notre intelligence est plus développée et notre activité plus intime, les noirs possèdent exactement ce qui nous est indispensable comme contre-poids, dans leur amour du repos, et dans leur aptitude supérieure pour le plaisir animal, source d'une grande sensibilité de sympathie, qui est caractéristique chez la race nègre.

Je pense depuis longtemps aussi, que la même distinction existe, bien que d'une façon moins accentuée, entre les peuples du Nord et du Midi de l'Europe : le Nord est destiné à être l'atelier matériel et intellectuel de l'Europe, le Midi son « palais de plaisir » ; ni l'une ni l'autre des parties ne remplira sa fonction utile à l'une et à l'autre, tant que nous ne travaillerons pas pour les peuples du Midi, et que nous, dans la mesure de notre tempérament, nous ne nous approprierons pas leur sens du plaisir sensuel et pompeux.

Je suis, vous le voyez, très bien préparé à accueillir favorablement vos méditations et à me

joindre à vos aspirations : je suis aussi désireux que jamais de conserver avec vous cette sorte de communion intellectuelle dont j'ai joui depuis longtemps. Je ne sens nullement s'éteindre la jouissance que j'éprouve à la spéculation philosophique, bien que j'aperçoive de moins en moins la possibilité d'amener un certain nombre de personnes à s'associer sous le drapeau et au nom d'une série de principes déterminés. Mais, la bonne semence n'est jamais perdue : elle prend racine, et surgira quelque part : elle servira à la reconstruction générale des idées du monde civilisé auquel le nôtre n'est qu'une période de préparation, mais à la naissance duquel toutes les choses et tous les hommes du présent travaillent, bien que les hommes en soient en général aussi inconscients que les choses. « C'est pourquoi, jetez votre pain sur les eaux, et vous le retrouverez après bien des jours. »

J'ai été très peiné d'apprendre la maladie de votre père et l'indisposition d'Adolphe. Assurez-les tous les deux de mes souvenirs affectueux, et dites-moi, quand vous m'écrirez, très exactement comment ils seront.

Votre très affectionné,

J. S. Mill.

10.

XIIIe LETTRE

Kensington square, 27 décembre 1839.

Mon cher Gustave,

J'ai été long à répondre à votre lettre — ce qui ne serait pas arrivé si j'avais pu vous donner des renseignements quelque peu intéressants sur la question Africaine. Je ne crois pas qu'il y ait eu de voyage sur le Niger depuis Laird et Oldfield : dans le cas contraire, vous les trouverez signalés, j'en suis sûr, dans le livre de Buxton. On dit qu'une expédition doit remonter le fleuve en bateaux à vapeurs, mais je ne sais si elle sera organisée par le gouvernement ou par des particuliers. Je suis très peu au courant des affaires de l'Afrique Occidentale : ce qui explique que je ne puisse vous en dire davantage. L'histoire des Indes, de mon père, ira jusqu'au renouvellement de la Charte de la Compagnie en 1833. Tout l'ouvrage

représentera 8 volumes, qui coûteront 10 sh. 6 d. ou 12 sh. chaque, et qui seront publiés, je l'espère, chaque mois à partir de février ou mars prochain, de façon à ce que l'ouvrage soit complet avant la fin de l'année. Mais je doute qu'on arrive à terminer dans un si bref délai.

Quant à l'école d'Oxford, c'est une nouvelle école catholique, avec le pape en moins. Elle a repris et affirmé une fois de plus la vieille doctrine anglicane, suivant laquelle l'Église d'Angleterre est désormais la seule vraie Église catholique (l'Église de Rome étant schismatique depuis le concile de Trente) et a droit à un pouvoir spirituel semblable et presque égal à celui qu'exerçait l'Église catholique avant la Réforme. Le dépôt de ce pouvoir serait, pour cette école, aux mains du clergé ordonné, c'est-à-dire ordonné par des évêques dérivant leur autorité, par succession directe, de Jésus-Christ et de ses apôtres. La principale particularité de cette école est son hostilité pour ce qu'elle appelle l'ultra-protestantisme. Elle reconnaît la tradition, et non pas seulement la Bible, comme une source légitime du dogme chrétien : elle repousse la qualification de « protestantisme », qui pour elle signifie seulement négation et désunion. Tous les

arguments du XIX[e] siècle contre le XVIII[e], tous ceux des Saint-Simoniens contre l'école *critique,* l'école d'Oxford les fait valoir contre la forme commune du protestantisme anglais. Quelques-uns de ses membres ont même remis en honneur les prières pour les morts, le culte des saints, etc. ; un de ses chefs a publié un recueil d'hymnes en latin, où se trouvent des hymnes à la Vierge. Ils réprouvent le droit de libre jugement et considèrent comme la fonction propre d'un ecclésiastique, non point de penser, mais d'apprendre.

Ils combattent la façon dont les Méthodistes envisagent la religion et font du sentiment religieux un excitant intense : eux propagent plutôt l'esprit d'humilité et de mortification. Je vous les décris dans des termes vagues, mais je ne les ai pas étudiés suffisamment pour en parler avec plus de précision. En somme c'est une des formes — une des meilleures jusqu'à présent — de la réaction de l'anglicanisme contre le méthodisme, l'incrédulité et le rationalisme. Ces novateurs reprennent un grand nombre des opinions de Laud et du haut clergé semi-catholique du temps de Charles I[er] : et leur doctrine se répand de plus en plus parmi les jeunes prêtres, au

grand scandale de la partie évangélique de l'église d'Angleterre, (c'est le nom, vous le savez, que prennent les croyants Calvinistes qui fraternisent avec les dissidents), laquelle auparavant s'accroissait beaucoup en nombre et en influence. Ce sont des hommes d'obéissance passive. Un de leurs chefs a prêché, le 5 novembre dernier, un sermon où il a dit que nous devions demander pardon à Dieu pour le péché commis par nos ancêtres en chassant du trône le roi Jacques II. Parmi leurs adeptes en vue se trouve, à ce qu'on affirme, Gladstone, le seul jeune homme de valeur du parti *tory,* celui qui deviendra sans doute, après Peel, le *leader* de ce parti, à moins que cette affaire religieuse ne l'en vienne empêcher. Les chefs du mouvement sont surtout le docteur Pusey, un professeur d'Oxford, et M. Newman.

Votre sincèrement affectionné,

J. S. Mill.

XIVe LETTRE

India-House, 7 mai 1840.

Mon cher Gustave,

Une absence de plusieurs semaines m'a empêché de répondre à vos lettres. J'ai été retenu au lit de mort d'un de mes frères, qui était l'honneur et l'espérance de notre famille, et dont je pleurerai la perte aussi longtemps que je vivrai. Cette absence m'a privé du plaisir de voir MM. Stéphane Mony et Isaac Pereire, que je connais tous deux par leur passé, et dont le premier m'est connu personnellement.

C'est à vous, que je dois d'avoir reçu une lettre de M. Michelet, accompagnant l'envoi de deux volumes de son admirable histoire. N'ayant pas eu le temps de lui répondre immédiatement, j'attendrai, pour le faire, d'avoir lu ces nouveaux volumes. Je connaissais déjà très complètement

les volumes précédents, ainsi que les autres ouvrages de M. Michelet, et je vous prie de lui dire que j'ai pour lui une admiration passionnée : maintes fois d'ailleurs j'ai eu l'occasion de l'exprimer. J'ai longtemps espéré pouvoir rendre compte de son *Histoire romaine* dans la *Westminster review ;* maintenant, je n'écris plus dans cette revue, mais je vais sans doute avoir le plaisir de m'employer plus utilement encore à faire connaître ici le talent de M. Michelet, en publiant une grande étude sur son *Histoire romaine* et son *Histoire de France* dans l'*Edinburgh review.* Je me suis engagé à publier dans cette revue quelques articles sur la nouvelle école historique française. Pourriez-vous me donner l'adresse de M. Michelet[1] ?

1. J'ai retrouvé dans les papiers de mon père une lettre de Michelet dans laquelle, à propos de son 5e volume de l'*Histoire de France,* il lui écrit :

« J'aurais voulu vous dire un mot de mon 5e volume qui va être attaqué de deux côtés opposés. J'espère pour le défendre (ce volume si peu favorable aux Anglais), dans la haute impartialité d'un Anglais, de M. Mill, qui m'a écrit cette belle lettre que nous avons admirée ensemble. Vous avez trouvé, je pense, son exemplaire joint au vôtre?

... Si vous écrivez à M. Mill, veuillez lui faire considérer avec quelle méthode sévère, dans l'affaire de la Pucelle et dans bien d'autres, j'ai écarté les *chroniques* pour m'en tenir aux *actes*... Si M. Mill me fait l'honneur de parler de mon

Je n'ai pas encore vu M. Guizot, quoique j'aie failli le rencontrer plusieurs fois : j'aurais essayé de lui rendre visite, si je n'étais retenu de façon à n'être libre qu'à des heures où il est impossible de faire convenablement visite à un être civilisé.

Votre opinion sur le caractère décisif du dernier triomphe (apparent) du gouvernement parlementaire et en réalité de la démocratie en France, est très intéressante pour moi. C'est un grand événement : Il me confirme dans l'opinion que j'ai si souvent eue, que *les choses marchent vite en France*[1] (et aussi dans ce siècle, peut-on ajouter).

Toujours votre
J. S. MILL.

livre dans une revue anglaise, il m'obligera fort de faire remarquer combien cet historien qu'on traite trop aisément comme un homme d'*imagination*, a été dominé par la passion de la *vérité*. » — E. D'E.

1. En français dans le texte.

XVe LETTRE

India-House, 17 juin 1840.

Mon cher d'Eichthal,

... J'ai dîné samedi dernier avec M. Guizot, dont la conversation est tout à fait à la hauteur de l'idée que je m'étais formée de lui d'après ses écrits. Il a été très aimable et m'a demandé de renouveler ma visite. Sa venue ici comme ambassadeur est un vrai événement, car elle a pour effet de faire lire ses livres à notre public qui pousse le manque de curiosité jusqu'à la stupidité. Vous seriez surpris de voir combien ici, même aujourd'hui, il y a peu de gens qui sachent qu'il existe en France une philosophie du XIXe siècle différente de celle du XVIIIe. Et cependant, nous faisons des progrès; les meilleures idées du siècle s'insinuent peu à peu dans nos esprits, bien qu'en général, nous soyons

très peu conscients de leur source, où de la façon dont elles nous viennent.

Vous pouvez mesurer la distance de la France à l'Angleterre par celle de Guizot à Peel, tous deux chefs du parti conservateur de leur pays. Heureusement, bien que lents, nous marchons d'un pas sûr. Nous sommes le lest de l'Europe et la France ses voiles.

Votre affectionné

J. S. Mill.

XVI[e] LETTRE

Kensington, 25 décembre 1840.

Mon cher d'Eichthal,

Si je ne vous ai pas écrit lorsque j'ai reçu la nouvelle douloureuse et pour moi tout à fait inattendue de la mort de votre père, ce n'est pas que je n'aie ressenti cette perte avec vous et pour vous, — mais je sais de combien peu de

soulagement sont les mots dans de telles circonstances: — et je sais aussi que si les paroles pouvaient consoler, vous avez des amis plus près de vous et qui pourraient mieux que moi vous les dire. Il y a certainement dans la mort d'un père — (en dehors même de l'affection personnelle) — quelque chose de plus solennel et de plus impressionnant que dans toute autre perte. Elle clot le passé, et coupe le lien qui existait entre notre jeunesse et nous. Le seul coup plus cruel est celui qui ferme l'avenir, comme la perte d'une femme bien-aimée ou d'un enfant, parce que là, aux regrets s'ajoutent les espérances déçues. C'est une douleur de ce genre que j'ai eu à subir, lorsque, il y a moins d'un an, j'ai perdu, dans sa vingtième année, un frère qui, s'il avait vécu, aurait probablement été l'un des hommes les plus remarquables de notre temps, comme il en était déjà l'un des plus dignes d'être aimés. Mais *Allah akhbar!* comme disent vos amis les Musulmans.

J'ai bien reçu votre lettre à Buxton, et je la lui ai fait parvenir. Depuis j'ai reçu votre brochure, dont je vous remercie beaucoup. Quels sont vos projets pour la publication de l'ouvrage lui-même? L'un de nos principaux journaux, le

Times, je crois, a reproduit le compte-rendu qui avait paru dans le *Moniteur*. Il me semble bien que vous avez démontré votre thèse, et si c'est le cas, il est très important que vous l'ayez fait. L'islamisme est une chose heureuse pour les populations Africaines, et je pense quelquefois qu'il est très malheureux pour les Indiens d'Amérique que ce ne soit pas des Musulmans qui aient débarqué dans le Nouveau-Monde, au lieu de Chrétiens ; ils auraient pu bien mieux s'adapter à ce type de religion et de constitution qu'au nôtre.

Vous rendez grand service en vous consacrant à éclaircir ces obscurs sujets. Toute la question des races humaines, de leurs traits caractéristiques, des lois de leur mélange, est plus importante qu'on ne l'avait pensé jusqu'à un temps récent et elle est maintenant tout à fait *à l'ordre du jour;* les efforts qu'on y emploie ne seront pas perdus, même en vue de buts pratiques et prochains.

Je suis découragé au sujet des affaires publiques, autant que je me permets à moi-même d'être découragé. Je n'ai jamais cru que de nos jours un seul homme pouvait faire autant de mal qu'en a fait cet inintelligent et déraisonnable

fat[1] de Palmerston. La moitié du parti libéral, et même beaucoup des anciens Whigs sont contre lui. Il est vraiment mortifiant de penser, si les Tories avaient été au pouvoir et avaient agi comme lui — (ce qu'ils n'auraient jamais osé) — comme nous les aurions glorieusement renversés et par là cimenté l'amitié de la France et de l'Angleterre pour des siècles. Mais les dix années du ministère Whig ont entièrement démoralisé notre parti libéral. Lord Holland en est certainement mort ; c'est ce que dit le vieux Rogers, qui, vous le savez, est le familier des maisons Whig, et il ajoute que lui-même en mourra ! Le pis est qu'avec toute la bonne volonté du monde, je puis seulement trouver des atténuations, mais non des excuses à la conduite de la France, et à la passion manifestée par la presse et par une bonne partie de l'opinion chez vous. Cette passion, vous pouvez m'en croire si je vous l'affirme, a eu pour résultat d'amener beaucoup de nos esprits les plus sensés et les plus modérés à donner raison à Palmerston, qui sans cela auraient été profondément irrités contre lui. C'est là ce qui a produit le mal ici.

1. En anglais : that shallow and senseless coxcomb Palmerston.

J'ai peur que la génération actuelle en Angleterre ne reprenne plus jamais sa confiance dans le peuple Français. On est actuellement convaincu que l'esprit d'agression bonapartiste et l'amertume du ressentiment contre l'Angleterre sont encore vivants chez vous, que la France ne peut pas se réconcilier avec l'Angleterre, et que la seule chance de conserver la paix en Europe réside dans un fort gouvernement conservateur, qui pour se maintenir refoulera la démocratie et l'opinion publique. Je vous assure que jusqu'au moment où les journalistes et les orateurs français ont irrité et alarmé notre public, il n'existait pas ici un atôme de malveillance contre la France, ou de parti pris dans la question égyptienne. Le tout était une simple frasque de Palmerston : et c'est nous qui payons pour lui : « *quidquid delirant Whigges plectuntur Achœi* ».

Il est impossible de ne pas aimer les Français, et en même temps on est obligé de les considérer comme des enfants, tandis que chez nous, même les enfants sont des hommes trempés, de cinquante ans. C'est là, comme je l'ai souvent pensé, un vrai cas pour le *croisement des races*[1].

1. En français dans le texte.

Il est vraiment temps que je vous revoie et que nous causions de nouveau, et aussi avec mon cher et estimé ami Adolphe. Nous avons, vous et moi, beaucoup changé depuis que nous ne nous sommes vus; quant à Adolphe, il est, je crois, resté ce qu'il était. Vous avez probablement appris, comme moi, par l'expérience, ce que signifie « croître en sérieux et en sagesse » à mesure que l'âge vient, sans être pour cela malheureux, et en étant au contraire plus heureux. Vous avez senti, comme je l'ai fait, que la voie qu'on poursuit change à mesure qu'on acquiert de l'expérience, mais change en *s'élargissant,* et reste par conséquent dans la même direction, bien qu'on y marche plus lentement, comme pour essayer d'atteindre plus de points à la fois. Il y aurait tant de choses à dire sur ce point, que je m'arrête.

Ecrivez-moi bientôt, je vous prie, et dites-moi entre autres choses, si vous croyez que Guizot durera, et ce que vous pensez de lui actuellement: quant à moi, je l'estime et le vénère (ce n'est pas dire grand chose) plus que tous les hommes d'État vivants — bien que je diffère de ses idées sur plusieurs points.

Votre toujours affectionné

J. S. Mill.

XVIIe LETTRE

India-House, 23 février 1841.

Mon cher d'Eichthal,

... J'ai bien reçu le *Journal des Débats* et l'ai lu avec plaisir. L'idée de votre brochure était si bien appropriée aux circonstances actuelles, qu'elle ne pouvait manquer d'attirer l'attention. La *Quarterley Review,* il n'y a pas longtemps, a fait une proposition dans le même sens, afin d'assurer la liberté religieuse à Jérusalem, en la plaçant sous la protection de l'Autriche ; ce qui se rapproche d'une façon curieuse de vos vues sur la mission de cet Etat dans les *Deux Mondes.* Mais le temps n'est pas encore venu actuellement où l'opinion publique pourra être amenée à accepter un arrangement en Syrie, et elle n'y sera pas amenée tant qu'on pourra craindre une guerre Européenne ; or cette crainte est plus

vive présentement en Angleterre qu'elle ne l'a jamais été. Vos fortifications de Paris et vos armements ne peuvent, pour beaucoup de gens, avoir d'autre signification que des projets d'agression de la part de la France ; il est inutile d'alléguer comme le font ceux qui connaissent l'état des esprits en France, qu'on poursuit un but purement défensif, car pour tout Anglais l'idée qu'il existe n'importe où l'intention d'attaquer la France est si dénuée de sens, que personne ne peut admettre qu'une pareille opinion règne en France d'une façon sincère. Il y a en vérité quelque chose de singulièrement étrange et de lamentable dans la profonde incapacité de nos deux pays à jamais comprendre ou même à admettre comme réels le caractère et les vrais mobiles de l'un et l'autre. J'ai envie d'écrire une brochure ou un article de revue sur ce sujet: mais cela ne produirait, je le crains, aucun effet. Nous avons là une vraie matière à conversation qui s'étendra à bien d'autres objets, quand nous nous reverrons. Merci, mon cher ami, à vous et à Adolphe de vos aimables propositions relatives à ma visite à Paris. J'ai la très ferme intention d'y aller, mais il y a plusieurs choses qui peuvent m'empêcher de faire le voyage l'été

prochain, et si je le fais, des engagements préalables m'interdiront d'user de vos offres amicales dans la mesure où je l'aurais voulu. Mais ni ces engagements ni aucun autre obstacle ne m'empêcheront, si vous êtes libres, Adolphe et vous, de vous voir beaucoup tous les deux, et de renouer notre ancienne intimité. Je ne doute pas, d'après ce que vous me dites, qu'à ce moment vous serez marié; cela ne sera vraisemblablement pas mon cas; je ne vous en félicite pas moins de tout cœur, plus sincèrement que je n'ose le faire généralement quand il s'agit d'Anglais en pareille occurrence, car le mariage, ici, neuf fois sur dix, change un homme supérieur en tout le contraire, sans le rendre heureux. Je ne crois pas que ce soit le cas habituel en France, et j'essayerais de montrer pourquoi, si les considérations relatives à cette question n'étaient beaucoup plus complexes que la plupart des gens ne le croient pour y avoir peu réfléchi.

Votre affectionné

J.-S. Mill.

XVIIIe LETTRE

India-House, 9 mars 1841.

Mon cher Gustave,

J'ai reçu votre lettre du 2 mars et le paquet contenant les deux exemplaires de votre brochure « l'Unité européenne » : j'en ai envoyé un exemplaire à Carlyle. Assurément l'article des *Débats* ne pouvait donner aucune idée des vues larges et nettes exprimées dans la brochure, et l'article pas plus que celui de l'*Univers* ne m'a pas paru digne du sujet.

Je ne suis pas surpris que cette publication vous ait donné le « caractère politique [1] », car elle est tout à fait appropriée aux circonstances et bien de nature à répandre de bonnes idées en France. Il est à espérer, et il n'est pas invraisemblable,

1. En français dans le texte.

que le gouvernement français se proposera comme but de rentrer dans le concert européen, et cherchera à y reprendre sa juste influence par des moyens tels que ceux que vous suggérez. Le danger est, je regrette de le dire, que notre gouvernement s'empresse peu de saisir le moyen de rétablir l'harmonie et de calmer des susceptibilités irritantes. Par suite de stupides fausses manœuvres, notre gouvernement s'est trouvé engagé à traiter l'affaire de Syrie comme une pure question de souverain à gouverneur rebelle, et a fait toute sorte de déclarations inutiles, qui l'empêcheront, je le crains, de se rallier à aucune proposition qui consisterait à détruire l'autorité de la Porte dans ce qu'on appelle absurdément notre territoire. Attendons : la Porte se trouvera dans de si pénibles difficultés et se montrera si profondément incapable de rétablir l'ordre et la tranquillité que la nécessité d'une intervention collective des puissances européennes apparaîtra à tout le monde : à ce moment la France pourra, si elle le décide, se donner le mérite d'intervenir au nom d'une philantrophie éclairée et avec de larges vues d'avenir, au lieu de tout laisser faire aux autres puissances, qui certainement continueraient sans elle à patauger dans les vieilles ornières

gouvernementales et internationales. Ce que vous dites du caractère de l'opinion actuelle en France est puissamment et vivement conçu, et se rapporte à ce que, bien que plus confusément, j'en pensais moi-même : mais ici tout le monde s'imagine que les Français sont beaucoup plus belliqueux que du temps de M. Thiers, et il ne sert à rien d'exprimer le contraire. Seul le temps et les événements rectifieront cette erreur. J'ai toujours pensé que les faits qui ont si lamentablement ressuscité les vieux sentiments d'animosité entre nos deux nations, produiraient sur nous un effet moins soudain et moins violent que sur vous, mais plus enraciné et plus durable.

J'ai acheté le dernier livre de Salvador et commandé le précédent : je n'en ai encore rien lu.

Je voudrais avoir le temps de vous écrire un volume sur le « *travail d'esprit* » souterrain qui envahit ici toutes les branches de la société et toutes les nuances d'opinion : nous sommes à un moment curieux de l'histoire du monde.

Votre dévoué,

J. S. Mill.

XIXe LETTRE

...1841[1].

Je suis vraiment heureux que M. Guizot et vous attendiez des fortifications de Paris un résultat si différent de celui qu'en attend tout le monde hors de France. Les Anglais de tous les partis, trouvant absolument fantastique de supposer qu'aucune puissance ait ou soit capable d'avoir le dessein d'envahir la France, ne pourront de longtemps être convaincus qu'il faille prendre ces soi-disant mesures de défense pour autre chose que pour des mesures d'attaque. Je conviens avec vous que la discussion qui a eu lieu fait honneur à la France: mais mon opinion s'appuie sur le nombre de bons discours qui ont été contre une mesure qui avait pour elle la faveur publique. Quant

1. Le début de cette lettre est perdu. E. d'E.

aux discours *pour*, au moins ceux de Thiers et de ses amis, j'exprime ici l'opinion universelle de chez nous en disant qu'il n'y a pas eu depuis de longues années de manifestation publique aussi dommageable au pays qui l'a produite. Quant à nous, nous entrons dans une nouvelle ère : le projet du ministère relatif aux tarifs et spécialement aux lois sur les blés, venant après beaucoup de mesures moins importantes d'amélioration à l'intérieur, ralliera le parti libéral tout entier au Cabinet et le maintiendra au pouvoir pendant lontemps. A l'exception des *Chartists*, tous les radicaux ne feront qu'un avec les Whigs, et je m'attend à ce que cette crise donnera au ministère whig une situation telle qu'il ne l'a jamais eue auparavant, de médiateur réel entre les anciennes et les nouvelles idées et les anciens et nouveaux intérêts, et de préparateur adoucissant au changement qui produira une nouvelle et meilleure organisation sociale. Mais je vous écrirai plus longuement sur ce sujet. Pour le moment adieu, et croyez à mes affectueux sentiments.

J. S. Mill.

XX[e] LETTRE

India-House, 10 janvier 1842.

Mon cher Gustave,

Je suis vraiment honteux de constater que votre dernière lettre, une des plus intéressantes que j'aie jamais reçues de vous, est restée plus de six semaines sans réponse. Ma seule excuse pour ce retard, c'est que j'ai dû m'absorber dans la revision finale d'un gros livre[1] qui doit paraître ce printemps, où j'ai dit tout ce que je trouve à dire des diverses méthodes d'investigation philosophique. Je ne m'attends pas à avoir, pour ce livre, de nombreux lecteurs ; mais j'avais vraiment, sur ce sujet-là, des choses à dire, et les dire était une partie de ma tâche en ce monde : maintenant je les ai dites, et j'ai le sentiment d'avoir achevé une partie de ma destinée.

En ce qui concerne les deux ouvrages de Salvador, le premier a produit sur moi une im-

1. Le *Système de Logique déductive et inductive.* E. d'E.

pression mélangée, le second m'a complètement satisfait[1]: l'auteur me semble avoir mieux compris que personne l'esprit du temps où le christianisme est né, et la nature du christianisme lui-même, en tant que phénomène de l'histoire du monde, et je crois qu'il s'est plus rapproché de la vérité même que Strauss. En somme c'est un bon livre, et j'ai poussé plusieurs personnes à le lire. Quant au premier de ces ouvrages, il répand beaucoup de lumières nouvelles sur l'histoire, et il m'a fait concevoir d'une façon inattendue pour moi l'histoire du peuple et de la civilisation hébraïque: mais *cela se ressent horriblement des quinze dernières années de la Restauration*[2]. Je n'ai presque pas pu m'empêcher de rire de la façon dont il s'évertue à recommander le pauvre Moïse à l'opposition constitutionnelle, et à montrer que les Juifs ont été des libéraux, des économistes et des utilitaires, qu'ils n'avaient à proprement parler, pas ou à peu près pas de religion, et qu'ils étaient, sauf l'époque, de dignes fils du XVIIIe siècle. Je lui conseillerais volontiers de supprimer l'ouvrage entier et de le récrire dans un esprit digne

1. L'*Histoire des institutions de Moïse* (1828) et *Jésus-Christ et sa doctrine* (1838). E. d'E.

2. En français dans le texte.

de celui du second de ses ouvrages, qui a été composé dix ou douze ans plus tard, et en vue d'un public plus avancé. Il a raison de dire, par exemple, que la liberté des prophètes était chez les juifs l'équivalent de la liberté de la presse, et ce point de vue est neuf et saisissant : mais il n'était pas nécessaire de nous affirmer que les prophètes ne prétendaient pas être ni n'étaient supposés être spécialement institués par Dieu, ni que toutes les expressions qui semblent indiquer qu'ils l'étaient, ne sont qu'une *façon de parler*, qui signifie simplement que c'étaient des hommes très clairvoyants ; ni enfin d'appuyer cette opinion d'arguments tirés d'habitudes ou de phrases de la langue hébraïque. Pourquoi ne pas dire une bonne fois que toute personne de génie, inspirée au sens moderne, tout poète, tout homme doué d'imagination et d'éloquence, qui, dénué d'éducation, exerçait une grande influence, passait pour tirer cette puissance directement de Dieu, et qu'en conséquence de cette croyance religieuse, et pour des motifs religieux, il jouissait d'une liberté de parole et de censure des puissants de la terre, qu'on n'aurait certainement pas, à cette époque, accordée à qui n'aurait parlé qu'en son propre nom ?

J'ai lu dans mes moments de loisirs, le livre de votre ami Leroux : *L'humanité*. J'en aime la partie historique. Ses quelques pages sur les écoles philosophiques de la Grèce, sont parfaites. Mais quand on en arrive à sa propre théorie, quel mortel a jamais écrit de pareils non-sens ? Il a aussi des idées sur Moïse, mais qui ne valent pas celles de Salvador.

J'ai hâte de lire vos réflexions sur ce livre mais je ne vous conseille pas d'en publier une traduction ici. Même Salvador n'est ni traduit, ni connu chez nous ; et personne n'est mûr pour lire une discussion philosophique sérieuse sur la Bible. Nous sommes tous voltairiens ou bigots : mais nous faisons des progrès. Dans dix ans je pense que nous aurons trouvé notre voie entre l'école néo-catholique d'Oxford, et les rationalistes allemands qu'on commence à lire *sérieusement*.

Tout ce que vous dites dans votre lettre, sur la politique, est extrêmement intéressant et manifestement vrai. Vous êtes la seule personne dont l'opinion sur la situation et l'avenir politique de la France m'inspire pleine confiance. Quant à nous, je crois que nous aurons un vrai ministère *juste-milieu,* et que les choses iront tant

bien que mal jusqu'à ce que « la grande question sociale des ouvriers[1] » devienne imminente, ce qui arrivera bientôt, plus vite peut-être que chez vous. Ce qui se produira alors, le ciel le sait. « Il nous manque un homme tout comme à vous[2] ».

Mes meilleurs souvenirs à Adolphe et à tous nos amis.

Votre affectionné,

J. S. Mill.

1. En français dans le texte.
2. En français dans le texte.

LETTRES DE 1864 A 1871

XXIe LETTRE

Blackheath Park, Kent, le 30 mars 1864.

MON CHER D'EICHTHAL.

Je serais bien aise de lire la préface de Saint-Simon, sachant qu'Auguste Comte a été injuste envers lui, comme en général envers tous ceux qui avaient cessé de lui plaire. Du reste, ne vous donnez pas la peine de la faire copier; d'abord parce que je ne puis pas encore m'occuper du travail sur Comte, et je pense bien que je vous reverrai auparavant; secondement, parce que dans ce travail il sera peu question de la biographie de Comte, d'autant plus que ceux qui disputent autour de son tombeau sont tellement en désaccord sur les faits, que je désespère d'arriver à la vérité.

J'ai trouvé excellente la lettre de M. Guéroult[1], et j'ai vu avec grand plaisir que vous vous pro-

1. Dans le journal l'*Opinion nationale*. E. d'E.

posez de la faire suivre par d'autres lettres ou articles sur le Saint-Simonisme.

Tout à vous,

J. S. Mill.

XXIIe LETTRE

Avignon, le 5 mai 1865.

Je voudrais bien, mon cher d'Eichthal, pouvoir répondre à votre lettre comme M. Blackie, par une lettre en grec :... Πολλοῦ γε καὶ δεῖ· ἐπεὶ παντὸς μᾶλλον, ὦ φίλε, βουλοίμην ἄν. Assurément la nation grecque vous doit de la reconnaissance ainsi qu'à M. Duruy. Du reste, elle me semble déjà bien avancée dans le chemin de la restauration grammaticale de son ancienne langue. Jugez de ma satisfaction quand j'ai vu, dans la rédaction de sa nouvelle Constitution, qu'elle avait repris possession complète du cas datif. Après cela, il ne lui reste guère à reprendre que l'infinitif, chose très importante, mais nullement plus difficile à regagner.

Votre nouvelle brochure ne m'est pas encore parvenue, mais un paquet va venir qui la con-

tiendra. Je tâcherai de faire en sorte qu'il soit question de toutes les deux, non seulement dans la Revue de Westminster, mais peut-être ailleurs... J'essaierai de vous voir en traversant Paris, dans deux mois d'ici, bien que je n'y compte rester que quelques heures.

Avez-vous vu l'article du dernier numéro de la Revue de Westminster sur l'Evangile de Saint-Jean ? Il ne vous offre probablement rien de nouveau, puisqu'il se donne comme résumé des travaux de l'école de Tubingue[2].

Tout à vous.

J. S. Mill.

XXIII[e] LETTRE

Saint-Véran, Avignon, le 23 mai 1865.

Mon cher d'Eichthal,

Merci de votre brochure[1] et des deux journaux

2. Mon père avait en 1863 publié *Les Evangiles, examen critique et comparatif des trois premiers évangiles.* — E. d'E.

1. *Sur l'usage pratique de la langue grecque comme langue internationale.* — E. d'E.

grecs de Trieste. La première me fait désirer la complétion (sic) de l'ouvrage dont elle forme le commencement. Les derniers montrent bien l'enthousiasme que votre proposition excite très naturellement chez les esprits helléniques. Je lis assez facilement le grec moderne, à quoi, en effet, il suffit de posséder une certaine connaissance de la langue ancienne et d'avoir lu une grammaire quelconque de la moderne ; car dans le vocabulaire, tout ce qui n'est pas grec ancien est une imitation assez drôle des mots occidentaux et surtout français. Je n'ai jamais ri de meilleur cœur que lorsqu'à ma première visite à la poste aux lettres d'Athènes, je vis devant moi une affiche commençant par ces mots: Ἡ γενικη διευθυνσις τῶν Ἑλληνικων ἀτμοσκαφειων Εἰδοποιεῖ.

Il serait sans doute difficile de faire dans la langue ordinaire la restauration grammaticale que vous proposez; mais après tout ce que les Grecs ont déjà fait dans ce genre, il ne faut désespérer de rien. D'ailleurs l'instruction que reçoivent à peu près tous les enfants (au moins mâles) dans l'ancienne langue, rend ces changements beaucoup moins difficiles, puisque les formes restaurées seraient tout d'abord comprises.

... Ce serait une bonne fortune pour moi que

de vous voir à Avignon, mais, pour le moment, je n'en ai guère l'espoir, car je me propose de partir en cinq jours pour une tournée dans les Cévennes et en Auvergne, après quoi je ne serai ici que pendant deux ou trois jours au commencement de juillet, avant de partir pour l'Angleterre, où je passe habituellement la moitié de l'année. L'élection de Westminster n'est pour rien dans mon retour. Cette élection se fait absolument sans moi. Je ne compte pas du tout sur le succès, mais s'il arrive, il en sera d'autant plus honorable pour moi et pour les électeurs.

Je vous serre la main.

J. S. MILL.

XXIVe LETTRE

Saint-Véran, Avignon, le 26 octobre 1865.

MON CHER D'EICHTHAL,

Je vous remercie très sincèrement de l'envoi de votre travail sur la question des origines américaines.

... Vous m'avez écrit de Vienne une bien

aimable lettre, à laquelle je n'ai pas répondu alors à cause de l'incertitude de votre adresse et encore plus par la multitude de mes occupations. Cette dernière raison m'a également empêché de remercier votre frère du bon et amical billet qu'il m'écrivit lors de mon élection. Je vous prie tous deux d'agréer mes excuses et de croire que je n'en suis pas moins sensible à ces marques d'amitié. Plus on s'avance dans la vie, et plus on tient aux vieilles amitiés, même lorsque l'éloignement physique en fait une jouissance surtout de pensée et de conscience.

Je me réjouis que vous vous occupez fortement de votre *Saint-Jean*. Si cette partie est relativement à la hauteur de la première, vous aurez fait un des plus importants ouvrages sur un des plus grands sujets.

Tout à vous

J. S. Mill.

XXVe LETTRE

Ce 20 août 1866.

Mon cher d'Eichthal,

Votre lettre n'est parvenue à Londres qu'après mon départ. Depuis bientôt huit jours je suis ici et bien content, je vous jure, de pouvoir revenir à des occupations tranquilles. La vie parlementaire fatigue et dissipe l'esprit toujours, pour l'exercer quelquefois.

C'eût été un vrai plaisir pour moi que de causer avec vous et de comparer nos impressions.

Je suis très indifférent aux pensées de ceux pour qui les événements du moment ne sont que des événements d'un moment, quand même ce moment s'appellerait un siècle. Mais ceux chez qui tout ce qui arrive se lie à une conception générale du développement humain — et c'est notre cas à tous deux — ceux-là ont toujours quelque chose à dire l'un à l'autre. Espérons que l'occasion nous en viendra.

Bien des amitiés à votre frère et à Duveyrier, dont la santé altérée me fait de la peine.

Votre bien dévoué

J. S. Mill.

XXVIe LETTRE

Saint-Véran, 20 septembre 1866.

... Je suis à Saint-Véran et je compte y rester jusqu'à la fin de l'année. Vous serez le bienvenu, si vous voulez bien y venir. Il serait bon de m'avertir quelques jours d'avance, afin que je ne sois pas exposé à choisir, sans le savoir, le moment de votre arrivée pour une de ces excursions que j'ai l'habitude de faire.

... Vous êtes maintenant un des plus anciens amis qui me restent. Nous avons non seulement beaucoup d'idées, mais encore beaucoup de souvenirs en commun, à partir de celui de notre jeune ami Eyton Tooke, que nous perdîmes d'une manière si tragique, il y a 36 ans. J'ai toujours

mieux aimé les vieux amis que les nouveaux, et vous ne faites pas exception à la règle...

Votre affectionné
J. S. Mill.

XXVIIe LETTRE

Saint-Véran, Avignon, 17 janvier 1867.

Mon cher d'Eichthal,

La question du nombre d'enfants dans les familles me paraît plus importante au point de vue de la moralité qu'au point de vue économique, car, dans les circonstances actuelles de l'humanité, d'un côté le grand accroissement de la richesse, et de l'autre côté l'habitude croissante de l'émigration ont fort atténué l'importance de la question de la population économiquement parlant.

Je compte être à Paris pendant quelques heures le 26 janvier, et j'irai bien certainement vous trouver chez vous dans le courant de la journée, probablement vers midi ou une heure: je vous prie de la part de ma fille, de remercier

Mme et Mlle d'Eichthal de leur aimable offre, dont elle serait très heureuse de profiter si notre séjour à Paris devait être un peu plus prolongé ; mais ce séjour n'étant habituellement que d'une seule journée entre deux voyages, ma fille l'emploie le plus souvent au repos.

Croyez moi, mon cher d'Eichthal, toujours votre bien dévoué

J. S. Mill.

XXVIIIe LETTRE

Blackheath Park. Kent, le 8 mars 1867.

Mon cher d'Eichthal,

Je viens de donner une lettre de recommandation auprès de vous à M. John Plummer, qui se rend à Paris comme représentant de plusieurs associations ouvrières, dans l'espoir d'obtenir pour elles certaines facilités, dont je ne sais pas précisément la nature, par rapport à l'Exposition.

M. Plummer est un homme remarquable. Il a été longtemps simple ouvrier dans une petite

ville de province. Il a commencé à écrire sous la stimulation d'une vive indignation contre certains procédés des *Trades-Unions*. De là, il a toujours été en progrès ; il est maintenant écrivain et journaliste, et ses écrits sur toutes les questions qui intéressent particulièrement la classe ouvrière sont remarquables par leur bon sens, par leur philanthropie éclairée, et même par la pureté de leur style. Malgré les désavantages, non seulement de sa position, mais de sa personne, car il est boîteux et un peu sourd, il a une influence considérable parmi les classes ouvrières, surtout en matière sociale et économique ; car quoique radical, il s'occupe moins de politique que des questions d'éducation et de progrès moral et intellectuel. Je suis sûr que vous ne le connaîtrez pas sans éprouver pour lui un vif intérêt ; et si vous pouviez l'aider à obtenir ce qu'il désire, j'en serais vraiment reconnaissant.

J'ai vu, hier, monsieur votre fils, pendant un quart d'heure à la Chambre. Je compte causer avec lui plus au long à son retour de Liverpool.

Votre affectionné

J. S. Mill.

XXIXe LETTRE

Blackheath Park, Kent. 4 juillet 1867.

... Vous savez ce qu'est la vie parlementaire, dès qu'on la prend au sérieux, et vous concevez jusqu'à quel point elle prête à la correspondance... J'applaudis à votre Association pour l'encouragement des études grecques en France, et puisque vous croyez que l'adhésion d'un étranger peut servir à quelque chose, je vous prie de proposer mon nom, et je vous ferai parvenir par la première occasion la cotisation annuelle. Il n'y a guère lieu, quant à présent, à quelque chose de semblable en Angleterre, où les études grecques sont suffisamment encouragées. Il est vrai que les méthodes d'enseignement ont besoin d'une réforme radicale, mais les savants et les professeurs les plus éclairés y travaillent déjà, et je crois que nous sommes à cet égard en voie de progrès, — un peu lent, à la vérité, comme d'ordinaire dans ce pays-ci.

Maintenant laissez-moi vous témoigner le plaisir véritable que m'a donné la noble protestation que vous avez publiée contre la recrudescence de l'esprit guerrier et des haines nationales dont la France naguère semblait menacée[1]. Vous avez été presque le premier à vous prononcer en ce moment critique, et ce fut pour moi une grande joie que de voir avec quelle énergie la voix d'une grande partie de la nation à répondu à cet appel. On ne pourra plus désormais accuser la nation française de velléités guerrières et perturbatrices. Quoique dans beaucoup d'esprits l'honneur national reste encore trop attaché à la réputation d'être puissant pour nuire aux autres peuples, il y a évidemment très peu de Français qui désirent se servir de cette puissance.

Tout à vous

J. S. Mill.

1. A propos de l'affaire du Luxembourg dans une lettre au journal le *Temps*. — E. d'E.

XXXe LETTRE

Avignon, 9 octobre 1867.

... Je vous félicite de l'initiative que vous avez prise dans ces deux mouvements, celui des *Etudes grecques* et celui de la paix. J'espère beaucoup plus de la Société Passy que de celle qui s'est tant remuée à Genève. Quand on se réunit pour prêcher la paix, il faudrait savoir se taire pour le moment sur la diversité de ses opinions politiques.

Vous avez bien jugé le résultat de la campagne réformiste de cette année en Angleterre. Nous avons fait un grand pas en avant, quand personne ne s'attendait à un aussi grand. Mais lorsque la tendance générale des choses est dans un certain sens, les intérêts même égoïstes trouvent quelquefois leur compte à hâter le mouvement. Vous dites très bien que « quand les gens ont l'égalité et la responsabilité, ils deviennent

tout autres ». C'est ce qui me fait hâter de mes vœux le suffrage universel, et lutter pour y faire comprendre les femmes, qui en ont certes le plus grand besoin.

Votre affectionné,

J. S. MILL.

XXXI[e] LETTRE

Avignon, 18 mai 1869.

MON CHER D'EICHTHAL,

J'ai lu avec le plus grand intérêt votre article sur la prononciation de la langue grecque. Vous m'avez fait comprendre la question mieux que je ne l'avais jamais fait. Il faudra bien qu'on finisse par adopter la prononciation de la Grèce moderne, sauf à provoquer quelques modifications dans cette prononciation même, ce qui n'est pas tout à fait chimérique après ce que les Grecs d'aujourd'hui ont déjà fait pour la langue.

écrite. J'étais sûr que l'iotacisme exagéré de la prononciation actuelle devait être une corruption, ancienne peut-être, mais non antique. C'est un défaut réel, et non sans importance.

Vous pouvez bien juger avec quel vif intérêt j'ai lu vos observations sur l'état des esprits, et sur les probabilités des élections. Vous êtes certainement mieux placé que moi pour en juger, surtout en ce qui regarde Paris, et le nord de la France. Moi-même je vois bien, jusqu'à un certain degré, les tendances que vous signalez, et je ne demande pas mieux que de partager toutes vos espérances. Si vraiment la question de l'affranchissement des femmes va monter au premier rang, ce sera un signe de progrès dépassant tout ce que nous avons vu jusqu'ici.

Je vous envoie des lettres de recommandation pour les deux députés libéraux de Manchester, le député de Rochdale, et M. Steinthal, ministre unitairien intelligent et éclairé, qui comme la plupart des unitairiens en Angleterre et aux États-Unis, est au premier rang du libéralisme en religion et en politique.

Votre affectionné,

J. S. MILL.

XXXIIe LETTRE

Avignon, 30 mai 1869.

Mon cher d'Eichthal,

Je ne connais « The Jesus of History » que par l'annonce. Depuis quelque temps on s'occupe beaucoup en Angleterre comme ailleurs de la critique historique de la Bible, et les idées rationnelles sur ce sujet y sont en grand progrès. Il est très heureux que votre livre des *Évangiles* y soit connu de ceux qui s'occupent de ces questions, sur lesquelles il a tant répandu de lumière.

Le livre assez mal nommé « Eléments de Science Sociale » est, je crois, d'un certain Docteur Drysdale. Il y a deux Docteurs en médecine de ce nom, frères (je crois) et pratiquant les mêmes opinions. Celui-ci, à ce que je pense, doit être le Dr Charles Drysdale; sans avoir lu tout le livre, j'en pris un peu connaissance à l'époque

de sa première publication : j'y trouvai d'excellentes choses, avec quelques autres qui ne me plaisaient pas. Je crois l'auteur, au reste, un homme éclairé, et très zélé pour la plupart des bonnes causes.

Les élections ont bien répondu à vos prédictions. C'est l'indice d'un immense progrès ; mais il eût été à désirer que le parti démocratique par excellence se fût mieux entendu avec ceux qui mènent la liberté de front avec la démocratie. Il est fâcheux que Jules Favre risque de n'être élu nulle part, et qu'un homme comme Carnot soit rejeté.

Il se pourrait bien que je tombe chez vous en traversant Paris, si vous y êtes encore au temps de mon passage.

Votre affectionné,

J. S. MILL.

XXXIIIe LETTRE

Avignon, 12 janvier 1870.

Mon cher d'Eichthal,

Les seules personnes que je connais à Glasgow sont les deux députés libéraux, MM. Dalgleish et Graham, et un jeune professeur à l'Université, M. Nichol, homme d'un esprit cultivé et très libéral. Je vous envoie des lettres pour eux. MM. Jacob Bright et Steinthal m'ont tous deux écrit des éloges de M. votre fils, et m'ont remercié de le leur avoir recommandé. Je ne doute pas qu'il fasse à Glasgow une impression également favorable.

La situation politique de la France en ce moment est vraiment merveilleuse, et donne lieu aux plus grandes espérances. La France est habituée à étonner le monde par une renaissance subite à la lumière au moment où les ténèbres

semblaient le plus épaisses. Je crois avec vous que pendant les années de son silence politique elle a appris des choses très importantes, et que l'avortement de sa dernière révolution lui a donné des pensées qui étaient nouvelles pour elle, et qui la rendront, j'espère, plus heureuse cette fois.

Votre très affectionné,
J. S. Mill.

XXXIVe LETTRE

Avignon, 10 mai 1870.

... Vous avez été heureux, c'est-à-dire clairvoyant dans vos prévisions politiques au commencement de la crise actuelle, et c'est là une forte raison pour ajouter foi à vos prédictions d'aujourd'hui. Cependant j'ai grande envie de savoir sur quoi repose votre supposition que l'issue de la situation actuelle sera la république. Viendra-t-elle par un coup de main de la classe

ouvrière de Paris et des grandes villes ? Alors tout dépend de la fidélité des soldats, qui sont beaucoup plus nombreux et mieux armés et qui seront mieux commandés que dans les révolutions précédentes. Ou bien, croyez-vous que les électeurs apprendront à nommer des députés républicains ? Cela me semble fort douteux, en ce qui regarde les campagnes : car, quoique les paysans désirent, selon toute apparence, un gouvernement libéral, l'élection des maires, etc., je crois que toutes les fois qu'on leur fera croire qu'ils ont à choisir entre Napoléon et la république socialiste, ils voteront pour Napoléon ; et il faut avouer que les républicains socialistes ne font rien pour les rassurer.

Votre tout dévoué

J. S. Mill.

G. D'EICHTHAL A J. S. MILL

Paris, 16 mai 1870.

MON CHER MILL,

Vous avez dû recevoir, il y a quelques jours déjà, l'annuaire de notre Société des études grecques. J'espère que l'ensemble vous en paraîtra intéressant, mais je prends la liberté d'appeler particulièrement votre attention sur le discours de M. Basiadis et sur les « Observations relatives à l'état actuel de la langue grecque » qui le précèdent. Ce n'est pas en effet simplement d'une question scolaire qu'il s'agit, mais d'une question sociale dans le sens le plus élevé du mot. Le grec peut-il ou non devenir une langue internationale universelle? Vous connaissez mon opinion sur cette question et je serai heureux de savoir quelle impression aura produite sur vous le nouveau document que vous avez maintenant sous les yeux.

Je viens maintenant à la question spéciale que

me pose votre dernière lettre. Vous me demandez comment je pense que pourra se réaliser en France cette république dont je prévois l'établissement. Sera-t-elle le résultat d'un coup de main populaire, ou bien le produit d'un vote intelligent ? Ma réponse est celle-ci : je crois que le temps de la violence est fini parce qu'elle n'est plus bonne à rien. Quant au vote populaire, je le crois au contraire tout puissant, mais alors seulement qu'une opinion publique s'est d'abord formée, dont il devient l'expression. Permettez-moi de vous citer à ce sujet un passage de Everett, dans son livre sur l'Europe que le hasard m'a fait dernièrement rencontrer : « It is now generally admitted, écrit Everett en 1821, that the french révolution had been slowly and gradually brought about by the changes in the state of society, resulting from the progress of industry, wealth and knowledge, or, in one word, of civilization. This state of society was the real revolution, and this had been accomplished long before the events occurred to which the name is commonly affixed[1]. »

En 1789, comme aujourd'hui, la République quoique bien peu apparente encore était inévi-

1. « On admet généralement que la Révolution française a été amenée lentement et graduellement par les changements

table. La loi fatale des *réactions* la fit momentanément ajourner: elle revint en 1848, hâtée, par l'apparition des *Girondins* de Lamartine ; elle est toujours au fond de la situation. Quelle peut être en effet aujourd'hui dans notre société française, la raison d'être d'une institution dynastique, d'une royauté militaire, d'un gouvernement personnel ? « Dans l'ordre naturel, a dit Turgot, la politique n'est que le développement de ces deux mots: *entendons-nous,* sans qu'il faille qu'un tiers vienne nous dire : *je veux* ».

C'est ce *je veux* qu'il s'agit d'éliminer aujourd'hui: celui qui le représente est devenu un si triste personnage, tellement discrédité par ses mensonges, ses perfidies, ses folies, que la peur du vide fait seule qu'on le laisse en place. La grande affaire est que la bourgeoisie prenne foi en elle-même, et elle y arrive à mesure que le peuple lui-même s'élève, et qu'elle apprend à s'entendre avec lui.

En lui-même d'ailleurs, ai-je besoin de vous le dire? ce nom de République ne rend que d'une

sultant, dans l'état social, du progrès de l'industrie, de la richesse et de la science, en un mot de la civilisation. Ce progrès a été la vraie révolution, et celle-ci était accomplie bien avant qu'on ne lui eût donné son nom. »

manière bien incomplète mes espérances d'avenir et certainement aussi les vôtres. Plus que jamais aujourd'hui, les idées généreuses qui en 1830 et 1831 faisaient battre nos cœurs, attendent leur réalisation. Avec Saint-Simon, il faut aujourd'hui répéter que les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de tous. La formule d'ailleurs a fait son chemin et on l'entend répéter de toute part en haut aussi bien qu'en bas. Il s'agit maintenant de la mettre en pratique, et pour cela la République est un acheminement nécessaire parce qu'elle supprime le pouvoir dynastique, militaire et sacerdotal ; mais elle n'est qu'un acheminement que doivent suivre les réformes morales et religieuses que le Saint-Simonisme, malgré les erreurs qu'on a pu lui reprocher, avait certainement eu le mérite de concevoir et d'indiquer. Lorsque dernièrement j'ai eu le plaisir de vous voir à votre passage, je vous ai montré une lettre nouvellement retrouvée que vous m'écriviez au mois de novembre 1831, au sujet du Saint-Simonisme ; je vous en envoie la copie comme d'un document qui appartient à l'histoire de votre vie. Je vous renouvelle l'assurance de mon affection dévouée.

GUSTAVE D'EICHTHAL.

13.

XXXVe LETTRE

Avignon, 24 mai 1870.

MON CHER D'EICHTHAL,

. . . .

Je vous remercie bien des explications que vous m'avez données sur votre prédiction politique. Maintenant que je la comprends mieux, j'en reconnais aisément la justesse. J'avais d'abord cru que vous vous attendiez à un dénouement républicain beaucoup plus prompt. Je crois avec vous que le progrès de l'opinion est dans le sens des convictions républicaines, et cela sous une forme plus élevée et plus profonde que tout ce qu'on entendait par ce mot du temps de notre jeunesse. Vous avez assisté au berceau de ces nouveaux éléments par votre participation au mouvement Saint-Simonien, et ma lettre de 1831, dont vous m'avez envoyé

la copie, montre que dès lors j'ai pleinement reconnu l'importance européenne de ce mouvement.[1] Mais l'opinion ne peut être assez forte pour prévaloir sur les obstacles que lorsqu'elle sera devenue assez générale pour gagner l'armée. Tant qu'il y aura sept millions d'ignorants pour voter des plébiscites de confiance, et un million d'hommes armés prêts à obéir aux ordres de leurs chefs, il me semble que nous sommes encore très éloignés du but que sans doute on finira par atteindre.

Je vous envoie une lettre adressée à M. Hughes, membre de la Chambre des Communes, qui a pris une part très active dans le mouvement coopératif depuis son commencement, ainsi que dans la question des *Trades-Unions.* Hughes pourra faire connaître à votre fils non seulement M. Mundella, mais la plupart de ceux qui ont joué un rôle utile dans ces questions, y compris les chefs les plus intelligents des associations ouvrières.

Votre toujours dévoué et affectionné

J. S. Mill.

XXXVIe LETTRE

Blackheath Park, Kent, 27 août 1870.

Mon cher d'Eichthal,

Merci d'avoir pensé à moi dans un temps si douloureux. Depuis longtemps je suis arrivé à la triste conviction que, malgré l'incontestable réalité des progrès modernes, nous ne sommes pas encore à l'abri des grands malheurs et des grands crimes que notre siècle se flattait d'être parvenu à bannir de la terre. Je plains profondément le peuple français qui n'est pas responsable de tout ceci, qui n'aime pas et n'a pas voulu la guerre, et qui est condamné à la payer du meilleur de son sang, et peut-être d'une humiliation nationale la plus difficile à supporter. Pourvu que l'Europe, et surtout la France, apprenne de ces tristes évènements que lorsqu'un peuple abdique la direction de ses propres desti-

nées et se résigne à ce qu'un gouvernement fasse de lui un simple instrument de sa volonté, il est condamné à supporter toutes les conséquences de ce qu'il a laissé faire en son nom ; et qu'un gouvernement qui par les conditions de son existence a besoin de tout ce qu'il y a de plus malhonnête et de plus corrompu dans le pays, finit par être trompé par eux, — au point que même son appui de prédilection, l'administration militaire, se trouve pourrie et en décomposition au moment du besoin,

Quelles que puissent être pour la France les suites immédiates de ces événements, il ne lui faudra pas beaucoup d'années pour redevenir tout aussi grande qu'auparavant. Mais elle devra se contenter d'être l'une des grandes puissances de l'Europe, sans prétendre à être la seule ou même la première! Il lui faudra reconnaître, pour les relations internationales comme pour celles de la vie civile, la règle de l'égalité. La prétention d'un pays quelconque à être tellement au-dessus des autres que rien d'important ne se fasse sans le consulter, ne peut plus se soutenir aujourd'hui, et la France devrait voir dans la répudiation universelle d'une telle prétention le triomphe du principe qui fait sa propre gloire.

J'espère qu'au moins vous n'aurez pas d'autre malheur que le désastre public à déplorer et que la guerre épargnera toute votre famille. Je suis arrivé ici huit ou dix jours avant la déclaration de guerre, alors qu'un pareil coup semblait presque aussi peu probable que la destruction de Paris par un tremblement de terre. La rapidité foudroyante des grands évènements d'aujourd'hui n'est pas ce qu'ils ont de moins étonnant.

Votre toujours affectionné

J. S. Mill.

XXXVIIe LETTRE

Blackheath Park, Kent, 17 décembre 1870[1].

Mon cher d'Eichthal,

Vous trouverez des maisons plus facilement dans les environs qu'à Londres même, surtout

1. Mon père séjourna à Londres pendant la fin de la guerre et pendant la Commune. — E. D'E.

puisque vous êtes beaucoup de monde. Si donc vous n'avez pas encore réussi à Londres, venez ici, je vous prie. Nous avons une chambre à votre disposition jusqu'à ce que vous ayez trouvé ce qu'il vous faut pour votre famille. Je viendrais vous voir si ce n'est que, d'après ce que vous dites, je vous trouverais probablement dehors. Écrivez-moi donc quelques mots pour me dire quand nous devons vous attendre ici, ou quand je pourrais vous voir sans vous déranger.

Acceptez, je vous prie, mon offre sans façon. Nous menons une vie très tranquille ici à cause également de mon goût pour l'étude et de la petite santé de ma fille ; mais vous ne craindrez pas l'ennui sans doute pendant que vous aurez tant d'occupation à vous trouver une maison.

On vient ici par la gare de Charing-Cross. Vous demanderez un billet pour Blackheath, et il y a des convois toutes les heures, et le soir toutes les demi-heures même.

Tout à vous
J. S. Mill.

XXXVIIIe LETTRE

Blackheath Park. Kent, 21 mai 1871.

Je suis charmé que vous ayez assisté au meeting de *l'Association* et qu'il vous ait intéressé. . . . .

Il est vrai que le défaut d'instruction générale et surtout de connaissances historiques, condamne la plupart des ouvriers qui sont des hommes politiques à une certaine étroitesse de vues, même lorsque leurs idées sont foncièrement bonnes. Il n'y aura de remède à cela que graduellement, par le progrès de l'enseignement populaire. J'ai reçu de M. Odger une lettre où il me remercie de lui avoir fait faire votre connaissance et de lui avoir procuré une conversation très intéressante avec vous.

Je partage tout à fait votre avis sur les baux à long terme que l'État devrait donner lorsque des terres à sa disposition sont demandées pour

quelque entreprise utile, et je crois que ce système suffirait pour donner une juste récompense à la prévoyance dans cette sorte d'affaires.

Mais outre les accroissements de valeur locaux et incertains qui dépendent du succès d'une spéculation, il y a un accroissement général qui ne dépend que de la prospérité croissante du pays, et c'est celui-là que l'Association revendique le droit d'intercepter au profit de la nation.

J'ai vu M. Wolowski. Comme il est acharné contre tous ceux qui prennent part au mouvement de Paris ! C'est la mesure de l'exaspération, naturelle peut-être, mais très regrettable, que cette malheureuse guerre civile a déjà engendrée...

Tout à vous

J. S. Mill.

TABLE DES MATIÈRES

EYTON TOOKE A G. D'EICHTHAL

G. D'EICHTHAL A S. MILL

J. S. MILL A G. D'EICHTHAL

G. D'EICHTHAL A S. MILL

J. S. MILL A G. D'EICHTHAL

LETTRES DE J. S. MILL DE 1864 A 1871.

G. d'Eichthal a S. Mill

S. Mill a G. d'Eichthal



CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

